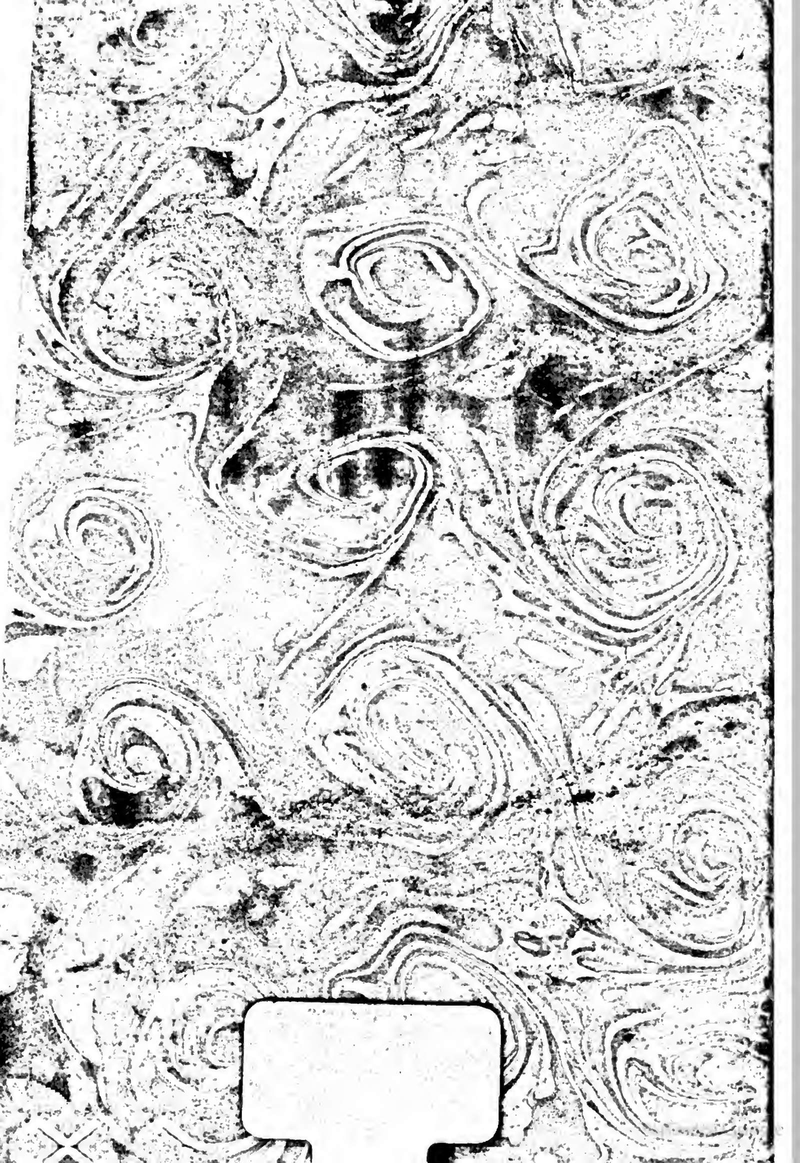
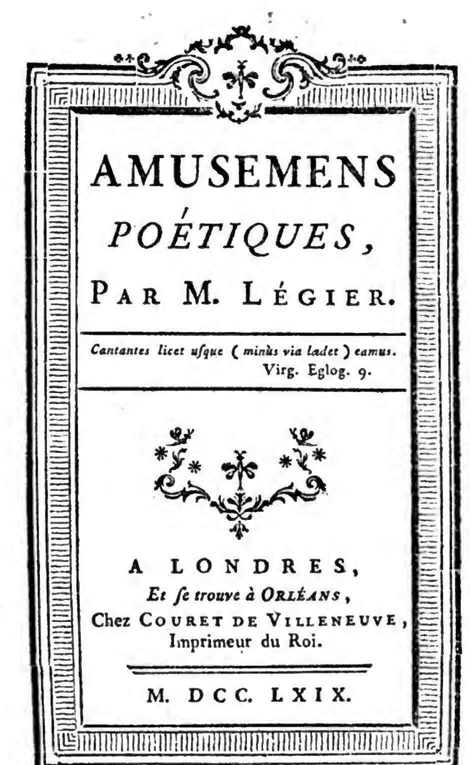






AMUSEMENS
POÉTIQUES.



AMUSEMENS POÉTIQUES,

PAR M. LÉGIER.

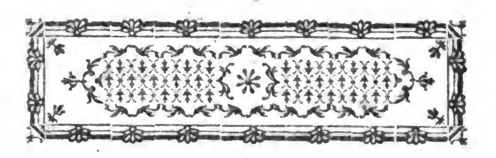
Cantantes licet usque (minùs via lædet) eamus.
Virg. Eglog. 9.

A LONDRES,
Et se trouve à ORLÉANS,
Chez COURET DE VILLENEUVE,
Imprimeur du Roi.

M. DCC. LXIX.

Present de l'auteur





A

MONSIEUR LE COMTE

DE CREUTZ,

MINISTRE Plénipotentiaire de la Cour de Suede, près le Roi.

INCONSTANT dans ſes goûts, volage en ſes plaiſirs,
Un Déſœuvré couroit le monde ;
Et dans ſa courſe vagabonde,
Laiſſoit ſur tous ſes pas égarer ſes deſirs.
Chaque jour il erroit de rivage en rivage ;
Le matin dans les bois, le ſoir dans les vallons ;
Il charmoit l'ennui du voyage
Par quelques faciles chanſons ;
Et ſans ceſſe cueilloit des fleurs ſur les buiſſons
Qu'il rencontroit ſur ſon paſſage.

EPITRE.

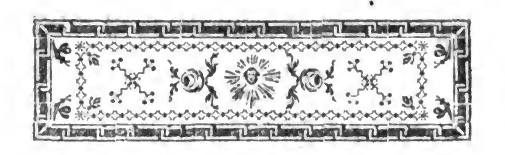
Ainſi cueillant toujours & la roſe ſauvage
Et la marguerite des prés,
Et le bluet qui croît dans les épis dorés;
De tout ce bizarre aſſemblage
Le Voyageur fit un bouquet,
Et long-temps ſur ſa route il chercha quelque objet
A qui ſon cœur en fît hommage.
Un jour avec Minerve il rencontra l'Amour,
De myrthes, de lauriers couronnant un Génie,
Qui tenoit dans ſes mains le flambeau d'Uranie,
Et leur ſourioit tour-à-tour.
L'Amour lui montroit un Poëme
Qu'il regardoit d'un air diſtrait,
Que *Bernard* voudroit avoir fait,
Et que le Dieu du Goût avoit dicté lui-même:
Il paroiſſoit profondement
Méditer des objets d'une haute importance;
Et peut-être qu'en ce moment
Entre deux Souverains il tenoit la balance.
» Mon bouquet, dit le Voyageur,
» Ne convient point à la Sageſſe:
» Une auſtere & grave Déeſſe

» Dédaigne le don d'une fleur :
» Je lui consacrerai les fruits de ma vieillesse ;
» Alors je deviendrai son digne Adorateur.
» Quant à ce petit Dieu volage,
» Des bras de Rosis échappé,
» Il aime assez les fleurs, comme Enfant du Village ;
» Mais il m'a si souvent trompé,
» Et des illusions j'ai passé le bel âge.
Éconduisant ainsi ces deux Divinités,
Il offrit son bouquet au Philosophe aimable
Qu'elles avoient à leurs côtés ;
Et ce léger présent lui parut agréable.
« Eh, quoi ! ce Pélerin, dit le Couple sacré,
» Etourdi dans son air, frivole en son langage,
» Va courant le pays comme un homme égaré ;
» Et ce fou cependant a choisi comme un Sage.

LÉGIER.



AMUSEMENS



AMUSEMENS POÉTIQUES.

ÉPITRE A M. LE C. DE TRESSAN,

Pour le premier jour de l'An.

PARMI tant d'hommages serviles,
Que les usages de nos Villes
Consacrent à la vanité,
Il est des tributs légitimes
Que le cœur paye à la beauté,
Et qu'on doit aux talens sublimes.
Flore a reçu mes premiers vœux ;
Flore si tendre & si touchante,

Qui me fourit lorfque je chante,
Et dont l'amour me rend heureux.
Entre vous mon cœur fe partage :
Après la Reine de ces lieux,
Vous avez mon premier hommage :
Flore & TRESSAN, voilà mes Dieux.
Qu'ailleurs la baffe flatterie,
D'encens enivre nos Créfus,
Je n'offre mon cœur qu'aux vertus,
Et mes talens qu'au vrai génie.
Si le Dieu des brillans accords
De fes dons étoit moins avare;
Si je pouvois, dans mes tranfports,
Toucher la Lyre de Pindare,
Mes Vers pour vous, Mortel charmant,
Couleroient plus facilement
Que ceux de Chaulieu pour la Fare.
Tous deux fe tenoient par la main
Au Temple chanté par Voltaire,
Lorfque j'invoquois ce matin
Le Dieu du Goût qui vous éclaire.
Toujours redoutable aux Cotins,
Mais des bons Auteurs révérée,
La Critique, aux regards malins,
Du Temple défendoit l'entrée.
» Daignez, lui dis-je fans façon,
» Avoir égard à la priere
» D'un jeune Elève d'Apollon :

» Des Muses je suis nourrisson ;
» De grace ouvrez-moi la barrriere.
J'étois sûr que mon oraison
Dérideroit son front sévere,
Car je la fis en votre nom.
J'avançai jusqu'au sanctuaire ;
Et puis du Dieu qu'on y révere
J'implorai la protection,
Par cette Oraison familiere.
» O vous, par qui seul un Auteur
» Qui fuit les routes du vulgaire,
» Peut posséder l'art enchanteur,
» Et l'heureux don de toujours plaire!
» Guidez mon vol ambitieux,
» Dieu du goût, prêtez à ma lyre
» Ces sons doux & mélodieux,
» Ce charme flatteur qui m'attire,
» Lorsque l'Homere ingénieux
» Du fameux vainqueur de Mayenne,
» Chante les Héros & les Dieux ;
» Par ces accords harmonieux
» Sa voix puissante nous enchaîne :
» Enseignez-moi ces tours nouveaux
» Que votre main seme sans peine
» Dans les écrits de mon Héros.
» Du champ de Mars, par son génie,
» Porté dans le sacré Vallon,
» TRESSAN, conduit par Polymnie,

„ Monte la lyre d'Apollon ,
„ Ou, pour le compas d'Uranie,
„ Quitte le luth d'Anacréon.
„ Formé pour les jeux & la gloire,
„ On l'a vu dans ses plus beaux jours,
„ Souvent du char de la victoire
„ Voler dans celui des amours.
„ Esprit vaste, ame universelle, ...
„ Celui que tu peins sous ces traits,
„ Reprit le Dieu, je le connais ;
„ Je l'ai formé sur mon modèle.
„ Si la main des Grâces polit
„ Tous les écrits de Fontenelle,
„ La plus légere bagatelle
„ Sous la sienne aussi s'embellit.
„ Près de Racan & de Malherbe,
„ Déja dans ce temple enchanté,
„ J'ai marqué sa place superbe ;
„ Mais dans ce séjour si vanté,
„ Il ne doit pas jouir encore
„ Des droits de l'immortalité ;
„ Son goût chez les mortels m'honore ;
„ Sous son nom je suis respecté.
„ Il soutient seul, par ses exemples,
„ Mes autels souvent profanés ;
„ Et, sans lui, je verrois mes temples
„ Au mauvais goût abandonnés.
„ Pour toi que le Ciel a fait naître

» Pour admirer tous les beaux Arts,
» Tu peux t'attirer mes regards,
» Si TRESSAN daigne être ton maître.
» Avoir pour guide & pour censeur
» Le soutien de mon diadême,
» Et mon plus zélé défenseur,
» C'est être éclairé par moi-même.

COMTE, c'est à vous à m'ouvrir,
D'une main légere & brillante,
La lice où l'Europe sçavante,
Avec succès, vous voit courir:
Soyez mon maître, & dans mon ame
Portez le feu qui vous enflamme.
Bientôt dans ma course emporté
Au temple où la gloire préside,
Je vais avec rapidité,
Sous les loix du Dieu qui me guide,
Voler à l'immortalité.



VERS

SUR LE PARRICIDE DE DAMIENS

Que vois-je? Où vont ces Peuples gémiſſans
Ces Citoyens agités par la crainte?
Du déſeſpoir, ſur leurs fronts pâliſſans,
Avec douleur je vois l'image empreinte:
D'un froid mortel je ſens mon ame atteinte;
Ma Lyre échappe à mes doigts languiſſans.
Du Trône auguſte où la gloire réſide,
Où Thémis régne, où Minerve préſide,
D'un œil tremblant je perce le rideau:
Avec l'effroi, la pâleur l'environne!
O Ciel! l'Amour déchirant ſon bandeau,
Verſe des pleurs ſur les degrés du Trône,
Soupire, & laiſſe éteindre ſon flambeau.
Louis ſanglant!... Un monſtre épouvantable
Sur ſon Roi même a porté ſes fureurs;
Et de Titus le rival adorable,
A de Néron éprouvé les horreurs.
Hélas! les yeux du meilleur Roi du monde
A la clarté ſe fermoient pour toujours,
Et nous plongeoient dans une nuit profonde,
Si l'Eternel n'eût veillé ſur ſes jours.

Oui, si du Ciel la justice severe
Eût retiré, dans ces jours de colere,
Un Roi donné par sa bonté pour nous;
Son bras vengeur armé contre nos crimes,
Nous eût punis dans son plus grand courroux.
Combien ce coup eût frappé de victimes!
Triste destin des plus justes des Rois!
Les bienfaits même & les vertus sublimes;
Leur équité, leur amour pour les Loix,
Au pied du trône entr'ouvrent des abymes.
Ce Roi si bon, si grand, si généreux,
Dont la mémoire est encore adorée,
Qui s'occupant à faire des heureux,
Marqua ses jours par les vertus d'Astrée;
HENRI qu'on vit, au milieu des combats,
Lutter long-temps contre les destinées,
A vu couper le fil de ses années
Par le plus noir de tous les attentats.
Que ne peut-on dérober à l'Histoire
Les noms souillés par l'horreur des forfaits?
Mais des humains, au Temple de mémoire,
Clio gravant & consacrant les faits,
Immortalise & le crime & la gloire.
Oui, de mon Roi l'assassin détesté,
Monstre dont l'œil affligea la nature,
Pour effrayer notre Postérité,
S'en va des temps percer la nuit obscure.
J'adore, ô Dieu, tes rigoureux décrets!

Je ne veux point, ſcrutateur téméraire,
D'un œil hardi pénétrer le myſtere
Où ta ſageſſe a caché ſes ſecrets.
Mais ſi les Rois ſont tes vives images,
Place loin d'eux l'eſſain des noirs ſoucis;
Et que ta main diſſipant les nuages
Dont leurs beaux jours ſont ſouvent obſcurcis,
Loin de leur Trône écarte les orages.
Si la terreur habite en leurs Palais;
Si les ſoupçons, les douleurs & les craintes
Leur font ſentir ces mortelles atteintes
Qui de leurs cœurs viennent troubler la paix,
Le chaume heureux où Philemon, tranquille
Avec Baucis, craint les Dieux, ſuit les loix,
Et du Berger le ſolitaire aſyle,
Eſt préférable à la pourpre des Rois.



ODE

AU ROI DE POLOGNE,

DUC DE LORRAINE ET DE BAR.

Je céde au charme qui m'attire !
Un Dieu s'empare de mes ſens !
Quel nouvel Apollon m'inſpire,
Et vient échauffer mes accens ?
Dans les Cieux mon eſprit s'élance ;
De ma voix la forte cadence
Enfante de nobles accords.
Je t'appelle à moi, Polymnie !
Viens, ſouffle à mon foible génie
Le feu de tes divins tranſports.

Sous ces grands & pompeux portiques,
Quel eſt ce Sage couronné,
Entouré des Dieux pacifiques,
Et des beaux Arts environné ?
C'eſt STANISLAS, c'eſt ce Roi même,
Que l'amour place au rang ſuprême
Des Dieux que la ſageſſe a faits,
Et dont le nom va d'âge en âge,

Chez le peuple le plus ſauvage,
Conſacrer les heureux bienfaits.

Sur les pas d'un vainqueur rapide,
Signalé par de grands exploits,
On l'a vu, guerrier intrépide,
Du trône défendre les droits.
Bientôt ſur l'auſtere Sarmate
On alloit voir régner Socrate;
C'étoit l'eſpoir de l'univers:
Mais quand la fortune l'accable,
Son courage eſt inébranlable,
Et s'affermit dans les revers.

Non, par les fortunes diverſes
Un Héros n'eſt point abattu,
Et ſouvent du ſein des traverſes
On a vu naître la vertu.
Ainſi le Héros de Pergame
Vit accroître ſa grandeur d'ame
Du revers qu'il ſçut réparer.
Dans le cours d'un deſtin proſpere
Créſus n'eut qu'une ame vulgaire:
Le malheur le fit admirer.

Le nom d'un conquérant s'illuſtre
Par des triomphes paſſagers;
Mais la vertu tire ſon luſtre
Et des travaux & des dangers.

Sur les aîles de la victoire,
Au trône porté par la gloire,
Un ſage y monte ſans fierté ;
Mais ſon cœur, exempt de baſſeſſe,
Sçait y renoncer ſans foibleſſe,
Quand la fortune l'a quitté.

Modèle des Rois les plus ſages,
Idole des peuples divers,
Jouis long-temps de nos hommages
Et des tributs de l'Univers.
Puiſſe le Maître du tonnerre
Conſerver long-temps à la terre
Le préſent fait dans ſa bonté.
Trajan n'auroit pas dû paroître,
Ou les Dieux devoient à ſon être
Attacher l'immortalité.

Dignes de l'encens le plus rare,
Les bons Rois ſont des Dieux pour nous ;
Mais de ſes dons toujours avare,
Le Ciel s'en montre encor jaloux :
Sa ſageſſe immenſe & profonde
Ne fait que les montrer au monde
Pour le bien de l'humanité :
Dans ſes malheurs ils la conſolent ;
Et bientôt leurs ames s'envolent
Au ſein de la Divinité.

LA BAGUE,

CONTE.

Un Bel-esprit avoit touché le cœur
D'une beauté qu'on nommoit Uranie,
A qui le Ciel donna plus de grandeur
Qu'à son Amant, avec même génie :
Jeune, & soumise au pouvoir d'un mari,
L'amour des Arts en fit une infidelle.
Femme de Cour, & partant peu cruelle,
Elle devoit avoir un favori :
Elle l'eut donc ; c'est la loi naturelle.
Contre elle en vain on arme la raison :
Dans tous les cœurs la nature domine ;
Le sage tient toujours à la machine,
Achille étoit vulnérable au talon :
Sensible ailleurs étoit notre héroïne ;
Elle suivoit & l'amour & Newton.
De sentimens, de goûts, de mœurs unie
Avec Damis, on voyoit chaque jour
Naître autour d'eux les beaux fruits du génie :
Mais de ces fruits, ouvrages de l'amour,
On n'en vit point chez la docte Uranie.

De notre Auteur les organes flétris,
Electrisés dans les bras de la Belle,
Ne lui montroient qu'une foible étincelle
De ce beau feu dont un rustre est épris.
Un sot auroit été plus digne d'elle.
Or, il avint qu'à la Cour elle vit
Un petit homme, à qui Dame nature
N'avoit donné ni taille, ni figure ;
Mais il eut mieux, il avoit de l'esprit.
Un autre auroit exigé davantage :
Belles du temps veulent voir réunis
Forces d'Hercule & charmes d'Adonis :
Mais on n'a pas tous les dons en partage.
A la tendresse, aux mœurs, aux sentimens
On mesuroit autrefois les amans ;
Mais aujourd'hui ce n'est plus la maniere,
A la quarrure on toise les galans ;
Qu'un corps nerveux couvre une ame grossiere,
Pour la Forêt on a tous les talens.
Notre Uranie avoit l'ame plus fiere :
Bermal lui plut par de plus beaux endroits.
Trois beaux esprits pour la vieille Locuste
Ne valent pas un Garde bien robuste :
L'homme d'esprit pour elle en valoit trois.
Chaque être tend, nous dit-on, vers son centre :
A ses genoux elle auroit vu des Rois
Avec dédain ; elle en aimoit le Chantre.
Sur les grands cœurs les talens ont des droits.

Lorſqu'écartant & compas & lunette,
De la parure elle empruntoit le fard,
Bermal alloit égayer ſa toilette :
Rival heureux d'Ovide & de Bernard,
Il lui jouoit des airs ſur ſa muſette.
Facilement le Galant compoſoit
Tous les matins quelque chanſon nouvelle ;
Et l'amour ſçait comme alors il plaiſoit:
Il étoit tendre, Uranie étoit belle ;
Souvent ſa main quittant le flageolet,
Cueilloit les lys & la roſe auprès d'elle :
Le téméraire un baiſer lui voloit ;
Ce doux baiſer en appelloit un autre ;
La volupté dans leurs yeux reſpiroit,
Et par degré l'amour, ce bon apôtre,
Sur un ſopha tous deux les attiroit,
Et de ſon aîle enſuite les couvroit.
Ainſi Bermal, dans les bras d'Uranie,
De volupté tous les jours s'enivroit :
Mais le Galant par trop de feu s'oublie ;
La choſe étoit facile aſſurément.
Quand dans ſes bras on tient femme jolie,
Le cœur ſe livre à ſon emportement :
C'eſt n'aimer pas qu'aimer avec ſageſſe :
Hé ! pourquoi mettre un frein à ſes deſirs?
Il faut des ſens avoir connu l'ivreſſe
Pour avoir pu connoître les plaiſirs.
Il avint donc, & certes c'eſt dommage,

Que l'embonpoint de la Belle épaissit ;
S'arrondissant, la taille lui grossit.
Ce traître Amour fait toujours du ravage !
Ce petit Dieu n'est plus qu'un suborneur ;
Point ne voulut avoir part à l'ouvrage ;
L'Hymen son frere en eut seul tout l'honneur ;
Et c'est bien fait pour la paix du ménage.
Voici vraiment un terrible malheur :
Notre Uranie, au moment d'être mere
Alloit toucher, & déja dans son cœur
Elle en portoit le sacré caractere :
Mais cet objet, victime de l'amour,
Perdit la vie, en produisant au jour
L'œuvre indiscret dont Bermal fut le pere.
Voilà grand deuil au Parnasse, à la Cour ;
Bermal gémit, Damis se désespere,
Le mari même en eut la larme à l'œil ;
Il l'estimoit : avec pompe on l'enterre.
Tous les beaux Arts, en longs habits de deuil,
Portoient en main un flambeau funéraire.
Sur son tombeau l'on fit graver ces vers :
Je fus des Dieux l'image la plus belle ;
Et si leur main régit cet Univers,
Je l'instruisis ; je dus être immortelle.
Damis un jour, avec son noble époux,
Par des regrets honoroit sa mémoire,
Lui rétraçoit, dans des momens si doux,
Tous ses attraits, ses vertus & sa gloire.

Que ce bel astre a brillé peu d'instans!
Lui disoit-il ; cette sage Uranie,
Elle eut une ame égale à ses talens,
Le cœur encor plus grand que le génie.
Ce cœur si vrai n'aima point à demi.
Je me rappelle encore avec tendresse,
Qu'en ces momens où le cœur d'un ami
S'épanche au sein d'un ami qu'il caresse,
Elle exigea le don de mon portrait :
J'avois le sien ; & toujours chaque trait,
Cher à mon cœur, console ma vieillesse.
Tout transporté, je courus chez Macé :
Je me fis peindre, & mon portrait fidèle,
Dans une bague avec art enchâssé,
Passa bientôt dans les mains de la Belle.
Vous me charmez, dit l'honnête mari ;
Venez, cherchons dans l'écrain de ma femme,
De l'amitié ce gage tant chéri.
Bientôt parmi les bijoux de la Dame
Il cherche, il ouvre, & que voit-il ? Bermal.
Oui du chaton notre Belle volage,
Du grand Damis avoit ôté l'image,
Pour y placer les traits de son rival.
Faire à l'Amour un si cruel outrage!
Qui l'auroit cru, dit Damis à part soi ;
Ce sacrifice est digne de notre âge.
On ne voit plus que des femmes sans foi ;
On n'aime plus que par libertinage.

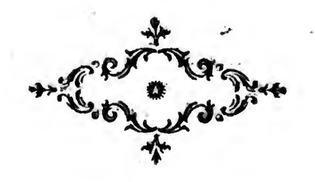
Malgré

Malgré ses soins l'aventure éclata ;
Bermal l'apprit, & s'en félicita.
L'Amant trahi s'alla cacher de honte ;
Homme de Cour, l'Époux en plaisanta ;
Et moi j'en ris, en finissant ce Conte.

ENVOI

*A MADAME DE C****

Si l'Amour à mes yeux eût montré votre image,
Quand je peignois mes deux Amans,
Tendre Églé, de vos traits charmans
J'aurois embelli mon ouvrage.
J'aurois peint d'après vous ma sensible Uranie ;
J'aurois pris dans mon cœur tous les traits de Bermal ;
J'aurois aimé, j'eusse été son égal :
Le sentiment vaut le génie.



EPITRE

A MADAME Q***

QUE vos destins, Madame, sont changés !
Où sont ces temps qu'une toile grossiere
Couvroit toujours vos appas négligés ?
Lorsqu'au Village, où vous n'étiez pas fiere,
On vous voyoit tous les jours en chantant
Laver les plats où rasoit votre Pere.
Puis parvenue à cet âge inconstant,
Où le cœur s'ouvre au doux desir de plaire ;
On vous a vue honnête Chambriere,
Comptant la peine & les dégoûts pour rien,
Offrir l'éponge ou la cuvette, ou bien
Un vase fait de forme singuliere,
Et si petit que l'on croit qu'il l'étoit
Plus que la chose à laquelle il servoit.
Madame, alors vous n'étiez pas si vaine ;
Vous n'aviez pas ces flambeaux gaudronnés,
Ni du Japon la belle porcelaine,
Ni tous ces plats par Germain façonnés ;
Effets brillans que vous vantez sans cesse,
Que du buffet d'un certain Président

On vit passer, par quelques tours d'adresse,
Sur le buffet de Monsieur l'Intendant,
Et dont bientôt l'Amour vous fit maîtresse.
Vous n'aviez pas de ces jolis boudoirs,
Trône des arts, où le Dieu de Cythere
Parmi les fleurs, vous place tous les soirs
Sur un sopha que couvre le mystere.
Parmi les biens vous semblez oublier
Que votre Pere, au fond de sa Province,
S'en va mangeant dans l'argile grossier,
Boit dans l'étain que sa Fille lui rince.
J'aimerois mieux les mets servis sans choix
Et sans apprêts sur sa table frugale,
Que ces repas où votre luxe étale
L'oiseau du Phase, ou la poule des bois.
Sous son toît simple habite l'allégresse;
Et j'y verrois Javotte votre Sœur,
Que du genou je presserois sans cesse,
A mes desirs sourire avec douceur.
J'estime mieux cette pauvre Javotte,
De sa famille honorable soutien,
Qui va traînant ses patins dans la crotte,
Simple en ses mœurs, modeste en son maintien,
Qui n'a point d'art, & dont la main légere
Pétrit le pain qui nourrit son vieux Pere;
Conduit aux champs le veau qu'elle a sevré;
Tond ses moutons, & coule dans l'argile
Ce lait si doux qu'elle même a tiré

Des pis preſſés d'une vache fertile.
Négligemment, le ſein paré de fleurs,
En tablier, en corſet, en cornette,
De la nature empruntant ſes couleurs,
Javotte n'eſt qu'une ſimple griſette,
Que votre orgueil regarde avec mépris;
Des diamans ne couvrent point ſa tête,
Et du carmin elle ignore le prix:
Mais j'aime mieux, quand ſon ame eſt honnête,
Griſette aux champs, que bégueule à Paris.

MADRIGAL

A MADEMOISELLE J***.

L'AUTRE jour, ſur les bords fleuris
Où la Seine ſe mire au criſtal de ſes glaces,
N*** raſſembloit les Grâces,
Avec la ſageſſe & les ris.
La plus jeune des trois, rivale de le Maure,
De ſon goſier brillant cadançoit les beaux ſons;
L'amour répetoit ſes chanſons:
Aglaé chantoit mieux encore.
Des Bergers & des Rois le ſuperbe Vainqueur,
Honteux d'être vaincu par la jeune mortelle,
Échappé de ſes yeux, ſe cacha dans mon cœur;
Mais il y retrouva les traits de cette Belle.

LE DUC, SA MERE ET LE PINÇON,

FABLE.

A MADAME LA COMTESSE DE L***

UN Duc, oiseau très-renommé
Par son air fier & son plumage,
Jadis près d'un Pinçon vivoit dans un bocage,
Libre, paisible, heureux, car il étoit aimé.
Le Duc, pour son bonheur, avoit encor sa mere,
Qui tendrement le chérissoit,
Et de son bec le caressoit,
Comme une Belle flatte un Amant qui sçait plaire.
A tous les oiseaux du Canton
Elle avoit toujours été chere :
Parmi ce Peuple heureux elle avoit le renom
D'être douce, affable & sincere ;
Mais elle étoit sur-tout un Dieu pour le Pinçon.
Cependant la tracasserie,
Des Cités passant dans les bois,
Vint brouiller ces oiseaux pour la premiere fois,
Et troubler de leurs jours la tranquille harmonie.

Le Duc aimoit, quel ſage a vécu ſans défauts ;
Mais il aimoit une Fauvette,
Au ramage brillant, au cœur perfide & faux ;
Et qui ſur ſon Amant maîtreſſe peu diſcrete,
Tenoit à chaque inſtant quelques malins propos.
Chaque matin c'étoit quelque plainte nouvelle ;
Le Duc aimoit trop le repos :
Quelqu'autre choſe auſſi plaiſoit trop à la Belle.
Des Hiboux malfaiſans dirent que le Pinçon
Parmi les deux Amans excitoit cet orage,
Et qu'il avoit quelque raiſon
Pour troubler la paix du ménage.
Jaloux par vanité, le Duc en prit ombrage,
Et l'écarta de ce même bocage,
Où leurs cœurs ont vécu long-temps à l'uniſſon.
Le Pinçon ſçut depuis ſe conſoler en ſage,
D'avoir été trompé par ſon ami :
Il alloit répétant toujours dans le feuillage :
Un Duc eſt un être volage,
Qui n'aime jamais qu'à demi.



ODE

SUR LA CONVALESCENCE

De Madame la Princeſſe DE CONDÉ, *à l'occaſion de ſa petite Vérole.*

TOUCHANTE & divine Harmonie,
Prête aux ſons de ma lyre un charme ſéducteur!
Éleve mon foible génie,
Et dans mes nouveaux chants verſe un feu créateur.
Je vais de ma patrie, interprête fidele,
Célébrer un bienfait à ſes vœux accordé :
Du Maître des humains la ſageſſe éternelle
Des portes du trépas a rappellé CONDÉ.

Déja la prompte renommée
Semoit dans l'Univers le danger de ſes jours ;
Et bientôt la France alarmée
Alloit avec douleur en voir finir le cours.
Soubiſe en a tremblé dans les champs où la gloire
Sous les drapeaux de Mars raſſemble nos guerriers : (a)

(a) M. le Maréchal, Prince de Soubiſe venoit de gagner la Bataille de Lutzelberg.

Il arrosa de pleurs le char de la Victoire,
Et mêla sur son front des cyprès aux lauriers.

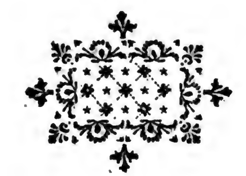
Déja la Jeunesse & les Grâces,
Loin des bords de la Seine alloient porter leurs pas;
L'Amour s'envolant sur leurs traces
Sembloit avec l'Hymen expirer dans leurs bras.
» O jour, disoit ce Dieu, fatal à ma tendresse!
» Jour affreux où CONDÉ!... Sa vie est dans tes mains;
» Ciel! conserve un objet formé par ta sagesse,
» Et nécessaire encore au bonheur des humains.

Tel sur la colombe timide,
Plus léger que le vent, & plus prompt que l'éclair,
Un vautour fond d'un vol rapide,
L'enleve & disparoît dans les plaines de l'air.
Ainsi le bras armé de sa faulx menaçante,
La Fille de la Nuit précipitant ses pas,
Seme autour de CONDÉ l'horreur & l'épouvante
Et présente à ses yeux l'appareil du trépas.

Elle seule fut intrépide;
Ses vertus écartoient les horreurs du tombeau.
Bientôt la mort pâle & livide,
S'approche en agitant son lugubre flambeau:
Son bras alloit frapper; mais le cri lamentable
D'un Prince qu'à ses pleurs on eût pris pour l'Amour,
Fit tomber de ses mains le glaive redoutable.
La Mort fuit, & CONDÉ voit luire un nouveau jour.

Elle respire, & l'allégresse,
Près d'elle avec les jeux rassemblant les vertus,
Dissipe la sombre tristesse
Qui déchiroit nos cœurs par la crainte abbatus.
CONDÉ plus belle encor reprend un nouvel être;
D'un jour plus éclatant ses traits sont embellis;
Avec elle bientôt les plaisirs vont renaître,
Et voler sur ses pas dans l'empire des Lys.

Telle, sur la terre penchée,
Une fleur au matin n'a brillé qu'un moment;
Et par le midi desséchée,
Elle attend des zéphirs un nouveau sentiment.
Elle renaît plus vive & plus brillante encore,
Quand leur souffle léger a rafraichi son tein;
Elle ouvre son calice aux perles de l'Aurore,
Et s'embellit bientôt des couleurs du matin.



LE CYGNE ROI
ET SES SUJETS,
FABLE.

A M. l'Archevêque de Cambray.

DANS un jardin que la nature
Des préſens de Flore embellit,
L'art avoit d'un canal creuſé le vaſte lit,
Où d'un jet tomboit l'onde pure.
Un eſſain de Cygnes brillans,
Du canal arrondi blanchiſſoit la ſurface ;
Un de ces oiſeaux éclatans
Élevoit ſa tête avec grace :
On voyoit à ſon air qu'il en étoit le Roi.
Eh ! qui méritoit mieux de l'être ?
Entouré par l'amour, il écartoit l'effroi
Que l'eſclavage traîne à la ſuite d'un maître.
Le jour de ſa Fête arriva ;
Chacun de ſes ſujets voulut montrer ſon zèle ;
On prit ſoin d'inventer quelque Fête nouvelle,
Où, ſans être amené, le plaiſir ſe trouva.
Amis faux, adroits politiques,

Tous au ton de l'éloge avoient monté leurs voix.
On vit alors, pour la premiere fois,
Des courtisans flatteurs être encor véridiques.
L'un lui disoit d'un ton mélodieux :
» Vous enchantez le voisinage
» Par la rare beauté de votre heureux plumage,
» Et par vos sons harmonieux.
Un autre, sçavant dans la Fable,
» Tendre, sensible & caressant,
» Au Cygne de Leda vous êtes comparable ;
» Sous ce plumage éblouissant
» Vous nous cachez le Maître du Tonnerre,
Dit un Vassal reconnoissant :
» Vous êtes un Dieu sur la terre,
» Puisque vous êtes bienfaisant.
Un jeune Cygne écarté de la foule,
Triste objet du mépris, des autres le rebut,
Attendoit qu'il fût seul pour offrir son tribut.
Des flatteurs le torrent s'écoule ;
Et ce Cygne emporté par la plus vive ardeur,
S'approche en agitant ses aîles ;
Son regard est plus vif, ses plumes sont plus belles ;
Et le Dieu du plaisir a passé dans son cœur.
» Si j'avois eu l'ame commune,
Dit-il au Cygne avec candeur,
» J'aurois pu me mêler dans la foule importune
» Des esclaves de la grandeur ;
» Mais je cherche votre ame, & non votre fortune :

» J'ai refusé mon cœur & mon hommage au Roi,
» Je viens l'offrir au Cygne aimable.
» J'accepte votre don, dit ce Maître adorable;
» Le sentiment est fait pour moi.

Qu'un Grand déploie une ame tendre & belle,
Pour enchainer les cœurs il offre mille attraits;
Ma Fable en présente les traits,
Et SAINT-ALBIN m'a servi de modèle.

MADRIGAL

A MADAME ****

AH! que vous êtes séduisante!
Que vous réunissez d'agrémens à la fois!
Dans vos traits enchanteurs quelle grace touchante!
Et quel charme dans votre voix!
Églé, vous êtes ravissante.
Que vos airs sont brillans, & que vos yeux sont doux!
Comme au Dieu des amours aux Arts vous êtes chere;
Et si Sapho parloit ainsi que votre mere,
Elle chantoit tout comme vous.



LA JEUNE NOVICE,

CONTE.

Un jeune Gars près d'une Belle,
Dont il éprouvoit la froideur,
La pressoit d'être moins cruelle,
Et d'accorder à son ardeur
D'un baiser la faveur nouvelle.
Un baiser, dit-elle, après tout
Ne peut tirer à conséquence;
Et ce baiser donné par goût
Est accordé sans défiance.
Le baiser pris, autre desir;
Sur le sein d'albâtre qu'il touche,
Avec le transport du plaisir,
Le Galant imprime sa bouche;
Il presse avec emportement
Son bouton de couleur de rose.
Bientôt au desir de l'Amant
La Belle offre encore autre chose;
Il y porte rapidement
Une main qu'avec violence
La pudeur écarte soudain.
Bientôt autre chose s'avance,
Et prend la place de la main.

Voilà l'innocence alarmée :
» Non.... vous me ferez mal, lui dit
» La jeune Fille gendarmée.
Lors le Galant lui répondit :
» Ainsi que vous, fille encor neuve,
» Par ignorance, souvent croit
» Qu'on sent du mal quand on reçoit
» Du plaisir la premiere épreuve ;
» C'est une erreur, on vous en doit
» Par charité donner la preuve.
» Entre vos dents prenez mon doigt ;
» Du reste laissez-vous tout faire,
» A la douleur la plus légere
» Vous me mordrez.... Eh! bien donc, soit,
Dit-elle d'un ton moins farouche.
Aussi-tôt dit, aussi-tôt fait ;
Il lui met le doigt dans la bouche,
Et place ailleurs ce que l'on sçait.
S'il lui fit du mal, on l'ignore ;
La Chronique n'en parle point :
On croit pourtant que sur ce point
La Fille étoit novice encore.
L'Amant redouble ses efforts :
La Belle soutient la partie.
Il s'arrête, & lui dit alors :
» T'ai-je fait mal, ma bonne Amie ?
» Quoi! votre ardeur est ralentie,
» Dit-elle, est-ce que je vous mords ?

EPITRE

A MADEMOISELLE B***

BELLE Chloé, votre Amant vous écrit
Dans les déserts de la Gueldre Prussienne,
Et sous un Ciel qui jamais ne sourit :
Loin de ces bords arrosés par la Seine,
Où le lys croît, où la rose fleurit,
Où vous régnez, où l'amitié touchante
Par des plaisirs marquoit tous mes instans ;
Où des Beaux-Arts la foule éblouissante
Embellissoit les jours de mon printems.
Là, du plaisir tout présente l'image ;
Vanloo, Clairon, & Voltaire & Rameau
M'offroient sans cesse un spectacle nouveau,
Et tour-à-tour obtenoient mon hommage.
Comme Chaulieu négligé dans mes vers,
Entre Bacchus, l'Amour & la Paresse,
Légérement je cadançois des airs ;
Et votre voix, Syrene enchanteresse,
Venoit encore embellir nos concerts ;
Lorsque des jeux vous rassembliez le groupe,
Quand votre voix pénétroit dans mon cœur,

La volupté venoit m'offrir ſa coupe,
Et le plaiſir devenoit mon vainqueur.
Loin de vos yeux, plongé dans la triſteſſe,
J'ai vu tomber le beau jour qui m'a lui;
Et par degrés au ſouffle de l'ennui
Je vois flétrir la fleur de ma jeuneſſe.
Mais dans ces champs tout couverts de marais,
Et ravagés par le Dieu de la guerre;
Triſte ſéjour des Maîtres de la terre,
Je ne vais point regrettant vos palais,
Où ſous le fard qui maſque vos foibleſſes,
De tant de Grands j'ai vu les petiteſſes,
Et les hauteurs de leurs humbles valets.
Dans cet Olympe, où l'ennui ſuit les traces
De chaque Dieu qui s'y voit encenſé,
Je ſçais qu'il eſt des talens & des grâces:
Mais tout n'eſt pas & Choiſeul & Teſſé....
Je ne vais point regrettant ce porphyre,
Ni ce beau jaſpe en vaſes contournés,
Ni ces baſſins avec art façonnés;
Ni ces reliefs où le marbre reſpire;
Ni les deſſeins de ce brillant Sallon,
De tous les Arts ingénieux preſtiges:
Un payſage offre plus de prodiges
Que vos boſquets & vos bains d'Apollon.
J'aime bien mieux cette onde tranſparente,
Qui d'un rocher précipitant ſon cours,

Tombe

Tombe avec bruit, & mollement ſerpente
Parmi les fleurs d'une plaine riante,
D'où la Bergere emprunte ſes atours,
De la beauté parure ſéduiſante.

J'aime bien mieux un petit bois planté
Sur le penchant d'une double colline,
D'où le ſoleil, en ſe levant, incline
Les doux rayons de ſon diſque argenté.

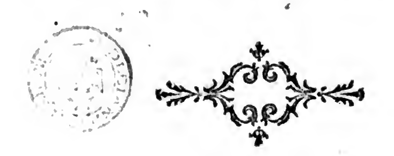
J'aime un vallon où Vertumne & Pomone
Couvrent la terre & de fleurs & de fruits,
Qu'en leur ſaiſon la nature a produits;
Et ces côteaux où Bacchus ſe couronne
De pampres verds; & ces vaſtes guérêts
Où, dos courbé, le Laboureur moiſſonne
Les dons dorés de la blonde Cérès.
Voilà le Temple ignoré du profane,
Où la nature étale ſa grandeur:
De Philemon donnez-moi la cabane,
Et puis des Rois vantez-moi la ſplendeur.
Abdolonime à mon gré fut un lâche:
S'il eût aimé ſa bêche & ſon rateau,
Des Rois jamais il n'eût ceint le bandeau.
L'inſtrument vil où mon bonheur s'attache
Devient pour moi le ſceptre le plus beau.
Dans leurs palais les Rois ont des eſclaves:
J'ai des amis; je ſuis plus riche qu'eux.

Parmi les fleurs ils ſont dans les entraves :
J'ai du repos, & je ſuis plus heureux.
Sur ce climat la nature ſauvage
Sous un Ciel triſte étend un voile épais ;
Mais ces déſerts ne ſont pas ſans attraits :
L'amour m'y ſuit, j'y porte votre image.

ÉPITAPHE
DE LUBIN,

Petit Chien, mort dans la plus malheureuſe Opération.

JE ſuis Lubin ; je péris par le fer :
Sexe charmant, je vaux qu'on me regrette.
Je mourus en perdant ce qui vous eſt ſi cher.
Mon ſort fut aſſez beau ; je fus aimé d'Annette.
J'appartins à l'Amour ; car j'étois à *le Clair*.



ÉPITRE A Mr. GERBIER,

Pour le jour de sa Fête.

De Pierre on vous donna le nom,
Le jour qu'on fit sur votre tête
D'eau lustrale ample effusion.
Mais pour célébrer votre Fête,
Cher GERBIER, entre vous & votre vieux Patron;
Je cherche vainement quelque comparaison.
Des Prélats la Mître honorable
Décoroit son front vénérable;
Et de myrtes le vôtre est ceint.
Il ne fut que dévot, & vous êtes aimable:
Vous valez mieux pour nous qu'un Saint.
Pour charmer les travaux d'un zèle infatigable,
Pierre ne fut point possesseur
D'un bel objet, d'une épouse adorable,
Et d'enfans qu'il ait vu sourire avec douceur.
Honoré dans maintes Chapelles,
De la Foi qu'il prêchoit il fut le défenseur:
Vous êtes l'ardent protecteur

Et des Orphelins & des Belles.
Des plus nombreux troupeaux il fut l'heureux Pasteur :
Vos amis seuls forment le vôtre ;
Vous sçavez leur tracer les routes du bonheur.
De l'Église il étoit l'Apôtre ;
Et vous êtes celui du cœur.

EPIGRAMME

En réponse à des Vers où une Dame étoit comparée à l'Aurore, & son mari à Titon : c'est lui qui parle.

Il vous a plu de m'appeller du nom
Qu'eut autrefois le mari de l'Aurore,
Seigneur Abbé : ce beau titre m'honore ;
Mais grand-merci de la comparaison ;
Point ne voudrois ressembler à Titon.
Ainsi que moi connoissez l'aventure
Du jeune époux de la tendre Procris :
Vraiment pour moi je trouve heureux l'augure
Mais ne veux être immortel à ce prix.



EPITRE

A M. LE C. DE MARTIGNY.

ENTOURÉ du trifte cortege
D'une Garde, d'un Médecin,
Et de la fiévre qui m'affiege;
Le corps malade & l'efprit fain,
Cher Comte, fans mifanthropie,
Je pourrois, Epictete en main,
Moralifer le genre humain
Sur tous les dégoûts de la vie.
Mais tranquille au fein des douleurs,
De l'œil indifférent d'un Sage,
J'ai vu la fleur de mon bel âge
Perdre fes plus vives couleurs.
L'Amour feul m'arracha des pleurs
Pour une Maîtreffe volage;
Mais en m'enlevant la fanté,
Et le cœur léger de Thémire,
Les Dieux ne m'ont point tout ôté,
Puifque je touche encor ma lyre.
D'Horace avoir l'heureux délire,
C'eft avoir l'immortalité.
Pour calmer le mal qui me preffe,

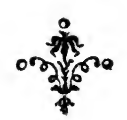
Je vois sans cesse à mon côté
L amitié dont l'œil me caresse,
Et sa compagne la gaieté,
Qui badine avec la sagesse.
Un tel état d'infirmité
Vaut bien la santé d'un stupide,
Dans son existence insipide,
Végétant sans activité.
J'ai presque vu l'heure derniere,
Comte aimable, où j'allois gaiement
Fermer ma pesante paupiere,
Pour ne l'ouvrir qu'au Jugement.
Puis étendu dans une biere,
A l'Eglise premiérement,
En marmotant quelque priere,
On m'auroit porté tristement,
Et dans un coin du cimetiere
Descendu dans un monument,
Couvert de cinq pieds de poussiere;
Un Curé fort humainement
M'eût embarqué pour l'autre monde,
Où de tous côtés on abonde
Dans le plus triste accoûtrement.
J'aurois vu là tous vos Confreres
En esprit, en aménité,
Les Nemonrs & les Bassompieres,
Vos rivaux en urbanité,
Nos maîtres en belles manieres.

La Fare, Chapelle, Chaulieu,
Epicuriens inséparables,
Qui ne croyoient pas trop en Dieu;
Mais qui libertins agréables,
Enjoués, polis & galans,
Joignoient les plaisirs aux talens,
Et n'en étoient que plus aimables.
Vous seriez bien mieux avec eux.
Mais des Beautés un peu coquettes,
Des amis vrais & généreux
Vous trouvent fort bien où vous êtes;
Restez-y pour les rendre heureux.
Pour moi du songe de la vie
J'aime à prolonger le sommeil,
Et je bénis mon bon génie
D'avoir différé mon réveil.
En vain l'orgueil & la folie,
D'un vernis de Philosophie,
Veulent embellir le trépas:
Il vaut mieux être ici Sosie
Que d'être Amphitrion là-bas.
Je vais donc accorder encore
Mon luth que j'avois démonté,
Et chanter la nouvelle Aurore,
Dont la bienfaisante clarté
A mes regards va faire éclore
Le jour heureux de la santé.
Si mes airs amusoient Livie,

Et que Meuſe animant mes ſons,
D'un regard qui donne la vie,
Daignât ſourire à mes chanſons,
Je ſerois un objet d'envie.

MADRIGAL.

Le triſte Hymen voulut unir un jour
Sa deſtinée à celle de Liſette ;
Mais il falloit l'obtenir de l'Amour,
Qui mit néant au bas de la requête.
Ce pauvre Hymen en parut déſolé :
» J'en ſuis fâché, lui dit l'Enfant aîlé ;
» Mais à Liſette il ne faut plus prétendre :
» Déja d'un autre elle a reçu la foi :
» Elle eſt d'ailleurs & trop belle & trop tendre
» Pour être à vous : je la garde pour moi.



L'AIGUIERE,

CONTE.

A M. DIDEROT.

L'AMOUR jadis raſſembloit chez ſon frere
Des jeux rians les folâtres eſſains :
On ne vit point ce petit téméraire,
Comme en ce tems, lui faire des larcins ;
Mais devenu triſte, ſombre & ſévere,
De ſon logis l'Hymen bannit l'Amour ;
Et ce fripon s'y gliſſe chaque jour
Furtivement : vous ſçavez pourquoi faire.
Lorſque l'Hymen m'impoſera ſa loi,
Je promets bien au Fils de Cythérée
De lui laiſſer un libre accès chez moi ;
Il en ſçauroit fort bien trouver l'entrée
Sans mon ſecours, comme j'en ai jugé
Par un beau tour qu'il faut que je vous conte,
A ma maniere, en ſtile négligé,
Oui, de mes mains, je l'avoue à ma honte,
Jamais un vers n'eſt ſorti corrigé.
J'écris pour vous ; les jeux de la folie
Ont quelquefois délaſſé le génie.

Un homme étoit peintre de ſon métier,
D'âge un peu vieux, jaloux de caractere;
Ayant dans Rome, avec bon attelier,
Aſſez d'aiſance; elle eſt plus néceſſaire
Que le talent: il poſſédoit encor
Dans ſon ménage un aſſez grand tréſor;
C'étoit ſa femme, on l'appelloit Glycere,
Jeune Beauté qui n'avoit pas vingt ans:
Fraîcheur de teint, yeux tendres, fin ſourire,
Gorge arrondie, & bouche où l'on reſpire
Le doux parfum des roſes du printems;
Elle avoit tout: c'étoit bien plus de charmes
Qu'il n'en falloit pour donner de l'effroi
Au vieux jaloux qui l'avoit ſous ſa loi.
Quoi! la beauté peut cauſer des alarmes!
C'eſt de l'amour qu'elle m'inſpire à moi.
L'Argus nouveau ſur les pas de la Belle
Etoit toujours: par-tout il la guettoit,
Comme on feroit une fille en tutelle.
Dans ſon logis perſonne ne hantoit,
Qu'il n'obſervât du coin de la prunelle;
Dans l'attelier toujours elle reſtoit,
Lorſqu'il avoit à la main la palette.
Si quelquefois avec elle il ſortoit,
Il épioit à travers ſa lunette
Tous les regards que ſur elle on portoit:
Chemin faiſant, querelloit la pauvrette
De tout l'amour que pour elle on ſentoit.

Ce Peintre avoit un fort aimable Eleve,
Que le Vieillard traitoit comme un enfant ;
Mais qui déja, dans je ne ſçais quel rêve,
Avoit ſenti qu'il ne l'étoit pas tant :
Il s'élevoit, croiſſoit à chaque inſtant,
Comme une tige en qui monte la ſeve.
Depuis long-temps Glycere le lorgnoit,
Et lui lorgnoit depuis long-tems Glycere ;
Mais il n'oſoit, crainte de lui déplaire,
Offrir un cœur qu'il crut qu'on dédaignoit.
Elle trouvoit qu'il avoit de la grace
D'un Adonis que ſon mari peignoit.
Vénus n'a rien que Glycere n'efface,
Diſoit l'Amant ; mais il ſe contraignoit.
Leurs cœurs bientôt furent d'intelligence :
Tous deux s'aimoient ſans en faire l'aveu ;
Mais en amour on ſçait que le ſilence
Eſt éloquent. Des regards pleins de feu
Ont commencé déja d'entrer en jeu ;
Vinrent après des ſoupirs tout de flamme,
Puis des baiſers qui pénétroient leur ame,
Si tendrement ils ſe preſſoient la main
Et le genou, lorſqu'auprès de la Dame
L'amour plaçoit notre jeune Romain.
Leur teint prenoit la couleur de la roſe ;
Leurs cœurs s'ouvroient à l'eſpoir des plaiſirs ;
Mais maint obſtacle à leur bonheur s'oppoſe.
Leur embarras irrite leurs deſirs :

Puis en amour on risque quelque chose.
On convint donc un jour, que dans la nuit,
Auprès du lit où Glycere repose,
Notre Galant s'introduiroit sans bruit.
Quoi! dans sa chambre? Oui, dans la chambre même,
Où le jaloux la nuit entre deux draps,
Sans en user, possede des appas,
Dont tout mortel feroit son bien suprême.
L'Eleve donc y doit être introduit.
Bref, l'y voilà; c'est le point nécessaire.
Comment fit-il? Ce n'est pas mon affaire:
L'homme est adroit quand l'amour le conduit.
Si mon tyran, dit à part soi la Belle,
Pouvoit dormir; mais le traître veilloit:
Argus, je crois, jamais ne sommeilloit.
A son Amant tapis dans la ruelle,
Impatiente elle passe une main,
Et sort du lit. » Où courez-vous soudain,
Dit le jaloux? » Il faut que je me leve,
» Un grand besoin me presse en ce moment.
Puis par la main elle prend notre Eleve,
Qui tout d'abord vous la suit doucement.
Or, nous touchons au meilleur de l'affaire:
Vous allez voir comme on dupe un jaloux
Qui ne dort pas; c'est un des plus beaux coups,
A mon avis, que l'amour ait sçu faire.
La Belle avoit sur sa table de nuit
Placé, pour cause, une assez large Aiguiere,

Bien pleine d'eau, qu'elle verse & conduit
Tant & si bien, qu'il sembloit que Glycere
Fît autre chose. Or, de sa main légere,
L'eau dans un pot retombant avec bruit,
Trompa l'Argus. De tout ce beau mystere
L'ami Lecteur voit bien ce qui s'ensuit :
Notre Galant ne fit pas de l'eau claire.
» Quelle fontaine ! elle ne peut tarir,
Dit le Mari ; c'est une maladie !
» Rassure-toi, reprit la douce amie,
» Enfin.... je sens.... que cela va finir.
L'eau s'épuisa : la Belle fut forcée
De se coucher, & l'Amant de sortir.
De leur bonheur le tendre souvenir
Jusques au jour occupa leur pensée.

EPIGRAMME.

Quand B*** donna sa Comédie,
Chacun l'en crut seulement l'Editeur :
Lorsqu'au Théatre on vit la rapsodie,
Chacun convint qu'il en étoit l'Auteur.



LE BONHEUR,

POËME.

LES Faſtes brillans de l'Hiſtoire
D'un Roi d'Éthiopie ont conſacré les traits.
A la palme de la Victoire
Seged venoit d'unir l'olive de la Paix :
Il ſe vit entouré des rayons de la gloire ;
Et proféra ces mots, dont la noble fierté,
Des Rois de ces climats ſoutient la majeſté.
» De mes heureux travaux j'ai rempli la carriere ;
» Je m'aſſieds ſur un Trône affermi par mes mains ;
» Et je vois à mes pieds la foule des humains,
» Confuſément mêlés ramper dans la pouſſiere.
» Des rochers Abyſſins le Nil précipité,
» Arroſe en ſerpentant mes campagnes fécondes :
» Je dirige à mon gré la courſe de ſes ondes ;
» Et l'Egypte à mes dons doit ſa fertilité.
» Du vaſte cercle de ma vie
» Tous les points ſont marqués par autant de bienfaits ;
» Et les voûtes de mon Palais
» Portent dans mon ame ravie
» Les vœux des peuples ſatisfaits.
» Ne ſçaurois-je jouir du bonheur que je donne ?

» Faut-il que de mon cœur l'effroi chasse la paix ?
» Et que mon front chargé du poids de la couronne,
» Soit sans cesse couvert de nuages épais ?
» Loin du bandeau sacré mon œil voit disparoître
» Cette sérénité qui regne dans le cœur
« Des esclaves tremblans qui m'appellent leur Maître :
» Seged, ouvre ton ame aux rayons du bonheur ;
» Et sois heureux enfin, s'il est vrai qu'on peut l'être.....
Il dit : & déposant dans le sein du loisir
Le sceptre dont l'éclat peut éblouir un Sage,
Ce Roi crut du bonheur pouvoir saisir l'image
Dans l'asyle enchanté qu'habite le plaisir.
Au milieu d'un beau Lac, dont la vaste étendue
Se perd dans l'horison, fuit, échappe à la vue,
S'élevoit un Palais, où l'art industrieux
Rassembloit les beautés qu'il prête à la nature.
Au prestige de la peinture,
Le burin ajoutoit ses traits ingénieux.
De l'art de Phidias la magique imposture
Donnoit la vie au marbre où respiroient les Dieux.
L'un à l'autre enchaînés les talens & les grâces
Paroient la volupté des roses du Printems ;
Et l'Amour volant sur leurs traces,
Accordoit à leurs voix la douceur de ses chants.
» Ce séjour, dit le Roi, m'offre un bonheur facile ;
» Le plaisir prendra soin d'écarter les soucis,
» Dont l'essain importun vole d'une aîle agile
» Autour du Trône auguste où les Rois sont assis.

» Le bonheur eſt dans cet aſyle ;
» J'y verrai mes jours éclaircis
» Couler parmi les fleurs comme une onde tranquille.
» Je ſçais qu'un long repos n'eſt pas fait pour les Rois ;
» Qu'un moment peut ternir quarante ans de ſageſſe ;
» Mais que le devoir parle, & je vole à ſa voix.
Du repos des humains qui s'occupe ſans ceſſe,
D'un inſtant de loiſir a bien acquis les droits.
Des heures précédé dans ſa courſe rapide,
Le temps agile s'envoloit ;
Et des Cieux où ſon char rouloit
Le ſoleil s'abaiſſoit ſur la plaine liquide.
Le Prince ſur le Lac porte un regard troublé ;
Et du ſoleil couchant il apperçoit l'image :
» Tel eſt, s'écria-t-il de regrets accablé,
» Le long jour de la vie.... on le trouve écoulé
Avant d'en connoître l'uſage.
Il preſſe ſon ſein palpitant ;
Et ſa main arrachant dans ſa douleur profonde
Le bandeau des Maîtres du monde,
Dans les bras de Morphée il tombe en s'agitant.
Le lendemain Seged ordonnant l'allégreſſe,
Défendit qu'on oſât paroître devant lui
Avec un front chargé des ombres de l'ennui.
Un Edit pour la joie enfanta la triſteſſe ;
La contrainte appella le ſourire affecté ;
Et chaque Courtiſan jouant ſon perſonnage,
Sous le maſque de la gaieté,

Prit

Prit ſoin de compoſer ſon air & ſon langage.
Des pénibles efforts de quelques Beaux-Eſprits
Seged ne put tirer que de froides ſaillies,
D'inſipides plaiſanteries;
Et toujours la grimace à la place des ris.
» Rappellons, dit le Roi, la liberté bannie:
» Le plaiſir diſparut ſi-tôt qu'on le força;
» Donnons un libre eſſor aux élans du génie.
On révoqua l'Edit, & l'ennui s'éclipſa.
Déja la nuit couvroit de voiles favorables
La cabane du pauvre, & le palais des Dieux;
Et l'on voyoit briller les flambeaux innombrables
Attachés aux lambris des Cieux.
Du ſommeil les aîles légeres
Sous les doigts de Baucis font tomber le fuſeau,
Sur un trône de fleurs endorment les Bergeres,
Et des mains du Cyclope arrachent le marteau.
Sous les ruſtiques toits le repos eſt facile,
Et les ſonges rians habitent le hameau.
C'eſt en vain que Seged cherche un ſommeil tranquille:
Troublé par des fantômes vains,
Tantôt il voit du Lac les eaux impétueuſes
Inonder ſon Palais, dévaſter ſes jardins:
Lui-même eſt entraîné par les vagues fougueuſes:
Tantôt ce Prince épouvanté
Voit des brigands du Nord le courage indompté,
De ſes Etats puiſſans renverſer les barrieres,
Et ſon trône ecraſé ſous leur bras forcéné.

Lui-même il veut aller défendre ſes frontieres ;
Il ſe ſent immobile, & ſe croit enchaîné.
De ces ſonges affreux l'image douloureuſe,
Du réveil de Seged fit un réveil d'horreur ;
L'impreſſion de la terreur
Se conſerva long-temps dans ſon ame orageuſe :
Et ce jour fut encor perdu pour le bonheur.
Le Monarque éveillé dès l'aube matinale,
Voit naître un jour pur & ſerein ;
Et quittant l'appareil qui ſuit un Souverain,
Du trône & des ſujets il détruit l'intervalle ;
Ecarte les reſpects qu'impoſe la grandeur,
Et de la Majeſté Royale
On voit au même inſtant éclipſer la ſplendeur.
De ſa félicité chacun devient l'arbitre :
Par l'exemple du Prince on eſt autoriſé ;
Il voit que la baſſeſſe eſt eſclave du titre :
On révéroit le Roi ; l'homme fut mépriſé.
Un de ces vils flatteurs, dont la bouche coupable
Aux vices du Monarque applaudit tant de fois,
Fit entendre ces mots que ſur l'airain durable
La vérité grava pour la leçon des Rois.
» Voilà donc ce Seged dont l'ame noble & pure
» Aux Dieux paroiſſoit reſſembler !
» Du vulgaire des Rois il ſuit la trace obſcure.
» Qui lui donna le droit de nous faire trembler ?
» Ce ſage couronné qui devoit, ſans foibleſſe,
» Avec un ſceptre d'or gouverner les humains,

» Dans les bras du repos flétri par la molleſſe,
» Ternit tous les lauriers moiſſonnés par ſes mains :
» Eſt-il plus grand que nous, s'il a moins de ſageſſe ?
A la voix des flatteurs Seged accoutumé,
Sent paſſer le courroux dans ſon cœur enflammé.
Si néceſſaire aux Rois la vérité l'offenſe ;
Sur ce ſujet audacieux
Il étendoit déja le bras de la vengeance ;
Mais l'ame du Héros ouverte à la clémence,
Fait taire la fierté du maître impérieux :
Il ſçait que la rigueur eſt près de l'injuſtice ;
Et de la Royauté ce Prince généreux
Remplit en pardonnant le plus noble exercice.
Au pied d'un chêne antique il goûtoit la douceur
Du ſentiment de ſa victoire ;
Ce jour marqué par tant de gloire
Devoit l'être par le bonheur.
Son eſprit fut frappé d'un ſouvenir terrible ;
Il penſa qu'autrefois, ſous un arbre pareil,
Il coula dans les pleurs la nuit la plus horrible ;
Quand vaincu, fugitif, il traînoit l'appareil
D'un Roi que le malheur avoit rendu ſenſible.
Ce ſouvenir touchant vint déchirer ſon cœur ;
L'image de ſes fils ſanglans, chargés de chaînes,
Honteuſement traînés au char de ſon vainqueur,
S'imprima dans ſon ~~cœur~~ sein briſé par la douleur.
Le calme du repos vint adoucir ſes peines.
L'Aurore avoit ouvert les rideaux du Soleil ;

Un nouveau jour venoit d'éclore,
Quand Seged s'arrache au ſommeil.
D'une douce clarté l'horiſon ſe colore ;
La pureté des airs, la fraîcheur du matin,
Ramene ſur les fleurs le papillon volage,
Et la roſe ſourit en découvrant ſon ſein
Aux zéphirs dont le ſouffle agite le feuillage.
Entouré des Beautés & des Grands de ſa Cour,
Le Prince entra dans un bocage ;
Philomele y chantoit le plaiſir & l'amour.
De Flore la main embaumée
Verſoit les plus douces odeurs ;
Et de ſa robe parfumée
Etaloit les vives couleurs.
Du lac majeſtueux la ſurface applanie
Préſentoit un miroir du cryſtal le plus pur ;
Où du Palais des Dieux la voûte réfléchie,
De ſes pompeux lambris voyoit peindre l'azur.
D'une voix facile, légere,
Des Nymples cadançoient les ſons doux & touchans,
Que la beauté ſouvent emprunte pour nous plaire,
Quand l'amour anime ſes chants.
Les grâces meſuroient ſur le tapis de Flore
Les pas brillans que Terpſicore
A deſſinés pour les amours.
Seged entend, jouit, voit & jouit encore ;
Il eſt au plus beau de ſes jours.
Au milieu des plaiſirs où ſon ame ſe noie,

Il goûte encor la volupté
De voir ses Courtisans ivres, pleins de sa joie,
Se presser, l'écouter avec avidité.....
Mais d'où partent ces cris d'alarmes?
L'écho répond au loin à des gémissemens.
Seged se trouble, & voit, en répandant des larmes,
L'Empire menacé des malheurs les plus grands.
Les ombres du trépas assiégeoient la jeunesse
D'un Prince vertueux, l'espoir de sa Maison,
L'unique appui de la vieillesse
D'un Pere malheureux qui voit périr son nom.
Ornement d'un matin, cette fleur fut ternie
Avant que le Soleil eût quitté l'horison;
Et le deuil de la mort couvrit l'Abyssinie.

Ainsi Seged apprit aux mortels orgueilleux,
Qu'un esprit plus puissant que la sagesse humaine
Conduit l'inévitable chaîne
Des événemens malheureux.
Des plus riches couleurs la terre est embellie;
La main du Créateur la combla de présens;
Sa marche fut réglée aux sons de l'harmonie;
Mais elle fut livrée à des Dieux malfaisans.
Dans les airs suspendus voyez-vous ce Génie?
De serpens & de fleurs, & de fruits odorans
Il tient une corne remplie,
Et n'en laisse sur nous tomber que les serpens....
Voilà l'image de la vie.

ÉPIGRAMME

Contre des Auteurs qui ſe déchiroient dans leurs Vers.

VILS avortons d'une Muſe en délire ;
Quelle fureur a troublé vos eſprits ?
Quoi ! tour-à-tour en butte à vos mépris ;
Vous diſtillez le fiel de la ſatyre :
Vos noms déja ne ſont que trop flétris.
Entendez-vous le bon ſens qui vous crie :
„ Arrêtez donc votre aveugle furie ,
„ Fades Rimeurs , brûlez tous vos écrits !
Mais le bon ſens ſe parant d'un vain titre ,
Prétend en vain réformer vos travers ;
Car pour oſer le prendre pour arbitre ,
Vous l'avez trop maltraité dans vos vers.



EPITRE SUR LA SOLITUDE.

A MADAME F***

VOUS qui joignez à la beauté
L'esprit, le goût & la prudence,
Qui possédez l'art si vanté
D'être enjouée avec décence,
Et sage avec de la gaieté ;
Vous voulez qu'un crayon fidèle
Vous trace mes nouveaux plaisirs ;
Je vole à la voix qui m'appelle :
Mes seules loix sont vos desirs.
De la retraite qui m'enchante
Je vais ébaucher le tableau ;
Mais soutenez ma main tremblante,
Et guidez mon foible pinceau.
Au bruit d'une onde jaillissante,
Et retiré sous ce berceau,
Où jadis l'Amour sur vos traces
A si souvent semé des fleurs,
Du Poëte aimable des Grâces
Je vais emprunter les couleurs.
Heureux, tranquille & solitaire,

Je vis ici loin des cenſeurs,
A l'œil farouche, au front ſévere,
Des droits de la critique amere
Ardens & zélés défenſeurs.

Loin d'une Ville où l'opulence,
Dans un char doré par Plutus,
Inſulte à la noble indigence
D'un Citoyen riche en vertus.

Loin de l'indolente Glycere,
Qui va promener ſa fierté
Dans ce Jardin ſi fréquenté,
Où Clarice vive & légere
Etale ſa frivolité.

Loin d'un Moraliſte hypocrite,
Qui ſous le fard de la douceur,
Et ſous l'écorce du mérite,
Couvre l'orgueil & la noirceur :
Dans ſes yeux la ſageſſe éclate :
Son langage eſt toujours divin;
Mais ſous le maſque de Socrate
Il cache le cœur d'Arétin.

Loin de cet orgueilleux Stoïque,
Qui dédaignant l'humanité,
Aux loix de la Société,
Préfére des foux du Portique
La rudeſſe & l'auſtérité.

Loin de ce Mydas méprifable,
Qui fait fon Dieu de fon tréfor;
Qu'une avarice infatiable
Tient couché fur des monceaux d'or.
Par les foins qu'il prend de fa vie,
Craignant encor de s'appauvrir,
Son avidité nous envie
Jufqu'à l'air qui nous vivifie,
Et dont il voudroit fe nourrir.

Loin du tumulte de la Ville,
Habité par les jeux rians,
Ce lieu charmant m'offre un afyle
Contre les chagrins dévorans,
Dont la troupe, d'une aîle agile,
Vole autour des lambris des Grands.

Loin des honneurs, libre & tranquille,
Un Sage y peut, exempt d'erreur,
Dans le fein d'un loifir utile,
Saifir l'image du bonheur.
Qu'à travers la foule importune
De tant de lâches Courtifans,
Un efclave de la fortune
Aille mendier fes préfens.
Pour moi qui chéris ma retraite;
J'y coule des jours fans ennuis:
De la raifon fage interprête,
Avec un même foin je fuis

Les rigueurs d'un Anachorette
Et les plaiſirs de Cybaris,
Pour chanter les charmes d'Iris.
L'Amour ſouvent monte ma lyre;
Et Sapho quelquefois m'inſpire
Des vers dont ſon cœur eſt le prix.
Sans auſtérité, ſans grimace,
Et toujours ſage dans mes mœurs,
Ma Muſe, grave avec Horace,
Dans ſes inégales humeurs
Quelquefois joue avec Bocace.
Je moraliſe avec Platon;
Je philoſophe avec Lucrece;
Ou je vais puiſer la ſageſſe
A l'école de Ciceron.
Souvent par un peu de folie
Je ſçais amuſer ma raiſon.
Cette retraite eſt embellie
Par les fruits de chaque ſaiſon,
Par les heureux dons du génie,
Et par les tréſors d'Apollon.
Lorſque l'amante de Céphale,
S'arrachant des bras du ſommeil,
Remonte ſur ſon char vermeil;
Et dorant l'aube matinale
Au monde annonce le Soleil,
Je vais contempler la parure
Dont elle embellit l'Univers;

J'admire la blancheur des airs,
Et les couleurs de la Nature.
Bientôt des bords de l'Orient
Le vent souffle dans les feuillages ;
L'Aurore, au visage riant,
Eclaire les sombres bocages :
Je m'y retiens en méditant.
Pope m'apprend à me connoître :
Des leçons d'un aussi grand maître,
Admirateur ferme & constant,
J'en sçais peu profiter peut-être ;
Mais il m'éclaire à chaque instant ;
Et le sentiment de mon être
Se développe en l'écoutant.

Tandis que l'amant de Clytie,
Du haut des airs, d'un œil hardi
Contemplant la terre fleurie,
Porte les ardeurs du midi
Au sein de Flore & d'Egerie ;
Le sommeil répand ses pavots
Sur ma paupiere appésantie,
Et dans mes sens un doux repos
Verse le beaume de la vie.
Mais quand le Soleil moins ardent,
Terminant sa vaste carriere,
Sur notre globe ne répand
Qu'un foible rayon de lumiere,
Et se retire à l'Occident ;

Dans les campagnes embaumées
Du parfum délicat des fleurs,
Que les Zéphirs ont ranimées,
Je vais admirer leurs couleurs:
Je ſoule l'émail des prairies;
Et portant mes pas égarés
Sur les bords de flots azurés,
J'y promene mes rêveries.
Amuſé par tous les plaiſirs
Que le pinceau de la Nature,
Sans le vernis de l'impoſture,
Varie au gré de mes deſirs;
Je vais de guirlandes nouvelles,
Dans les tranſports les plus heureux,
Parer le front des immortelles
A qui j'adreſſe tous mes vœux:
Flore & Pomone ſont les Belles
Dont mes mains ornent les cheveux;
Divinités toujours fidelles!

Le jour fuit, & dans les hameaux
Ramenant déja leurs troupeaux,
Les Bergers quittent la campagne;
Philémon deſcend des côteaux
Avec Baucis qui l'accompagne:
Sous le poids des ans abattu,
Le juſte rentre en ſa cabane;
Aſyle ouvert à vertu,
Et fermé pour tout œil profane.

Des bords de l'Occident obſcur,
La nuit ſur le céleſte azur
Déployant de ſa main d'ébéne
Ses voiles ſemés de ſaphirs,
Fait taire les vents qu'elle enchaîne,
Et ſur Flore endort les Zéphirs.
Le Sommeil entouré des ſonges,
Promene ſon char dans les airs,
D'où la molleſſe & les menſonges
Vont deſcendre ſur l'Univers.

Déja des cabanes antiques
Je vois la clarté qui s'étend,
Et la fumée en ſerpentant
S'éleve ſur les toits ruſtiques.
Alors, d'un pas précipité,
Je regagne mon hermitage;
Là, des mains de la propreté
Qu'on n'ignore point au Village,
Je prends un repas àpprêté
Pour l'appétit qui me dévore,
Servi par la frugalité,
Réglé par le Dieu d'Epidaure,
Et proſcrit par la volupté.

Vous qui dans ce ſéjour aimable
Manquez encore à mon bonheur,
Et dont l'abſence inſupportable
Laiſſe un vuide affreux dans mon cœur;

Venez embellir par vos grâces
Ces lieux pour moi ſi pleins d'appas;
Les jeux voleront ſur vos traces,
Et les Amours ſuivront vos pas:
Avec Palès, Pomone & Flore
Vous partagerez mon encens;
Tous les jours leurs dons fleuriſſans
Naîtront pour vous avec l'aurore.
Venez diſſiper les vapeurs
Qu'avec l'air groſſier du Village,
Quelquefois d'importuns jaſeurs
Apportent dans mon Hermitage.

VERS

Pour mettre au bas du Buſte de M. GERBIER.

Aux Mortels malheureux qui l'implorent en foule,
Ce Sage de ſes jours conſacre la moitié;
Et l'autre doucement s'écoule
Entre les arts, l'hymen & l'amitié.



VERS

AU NOUVEAU NÉ DE M. M***

MONSIEUR, ſoyez le bien venu :
Il me tarde de vous entendre,
Et de voir un âge ſi tendre
Sourire à l'hommage ingenu
Qu'on doit s'empreſſer de lui rendre.
Mais vous dois-je un accueil bien doux ?
A vous qu'on a vu, petit traître,
Me donner avant que de naître
Des marques de votre courroux.
Oui, du fond de votre coquille,
Déja dans plus d'une famille
Vous ſemiez la diviſion :
A ce caractere fripon
Je croyois que vous feriez fille,
Allez, ſuivez votre deſtin,
Et rempliſſez votre horoſcope.
Dans les Cieux j'ai lu ce matin,
A travers un bon microſcope,
Venu de l'Enchanteur Merlin,
Que vous aurez le caractere,
Et les talens de votre pere,

Mais je prévois, petit coquin,
Que vous tromperez bien des Belles:
Méritez du moins ſagement,
Si vous êtes volage amant,
D'être au rang des époux fidèles.
Je crois que la conſtance aura
De quoi vous toucher & vous plaire,
Si l'objet qui vous charmera
A les grâces de votre mere.

MADRIGAL.

DÉSESPÉRÉ des rigueurs de Glycere,
L'Hymen un jour s'en plaignit à ſon frere:
Oui, dit l'Amour, il faudroit réprimer
Un cœur ſi fier, une ame auſſi rébelle:
Je prends ſur moi le ſoin de la former;
Et pour punir cette Beauté cruelle,
Dès ce moment je vais m'en faire aimer.



LE

LA FAUVETTE, LA LINOTTE ET LES OISEAUX.

A MADAME L***

FABLE.

UNE Fauvette aimable & tendre,
L'honneur des champs & des vergers,
Les charmoit par les sons légers
Que son gosier faisoit entendre.
On voyoit, à ses sons flatteurs,
Les oiseaux d'alentour accourir auprès d'elle,
S'agiter & battre de l'aîle;
L'ivresse du plaisir passoit dans tous les cœurs.
Une jeune Linotte entendit son ramage,
Et voulut chanter à son tour:
Son gosier n'étoit pas si beau que son plumage;
Mais elle avoit certain petit langage,
Minauderie & jeu d'amour,
Qui lui gagnerent le suffrage
Du Moineau libertin & du Pinçon volage.
Le cœur des habitans des bois
Entre mille beautés aisément se partage;
Ils aiment comme nous cent belles à la fois.

Les papillons légers, dans la ſaiſon nouvelle,
Careſſent tour-à-tour les filles du Printemps;
Mais la roſe bientôt ſur ſon ſein les rappelle:
    Ainſi la Fauvette auprès d'elle
Vit bientôt revenir les oiſeaux inconſtans.
    Vous euſſiez vu dans le feuillage
    Linots & Serins fémillans,
De leurs vœux égarés lui rapporter l'hommage;
Elle parut encore & le Dieu du bocage,
    Et la Reine des ſons brillans.

EPIGRAMME.

PISON ſe vante à tout propos
Des préſens d'un grand perſonnage:
Pourquoi s'étonner qu'un Héros
Récompenſe un mauvais ouvrage?
Alexandre étoit généreux:
Du Chantre harmonieux d'Achille
Il admiroit les vers heureux,
Et faiſoit l'aumône à Chérile.



LE BONDON,

CONTE.

Un habitant du pays Champenois
Vivoit jadis au fond de ſon Village,
Sans embarras, ainſi que ſans emplois ;
Et poſſédant, pour tout rare apanage,
Petit vignoble & vingt arpens de bois,
Que de ſa femme il eut en héritage ;
C'étoit ſa dot : de plus il eut, je crois,
Bonne jument, & Servante aſſez ſage.
Un ſeul défaut, qui les ſurpaſſe tous,
La déparoit ; cette Belle aux yeux doux
Aimoit le vin, & certes c'eſt dommage :
Fille à vingt ans doit avoir d'autres goûts ;
Et c'eſt d'amour qu'on s'enivre à cet âge.
Le Champenois chaque jour s'abreuvoit
D'excellent vin, qu'il recueilloit lui-même ;
Et dont ſa femme aſſez bien ſe trouvoit
Toutes les nuits : plus ſon mari buvoit,
Plus il aimoit, & prouvoit comme on aime ;
De ſes faveurs la meſure égaloit
Celle des coups qu'il avoit bu la veille ;
Et l'on ſent bien que ſa femme excelloit
A lui verſer de la liqueur vermeille.

Encore un coup, disoit-elle souvent.
Elle comptoit ; c'étoit une merveille :
Notre égrillard alloit toujours buvant ;
Et ne croyez que la nuit il sommeille
Sans acquitter sa dette auparavant.
On s'apperçut que la liqueur légere
Dans le tonneau bien vîte s'épuisoit ;
Le mari crut que trop il en usoit,
Et dès ce jour but moins qu'à l'ordinaire.
Sa femme, hélas ! en est au désespoir ;
Elle y perdoit : que faire ? disoit-elle ;
Il ne boit plus que six coups chaque soir :
Rien que six coups ! c'est une bagatelle :
J'en sçais pourtant qui voudroient bien avoir
Moitié du tout dont se plaignoit la Belle.
Il buvoit moins, & cependant son vin,
Je sçais pourquoi, s'en alloit aussi vîte.
Oho ! dit-il, d'un air triste & chagrin,
Chaque futaille il faut que je visite :
Mon vin s'échappe à travers les cerceaux,
Ou par les fonds ; je vais voir mes tonneaux.
La Chambriere étoit lors à la cave :
Il y descend, & surprend Alison
Vuidant d'un trait un assez grand flacon.
Il étoit maitre, & la faute étoit grave ;
Il auroit pu faire du carillon ;
Mais il fit mieux : d'abord sous le menton
Il vous lui passe une main caressante,

L'autre se perd bientôt sous le jupon;
Elle s'y fixe, & devient plus pressante :
Bref, au tonneau le Gars met un bondon.
Pendant qu'il est en si douce besogne,
Sa femme en haut lui crioit de monter :
Que faites-vous avec cette carogne ?
Vous avez eu le temps de visiter
Tous les tonneaux. Sois tranquille, ma poule,
Dit le mari, qui n'est pas aussi fou
Qu'elle le croit; va, je.... bouche le trou
Par où je sçais que notre vin s'écoule.

PARODIE

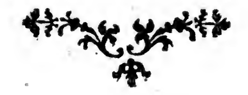
Du Menuet d'EXAUDET.

REVENEZ,
Reprenez
Du courage;
L'amour sur ce canapé,
Veut vous voir occupé
A quelque doux ouvrage :
Près de moi
Je vous voi
Tout de glace;
Pour répondre à mon transport,

Faites donc quelque effort,
De grace!

Pouvez-vous, froid hypocondre,
Quand je brûle, vous morfondre;
Vos talens
Sont brillans;
C'eſt dommage
Qu'en ce moment, dans mes bras,
Vous n'en connoiſſiez pas
L'uſage.

Quoi! vit-on,
Sans raiſon,
De régime?
Peſte ſoit de l'ignorant
Dont la tête vous rend
L'ame puſillanime!
Oui, Tiſſot
N'eſt qu'un ſot
En fourure:
Quelques grains de volupté
Vous rendroient la ſanté
Plus pure.



LES VŒUX.

A MONSIEUR LE DUC DE C***.

JANUS avoit ouvert les portes de l'année ;
Et les humains en foule entourant les autels,
offroient des vœux aux immortels,
Et marquoient par des dons cette grande journée.
L'intérêt & l'honneur confondoient leurs tributs.
A côté de Laïs on voyoit Pénélope,
Et Lucrece auprès de Rhodope ;
Achille avec Therfite, Ariftide & Créfus.
Un Conquérant fuivi des horreurs de la guerre ;
Du courroux des enfers exécrable préfent,
Ofoit à Jupiter demander fon tonnerre :
Comme fi l'Etre bienfaifant,
Au glaive deftructeur devoit livrer la terre.
L'humanité touchante arrofoit de fes pleurs
Les lauriers tout fanglans d'un vainqueur en furie :
La paix, fur fes maux attendrie,
La confoloit de fes malheurs.
Un de ces vils humains qu'anime la vengeance,
Ne portoit aux autels que des vœux pleins d'horreur ;
Et contre la foible innocence,
Son implacable haine excitoit la fureur

Du Dieu dont ſa foibleſſe imploroit la puiſſance.
Eſclave de ſes ſens, en proie à ſes deſirs,
Une ardente & folle jeuneſſe
Lui demandoit des jours filés par la molleſſe,
Et perdus pour l'honneur dans le ſein des plaiſirs.
Pour moi, j'allois aux Dieux demander la ſageſſe.
Mais parmi ces objets qui frappoient mes regards,
Un Sage couronné par les mains de la gloire,
Et que Colbert appelle au Temple de mémoire :
Entouré des vertus, des talens & des arts,
S'avance vers l'autel que la foule environne ;
Et dédaignant des vœux qui ne ſont que pour lui,
Il en forma pour la Couronne
Dont il eſt le plus ferme appui.
Jupiter l'entendit, reconnut ſon ouvrage ;
Et prononça ces mots, qui s'adreſſoient au *Sage* :
» Que par tes ſoins, de toutes parts,
» Dans les ſtériles champs de ta triſte patrie,
» De la paix l'olive fleurie,
» S'uniſſe aux lauriers des Beaux-Arts,
» Ranime la tige flétrie
» Des talens abattus ſous le glaive de Mars !
» Déja ta politique a déſarmé Bellone :
» Régis long-temps l'Etat remis entre tes mains ;
» Sois le conſeil des Rois & le ſoutien du Trône,
» Et l'inſtrument heureux du bonheur des humains.



EPITRE

A MONSIEUR

LE BAILLI DE GROSLIER,

Maréchal des Camps & Commandeur de Malte.

A VOUS, le rival des Joinvilles,
Dont vous avez l'aménité,
La valeur, les grâces faciles,
Et l'élégante urbanité
Qu'on ne trouve que dans nos Villes;
Vous, l'ami de l'humanité,
L'honneur de la Chevalerie;
Vous qui jadis, ſans vanité,
Pour la fine galanterie
Aux Nemours l'euſſiez diſputé,
Et dont la muſette fleurie
Au Village feroit encor
L'ornement de la Bergerie,
Et l'image du ſiécle d'or;
Dites-moi, par quelle magie
Vous faites retrouver Paris
Dans le fond de la Weſtphalie?

Comment votre main concilie
Tous les talens, tous les esprits;
Les travaux de Mars & les ris,
Et la sagesse & la folie ?
Seigneur, il faut qu'assurément
Vous ayez la flûte d'Orphée,
Ou la baguette d'une Fée,
Pour bâton de commandement.
Tel autrefois votre confrere
Dans l'art pénible des Héros,
Alcibiade, en l'art de plaire
A surpassé tous ses rivaux,
Par les grâces du caractere.
Il eut tous les talens flatteurs;
Nul ne sçut, avec plus d'adresse,
Aux usages de toute espece,
Ployer ses goûts & ses humeurs.
Il étoit sçavant dans l'Attique;
A Sparte, simple dans ses mœurs;
Et chez les Persans, magnifique.
Comme vous, léger & brillant,
Bel-esprit, convive agréable,
Des Athéniens le plus vaillant,
En fut encor le plus aimable.



LE PALMIER ET L'ORANGER,

FABLE.

TRANSPLANTÉ loin des bords chéris
Où l'avoit placé la nature,
Un jeune Oranger, ſans culture,
Voyoit tomber l'honneur de ſes rameaux fleuris,
Leur fleur naiſſante & leur verdure.
Près de cet Oranger un Palmier s'élevoit:
Une ſeve abondante & pure
Dans ſa tige, qu'elle abreuvoit,
En la fertiliſant, portoit la nourriture.
Négligé, ſans appui ſous ce ciel étranger,
» Je languis, diſoit l'Oranger;
» Tandis qu'un arbuſte ſtérile,
» Tel que l'If, ou le Chevrefeuil,
» Baiſſant ſous le ciſeau ſon front toujours ſervile;
» A côté de ce Lys s'éleve avec orgueil.
» Je vois autour de moi l'orage qui s'apprête;
» Le vent va deſſécher la fleur de mon printemps,
» Et je vais voir courber ma tête
» Sous les coups redoublés des rapides Autans.
» Si j'étois arroſé des larmes de l'Aurore,
» Careſſé du Zéphir, je renaîtrois encore;
» Je porterois du fruit avec fécondité;

„ Je pourrois devenir, dans mes beaux jours d'été,
„ L'ornement des jardins de Flore.
Attendri ſur les maux de l'arbuſte expirant,
Le ſenſible Palmier lui dit, en ſoupirant:
„ Je vois, avec regret, votre tige fleurie
„ Se flétrir ſous un ciel dont l'air pur me ſourit;
„ Et je voudrois, avec la vie,
„ Porter dans vos rameaux le ſuc qui me nourrit.
„ Contre un ſoleil brûlant, couvert de mon feuillage;
„ Puiſſiez-vous, par mes ſoins, reverdir déſormais!
„ J'étendrai mes rameaux épais
„ Pour vous garantir de l'orage.
„ C'eſt remplir mon deſtin que verſer mes bienfaits
„ Sur les infortunés qui cherchent mon ombrage.
Vous ſentez mes malheurs, & vous êtes heureux,
Répondit l'Oranger au Palmier généreux.
„ Vous daignez écouter une plainte importune:
„ Je déplorois mon infortune;
„ Vous la plaignez, mon ſort devient moins rigoureux:
„ Vous êtes mon appui, mes forces vont renaître.
„ Avoir pour protecteur un Grand, digne de l'être,
„ C'eſt ceſſer d'être malheureux.

Je ſuis l'Oranger de ma Fable,
Dont les foibles rameaux tombent dans la langueur.
Seigneur, vous connoiſſez le Palmier ſecourable
Qui peut leur rendre la vigueur.



EPITRE

A MADAME ***.

O vous que l'Amour idolâtre,
Et qui l'outragez chaque jour,
Voyez ma Muse tour-à-tour
Tendre, indifférente & folâtre,
Ne plus respirer que l'amour.
Des erreurs d'un esprit volage
L'enchantement est dissipé;
Et des jeux du papillonnage
Mon cœur long-temps préoccupé,
Ne se fait plus un badinage
De tromper, ni d'être trompé.
Ce changement est votre ouvrage:
Eglé, vous fixez mes desirs,
Et je chéris mon esclavage:
Ce n'est qu'au midi de mon âge
Que vont commencer mes plaisirs.
Facile, inconstante & coquette,
Lisette m'amusa long-temps,
Et ma main des fleurs du Printemps
A long-temps couronné Lisette:
Léger, comme on l'est à vingt ans,
On m'a vu grossir près des Belles

La liſte des amis fidèles,
Et des infidèles amans.
L'Amour m'avoit donné ſes aîles,
En vous donnant ſes traits charmans.
Eglé, vous êtes embellie
Des tréſors de chaque pays:
Vous devez à la Géorgie
Ces petits globes arrondis,
Ces bras d'ivoire que jadis
La voluptueuſe Idalie
Pour ceux de Vénus auroit pris.
Vos yeux brillans ſont d'Italie,
Et vos grâces ſont de Paris.
Vous valez bien, ſans flatterie,
Les beautés dont la Circaſſie
Remplit les Serrails faſtueux,
Où les Deſpotes de l'Aſie
Coulent des jours voluptueux
Sur de beaux tapis de Turquie.
L'Amour, ſur les bords du Lignon,
Abandonnant Flore & Thémire,
Près de vous fixe ſon empire;
Avec douceur, à votre nom,
On le voit quelquefois ſourire;
Mais il ſe plaint, avec raiſon,
Que vous êtes un peu cruelle:
Ignorez-vous que ce fripon
Gouverne tout à ſa façon,

Rois & Bergers, trône & ruelle ?
Il a des droits fur chaque Belle.
Vous avez les traits de Ninon,
Et vous devez aimer comme elle.
Ah! fi jamais ce Dieu vainqueur
A quelque amant tendre & fidèle
Donnoit des droits fur votre cœur!
Vous le verriez, dans fon délire,
Près de vous toujours foupirer,
Exifter pour vous adorer,
Et vous chercher pour vous le dire.
Eglé, lorfqu'on a vos appas,
On doit immoler à votre âge
Le ftérile honneur d'être fage
Au plaifir de ne l'être pas.
Croyez que la volupté pure
Offre des plaifirs délicats:
Aimable enfant de la Nature,
Elle vous appelle en fes bras:
De fleurs nouvellement éclofes
Elle ornera votre beau fein;
Eglé, c'eft pour vous que fa main
A préparé des lits de rofes,
Et des guirlandes de jafmin.
Son haleine répand fans ceffe
Les plus doux parfums dans les airs;
La molleffe de fes concerts,
Au tranfport d'une tendre ivreffe,

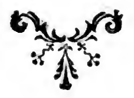
Semble inviter tout l'Univers.
Pour moi je veux, quand la vieilleſſe
Aura blanchi mes noirs cheveux,
Chanter l'Amour & la pareſſe,
Et vous offrir encor des vœux.



VERS

Mis au bas du Portrait de M. de VOLTAIRE, *qui eſt dans l'appartement de Mme. la Ducheſſe d'Aremberg, à Ehverlet.*

DANS mon heureux printemps cherchant la volupté,
J'ai couronné de fleurs Agnès & Gabrielle,
Et mon luth par l'Amour monté,
Célébroit chaque jour une Beauté nouvelle.
Dans ce ſéjour champêtre aujourd'hui tranſporté,
Par de plus nobles ſoins j'illuſtre ma vieilleſſe;
Dans le temple de la ſageſſe
Je viens encenſer la beauté.



LÉ

LE JEU DE QUILLES,

CONTE.

DANS ses doux passe-temps, jadis certaine Abbesse
N'ayant rien à faire de mieux,
Se faisoit un plaisir de partager les jeux
De cette folâtre jeunesse,
Qu'on met dans un triste Couvent
Sous la garde de la Sagesse,
Et que le vice instruit souvent.
Cette Abbesse charmante, avec de jeunes filles,
Voulut se divertir un jour au jeu de quilles;
Jeu dans lequel je ne suis pas sçavant.
Le troupeau du Seigneur en deux parts se divise;
L'Abbesse conservant cet esprit d'équité
Qui n'est pas toujours dans l'Eglise,
Voulut bien se ranger du plus foible côté.
Par respect pour son rang chacune lui défere
L'honneur de commencer; & le gros maître Pierre;
Le Jardinier de ce Couvent,
Lui présente la boule, en tirant en arriere
Le pied que nous portons avec grâce en avant.
Madame la reçoit, & d'une main légere
La poussant tout droit dans le jeu,
Abat la quille du milieu.

» Cela vaut quinze points, dit l'Abbeſſe; & j'eſpere
» Que nous aurons gagné dans peu.
» Cela ne vaut que neuf, dit le parti contraire.
» On réplique, & d'abord les eſprits ſont en feu.
Bientôt la diſcorde enflammée,
Des profanes Cités, paſſe dans le ſaint Lieu;
Et voilà la guerre allumée
Parmi les Servantes de Dieu.
Guimpes, fichuts, tocquets & voiles,
Alloient être bientôt emportés dans les airs:
Que de charmes cachés ſous les plus fines toiles
Craignoient de ſe voir découverts!
Pour terminer tout ce grabuge,
Qui pouvoit devenir plus fort,
On prit maître Pierre pour Juge:
Chaque parti le fit arbitre de ſon ſort.
Elevé dans les bois, le groſſier perſonnage
Fut mauvais Courtiſan, & jugea comme un Sage,
Ou comme un ſot; il dit que Madame avoit tort.
Une Abbeſſe, dit-elle.... » Oui, vous êtes mitrée,
» Répond notre Ruſtique, & ça vous va fort bien;
» Mais, Madame, à ce jeu le titre ne fait rien:
» Fuſſiez-vous cent fois plus titrée,
» Cela ne vaut que neuf..... Je n'y ſçaurois paſſer,
» Reprit l'Abbeſſe; neuf... C'eſt une bagatelle;
» Cela vaut-il la peine, hélas! de ſe baiſſer?
» Parbleu, vous me la baillez belle,
Dit maître Pierre enfin, prêt à ſe courroucer;

„ Depuis vingt ans & plus je dreffe ici les quilles;
„ Et quoiqu'à ce jeu-là je ne fois pas trop neuf,
„ Pour les Nonains les plus gentilles,
„ Je n'ai jamais compté que neuf.
Tandis qu'ainfi l'on fe chamaille,
L'Aumonier du Couvent bien taillé, bien nourri,
A la poitrine large, au teint frais & fleuri,
Avoit, digne Pafteur, les yeux fur chaque ouaille,
Et veilloit prudemment fur fon troupeau chéri.
„ Eh! gros butor, dit-il à maître Pierre,
„ Tu ne fçais pas ce jeu-là comme moi:
„ Difputer pour fix points! à ta place, ma foi,
„ J'aurois déja fini la guerre.
„ Je te jure par mon cordon
„ Que j'en parle ici fans envie;
„ Jamais un Difciple d'Elie,
„ Avec un Jardinier n'a fait comparaifon.
Ce difcours plein d'une mâle éloquence,
Confondit notre Jardinier;
Il avoua fon ignorance,
Et baiffa pavillon devant notre Aumonier.
Le Moine fut vainqueur; &, grace à fon adreffe,
La quille, qui jufqu'à ce temps
N'avoit valu que neuf pour Nones de vingt ans,
Valut quinze pour une Abbeffe.



VERS
A MADAME
LA PRINCESSE DE STOLBERG;
En lui envoyant des Couplets.

VOUS n'auriez point eu mon hommage,
Si le Ciel ne vous eût donné
Que de grands titres en partage;
Et jamais des fleurs du bel âge,
Votre front par mes mains n'eût été couronné.
Mais la charmante Eglé n'eſt pas de ces Alteſſes,
Dont l'impoſante gravité
Amene ſur les pas de nos triſtes Déeſſes
L'ennui qui ſuit la dignité;
Elle daigne ſourire aux jeux de la folie,
Et ne rejette pas les offrandes du cœur:
Comme elle a l'eſprit d'Uranie,
Elle penſe que le génie
Marche à côté de la grandeur,
Et pare mieux que Flore une femme jolie.
Si le Dieu des beaux vers daigne encor m'écouter,
Des fleurs de ſes jardins j'embellirai vos traces;
Le Ciel créa les jeux pour amuſer les Grâces,
Et les talens, pour les chanter.

CHANSON

A une Dame, qui en avoit demandé une.

Je voudrois bien chanter Lisette,
Mais, par malheur, mon luth n'a plus de sons;
Ce n'est plus que pour ma Finette
Qu'Amour encor me dicte des chansons:
Pour elle je sers chaque jour
Le joli petit Dieu d'amour.

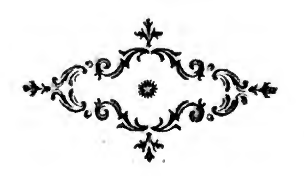
Dans les yeux brillans de Lisette,
En traits de feu le plaisir est empreint;
Mais mon adorable Finette
A l'œil plus doux, c'est l'Amour qui s'y peint:
Pour elle je sers chaque jour
Le joli petit Dieu d'amour.

Je voudrois bien parer Lisette
Des fleurs qu'on voit naître dans nos bosquets;
Mais ce n'est plus que pour Finette
Que j'aime encore à cueillir des bouquets:
Pour elle je sers chaque jour
Le joli petit Dieu d'amour.

L'inconſtante & vive Liſette
Toujours folâtre, amuſe, chante & rit;
Ma touchante & tendre Finette,
Au ſentiment joint la grâce & l'eſprit:
Pour elle je ſers chaque jour
Le joli petit Dieu d'amour.

Je voudrois bien aimer Liſette;
Mais ma Finette a mon cœur & mes vœux:
Je ne puis aimer que Finette.
Jadis, hélas! j'en pouvois aimer deux;
Alors je ſervois nuit & jour
Le joli petit Dieu d'amour.

Si cependant cette Liſette
Vouloit m'aimer; j'y conſentirois bien:
Mon cœur feroit pour ma Finette;
Liſette auroit..... Liſette n'auroit rien.
Le cœur ſeul ſert bien chaque jour
Le joli petit Dieu d'amour.



LA BOUTIQUE,

CONTE.

DANS une Ville d'Italie,
Je crois qu'à Venise c'étoit,
Dame Alix, Marchande jolie,
Un certain jour que l'on fêtoit,
Devant sa porte étoit assise,
Et, pour être mieux, s'étoit mise
Jambe de-ci, jambe de-là :
Elle étoit donc comme cela,
Jasant avec sa niéce Lyse,
Lorsque son époux arriva
Du cabaret ou de l'Eglise,
Avec un ami, qui trouva
Qu'Alix pouvoit être reprise
D'enfreindre les loix qu'à Venise
De tous les temps on observa.
» Avoir ainsi boutique ouverte,
» Un grand jour de dévotion !
» Si cette licence est soufferte,
» Dit-il, plus de religion.
» Puis les voleurs .... Oh! dit Alcandre;
C'étoit le nom de notre époux,

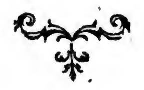
» Nul n'eſt tenté d'entrer chez nous ;
» Car n'y ſçais rien de bon à prendre.
De bon à prendre ! dit Alix,
» Qui ſouffre à regret qu'on la raille :
» Si rien n'eſt bon dans le logis,
» C'eſt que tu n'y mets rien qui vaille.

MADRIGAL

A MADAME H***.

Pour le jour de ſa Fête.

DANS ce jour où les Arts brillans,
Aux pieds de leur Minerve apportent leur hommage,
Je voudrois bien mêler mes chants
A la douceur de leur langage :
Mais je n'ai pas reçu le don de célébrer,
Ni d'embellir de fleurs le front des immortelles :
Je ne ſçais que les adorer ;
Et vous êtes pour moi la premiere d'entre elles.



EPITRE
A M. DE VOLTAIRE.

O SÉDUISANT Prothée ! O Chantre harmonieux!
Toi, dont le rapide génie
Embraſſant l'Univers, & meſurant les Cieux,
Courut de tous les Arts la carriere infinie,
Reçois aujourd'hui mon encens.
Voltaire eſt l'Apollon que j'ai choiſi pour maître.
Que le Dieu de mon cœur ſoit le Dieu de mes chants;
Tes écrits où ſe peint la grandeur de notre être,
Ont élevé mon ame & ſubjugué mes ſens.
Jouets des paſſions, foibles, ſans conſiſtance;
Dans l'océan du monde aveuglément plongés,
Nous promenons long-temps notte imbécille enfance
D'abymes en écueils, d'erreurs en préjugés.
J'oſai dès mon berceau marcher à ta lumiere;
Loin des bornes de la matiere
Je ſentis, à ta voix, mon ame s'élancer.
Je te dois mon premier hommage:
Mon exiſtance eſt ton ouvrage,
Puiſque tu m'appris à penſer.
Heureux qui près de toi, ſolitaire & tranquille,
Dans le ſein du repos & de la vérité,

Des arts & des vertus chérit le doux asyle;
Et vole sur tes pas à l'immortalité!
Il n'est point en butte à l'orage
Formé dans nos Cités des grossieres vapeurs,
Qu'épaississent autour du Sage
La superstition, les cruelles erreurs.
Eclairé du flambeau de la Philosophie,
Il regarde en pitié les malheurs des humains;
Et chaque jour il sacrifie
Sur l'autel de Minerve, élevé par tes mains.
Du fond de leur sombre repaire,
Il n'entend point siffler ces reptiles obscurs,
Qui, contre le rival de Sophocle & d'Homere;
Exhalent leurs poisons impurs:
Il ne voit point traîner sur la Scene avilie,
Des noms par la Gloire avoués;
Et dans le temple de Thalie,
Les Précepteurs du monde au mépris dévoués.
La scène où tu montras l'humanité parée
De ses attraits les plus touchans;
Cette scène long-temps aux vertus consacrée,
Se prostitue enfin, & se vend aux méchans.
Rival d'Aristophane, avec moins de génie,
Du malheureux Z*** le méprisable Auteur,
Pour flétrir les vertus, arme la calomnie;
Il ne peut de la gloire atteindre la hauteur,
Et veut être célebre à force d'infamie.
Je l'ai vu, ce Zoïle, élever ses clameurs

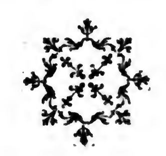
Contre des mortels respectables,
Qui, simples, bienfaisans, doux, humains, équitables,
Aux vices de leur siécle ont opposé leurs mœurs.
J'aurai donc vu passer les beaux jours de ta gloire,
O ma Patrie! Hélas! bientôt de ta grandeur
Il ne restera plus que la triste mémoire:
Nous voyons, par degrés, éclipser ta splendeur.
Toi seul peut soutenir ô sublime Voltaire!
Du goût & des Beaux-Arts le trône chancelant;
Que ton génie encor, de feux étincelant,
Répande un jour qui nous éclaire.
Ainsi l'astre éclatant, qui dans chaque saison
Donne la vie à la matiere,
Illumine encor l'orison,
Quand il est près du terme où finit sa carriere.

Mais si parmi nos chants on voit de toutes parts
La tige des talens exposée aux orages;
Sur un autre horizon, sous un ciel sans nuages,
L'aurore d'un beau jour luit encor pour les Arts:
Dans la poudre des camps & parmi les ravages,
Du Conquérant du Nord ils fixent les regards.
Lorsqu'au sein de la paix, déposant son tonnerre,
Bellone, les bras désarmés,
Cessera d'effrayer la terre,
En roulant dans les airs ses foudres enflammés;
Fréderic sur ses pas appellant l'abondance,
Reprendra de Thémis le glaive & la balance,

La lyre d'Apollon & le ſceptre des Rois :
Alors portant en main une palme fleurie,
Les Arts, pour le chanter, voleront à ſa voix ;
Et Berlin des talens deviendra la patrie.

EPIGRAMME.

CERTAIN Abbé maudiſſant la diſgrace
D'un Pharaon, qui donnoit de travers,
Lacha ce mot dont Ververd, avec grâce,
Fit retentir les parloirs de Nevers.
Lors une vieille & prude Douairiere
Dit : vous jurez d'une étrange maniere,
Sur mon grand Dieu. Le Rabat effronté
Point ne parut d'abord déconcerté :
Pardonnez-moi, reprit le bon Apôtre ;
Car j'ignorois, je jure en vérité,
Que ce Dieu fût, Madame, encor le vôtre.



LA JEUNE BERGERE ET LE PAPILLON,

FABLE.

A MADAME BERTIN.

UNE jeune Beauté, dans l'urne d'Aréthuſe
Avoit toujours puiſé ſon fard ;
Elle ignoroit encor la ruſe
De feindre des rigueurs, de ſourire avec art.
Ses jours ſerains couloient ainſi qu'une onde pure ;
Les roſes du printemps ornoient ſes beaux cheveux:
Des guirlandes de fleurs compoſoient ſa parure :
Du Village elle aimoit les jeux ;
Elle ſortoit enfin des mains de la nature.
Cet enfant, ſemblable à l'Amour,
Au lever brillant de l'Aurore,
Sur les bords d'un ruiſſeau ſe promenoit un jour,
Au milieu des parfums de Flore.
Attiré par leur douce odeur,
Un Papillon couvert de couleurs bigarrées,
Déployoit ſes aîles dorées,
Et voltigeoit de fleur en fleur ;

Il baifoit tour-à-tour les levres de la rofe,
Et de la marguerite alloit preffer le fein;
    La violette à peine éclofe
Etoit auffi l'objet de fon goût libertin.
    Il parcourt chaque fleur nouvelle,
Et careffe, en volant, les cheveux de Philis;
   Se fixe enfin fur le fein de la Belle,
Et croit s'être placé fur la tige d'un lys.
Philis, en le voyant, fentit fon ame émue:
Un nouveau mouvement fit palpiter fon cœur:
Sur fon aîle fuperbe elle porta la vue,
Et fon front fe couvrit d'une aimable rougeur.
    En vérité, c'eft bien dommage,
    Dit-elle, d'un air ingénu,
» Qu'un être fi charmant foit encor fi volage!
» Si près de moi toujours il étoit retenu.....
» Oui, dit le Papillon, mon efpéce eft légere;
» Moi-même j'ai long-temps promené mes erreurs,
» De bofquets en bofquets, de fougere en fougere:
    » Volage amant de mille fleurs,
» J'aimai rapidement leur beauté paffagere.
» Votre éclat plus durable efface leurs couleurs,
    » Et je deviens amant fincere;
» Le fentiment fuccede à mes folles ardeurs.
L'heureux talent de plaire enchaîne tous les cœurs.



EPITRE
A MADEMOISELLE CAMILLE,
Pour le jour de sa Fête.

JADIS à différentes Saintes
J'ai consacré des exvoto ;
Et la nuit même, incognito,
J'entrois dans leurs chastes enceintes :
J'étois dévot de si bon cœur,
Que dans leur petit Oratoire,
On m'a vu faire en leur honneur
Mainte Oraison jaculatoire.
Des Fêtes les jours solemnels
Etoient marqués par mes offrandes :
L'encens fumoit sur leurs Autels ;
J'ornois leurs bustes de guirlandes :
A leurs pieds toujours abattu,
Je priois, j'invoquois sans cesse.
Pauvres humains, que de foiblesse !
Je n'ai plus la même vertu,
Mais elle n'est pas toute éteinte ;
Et je suis assez vertueux
Pour célébrer encor la Sainte
Que l'on fête en ce jour heureux.
Oui, Camille aura tous mes vœux.

Non pas ce ſquelette anonyme,
Que dans ſa légende ſublime
Autrefois Rome conſacra;
Mais la Camille qu'on renomme
Pour les rares talens qu'elle a,
Et que la gloire mieux que Rome
Un jour immortaliſera.
Ce langage eſt un peu profane;
Mais ſi l'Egliſe me condamne,
L'Amour, à coup ſûr, m'abſoudra.
Déſormais du nom de Camille,
Dans le monde on baptiſera
Toute beauté qui charmera
La Cour, & les champs & la Ville.
Oui, toute belle qu'on verra
Joindre le goût à la ſaillie,
Et la ſageſſe à la folie,
Camille auſſi s'appellera.
Ce ſera vous, belle Camille,
Qu'alors le monde invoquera;
Et, peut-être, il vous trouvera
Un cœur à ſes vœux plus docile.
Mais, hélas! Que lui ſervira
Cette pitié foible & ſtérile?
Pourquoi rejettez-vous les vœux
De maint Dévot, de maint Apôtre?
En ce monde traitez-nous mieux,
Et traitez-nous plus mal dans l'autre.

L'AMOUR

L'AMOUR DESARMÉ,

POËME.

Du soleil sur notre hémisphere,
L'Aurore annonçoit le retour,
Et des heures la main légere,
En se succédant tour-à-tour,
De l'Olympe ouvroit la barriere
Au char brûlant du Dieu du jour:
Par degrés versant la lumiere,
Du sombre chaos de la nuit
Il tire la nature entiere,
Et l'Univers est reproduit.
Déja Cérès & ses Compagnes,
Pour moissoner ses dons nouveaux,
Se répandoient dans les campagnes;
Les Bergeres, loin des hameaux,
Devant elles, dans la prairie,
Chassoient lentement leurs troupeaux
Bondissant sur l'herbe fleurie.
Sur le verd des berceaux naissans,
Embaumés des parfums de Flore,
Au bruit des Zéphirs caressans,
Thémire reposoit encore:
On voyoit briller sur son teint

Les couleurs vives que la rofe,
Au fouffle de l'amour éclofe,
Déploie à nos yeux le matin.
Des fleurs compofoient fa parure;
Sans le fecours de l'impofture
Elle étoit belle ; & fes appas
Fouloient un tapis de verdure,
Trône immortel de la nature,
Que les Rois ne connoiffent pas!
L'Amour paré des mains des Grâces,
Des ris & des jeux, fur fes traces,
Raffemblant le folâtre effain,
Vit Thémire, vola près d'elle,
Se repofa fur fon beau fein ;
Et fur elle étendant une aile,
Qu'il laiffa tomber mollement,
Parmi les fleurs, ce Dieu charmant
S'endormit près de cette Belle.
Les rayons dorés du foleil
Perçant à travers le feuillage,
Eclairoient ce riant bocage,
Où dans le modefte appareil
D'une jeune & fimple Bergere,
Elle fe livroit au fommeil.
Du roffignol la voix légere
Chante l'inftant de fon réveil;
Sa foible & timide paupiere,
Que l'éclat du jour ébloüit,

Par degrés, s'ouvre à la lumiere :
Thémire voit, penſe, & jouit
Du ſentiment d'un nouvel être;
Comme une fleur qui vient de naître,
Son front ſerein s'épanouit.
Des ſens les organes renaiſſent,
Et des ſonges qui diſparoiſſent,
Le preſtige s'évanouit.
Tremblante & preſque inanimée,
En voyant l'Amour dans ſes bras,
Thémire éprouve l'embarras
Qui peint la ſageſſe allarmée.
De la pudeur le cri perçant
Echappe à ſa bouche ingénue;
Avec tranſport, ſon ame ſent
Le beſoin d'être ſoutenue
Contre le charme triomphant
De ce Dieu, qui s'offre à ſa vue
Avec les grâces d'un enfant.
Thémire, en tremblant, le careſſe.
Le ſouris de la volupté,
Peint ſur la levre enchantereſſe
De cet Enfant ſi redouté,
Dans l'ame de Thémire excite
Ce ſentiment, ce feu vainqueur
Qu'elle ignoroit, & qui l'agite :
Un ſoupir échappe à ſon cœur.
Sa foible vertu qui chancelle,

Céde & triomphe tour-à-tour ;
Mais sa fierté, qu'elle rappelle,
Détruit le charme de l'amour.
„ Enchaînons le Tyran du monde,
Dit-elle, „ & que chargé de fers,
„ Il laisse en une paix profonde
„ Respirer enfin l'Univers.
Soudain du brillant assemblage
Des tresses de ses beaux cheveux,
Cette Nymphe formant des nœuds,
Elle enchaîne l'Amour volage.
Il se réveille, & transporté
Des mêmes feux qu'il nous inspire,
Il fixe avec avidité
Ses regards tendres sur Thémire;
L'Amour avec rapidité
La voit, brûle, adore & desire :
Dans des yeux plus beaux que les siens;
Avec complaisance il se mire;
Il veut s'élancer, & soupire,
En appercevant ses liens.
Ses regards languissans expriment
Et ses regrets & ses douleurs;
D'un feu nouveau ses yeux s'animent;
Mais ce feu s'éteint dans les pleurs.
„ Divinité de ce bocage,
Lui dit ce Dieu tout éploré,
„ Plaignez l'erreur & le naufrage

» D'un enfant qui s'eſt égaré ;
» Prenez pitié de ma jeuneſſe :
» L'yvreſſe ſuit la volupté ;
» Et l'amour s'égare ſans ceſſe
» Sur les traces de la beauté.
» Des bras de Pſyché que j'adore ;
» Echappé pour faire un bouquet
» Dans ces jardins, qu'embellit Flore ;
» J'ai cru la retrouver encore,
» En vous voyant dans ce boſquet.
» Amour, ne crois pas me ſéduire
» Par un langage ſi flatteur,
Dit la Nymphe, avec un ſourire ;
» Je connois ton art enchanteur ;
» Il n'eut jamais ſur moi d'empire.
» Tendre, emporté, vif & preſſant ;
» L'amour eſt un enfant perfide,
» Qui nous bleſſe en nous careſſant ;
» Armé d'une fléche homicide,
» Ton orgueil oſoit aſpirer
» A triompher d'un cœur timide ;
» Et, peut-être, à le déchirer.
» Pour calmer vos vives allarmes,
» Lui dit le Dieu, Prenez mes armes ;
» Et rendez-moi ma liberté ;
» Je n'en aurai pas moins de charmes,
» Et je ferai moins redouté.
En briſant ſes liens, Thémire

Saisit son arc & son carquois ;
Elle parcourt, contemple, admire
Les fléches dont l'Amour déchire
Le cœur des Bergers & des Rois.
Depuis ce jour, ce Dieu volage,
Parmi les jeux du badinage,
Promene ses douces erreurs,
Et l'Univers paisible & sage
N'est plus troublé par ses fureurs.
Il folâtre autour de Thémire,
Qui, sur les mortels, chaque jour,
Lance les fléches qu'elle tire
Du carquois doré de l'Amour.

EPIGRAMME.

DANS certains vers malins, Petit-Maître en rabat,
Vous prétendez vous reconnoître ;
Ce sont vos traits ! cela peut être :
Mais mon original ne fut pourtant qu'un fat.



LA FAUVETTE ET LE PINÇON,

FABLE.

*A MADEMOISELLE G****

D'UNE jeune & tendre Fauvette,
Parmi le peuple des oiseaux,
Un jour dans un bocage on célébroit la fête ;
On voyoit accourir ſerins & tourtereaux,
Et roſſignols, dont le ramage
Formoit les concerts les plus beaux :
L'un, dans ſon bec, apportoit pour hommage
Une branche de myrthe ; un autre, de laurier ;
Pluſieurs, des rameaux d'olivier,
Dons de l'amour & du village.
Amant de la Fauvette un Roſſignol charmant,
Auprès d'elle, dans le bocage,
Elevoit ſon goſier brillant :
Des Roſſignols du voiſinage,
C'étoit alors le plus galant ;
Jadis il en étoit encor le plus volage ;
Mais la Fauvette avoit fixé cet inconſtant.

Un timide Pinçon, caché dans le feuillage,
Au milieu des tranfports de tout le peuple aîlé,
Paroiffoit trifte & défolé.
Le roffignol lui dit dans fon joli langage:
» La Fauvette attendoit de vous une chanfon;
» Des hôtes de ces lieux la gaieté fe déploie,
» Et vous vous affligez..... Je prends, dit le Pinçon,
» La même part que vous à la commune joie;
» Mais, comment à vos chants pouvoir m'affocier!
» J'ai votre cœur, mais non votre gofier.
» Chantez pourtant, lui dit la Fauvette adorable.
Le Pinçon remplit fon defir,
Et fa voix parut agréable.
On chante toujours bien, en chantant le plaifir.

MADRIGAL

A MADAME NEKER.

Vous êtes belle fans fierté,
Vous joignez à l'efprit la douce modeftie,
Et la candeur à l'énergie,
Et les grâces à la bonté.
Par le fentiment le plus tendre,
Chaque cœur au vôtre eft lié:
Comment pourroit-on s'en défendre?
Vous reffemblez à l'amitié.

EPITRE

A ROSETTE.

O TOI qui des jours du bel âge
Réunis tous les agrémens!
Divinité jeune & volage,
Rofette, reçois mon encens!
De l'amour ces vers font l'ouvrage;
Ce Dieu, qui s'eft peint dans tes yeux,
Te donne droit à mon hommage;
Souvent en l'adorant, un Sage
Le place au nombre de fes Dieux:
Je révere en toi fon image.

Que ne puis-je encor voir fleurir
Ces jours, dont la douce influence,
Près de toi me faifoit fentir
Le charme de mon exiftence.
Loin des lieux où la fauffeté,
Avec baffeffe, proftitue
Son encens à la vanité,
Tu vis dans l'afyle enchanté,
Où l'Amour feul, a fa ftatue
Auprès de la fidélité.

Au doux fourire de ta bouche,
La nature, ouvrant fes tréfors,
Se paroit pour former ta couche,
Et s'enflammoit à nos tranfports.
Placé fur un lit de verdure,
Rofette, avec avidité,
Dans tes regards, fans impofture,
Je puifois la félicité.

Quelle volupté douce & pure
De pouvoir alors dans mes bras
Preffer des charmes délicats,
Qu'embellit la feule nature!
De fentir palpiter le cœur
D'une Beauté jeune & timide;
De détailler, d'un œil avide,
Des appas que l'Amour vainqueur
Soumettoit à ma main rapide:
D'exciter ton raviffement,
Et de voir ta bouche enflammée,
Cédant à mon emportement,
Partager, à demi-pâmée,
Tous les plaifirs de ton amant!
Qu'un pâle Eleve d'Uranie,
Sur les aîles de fon génie,
S'élance, & mefure les cieux
De fon compas audacieux!
Moi, j'aime à raffembler le grouppe

Des ris, des Amours & des jeux:
La volupté m'offre fa coupe ;
Elle eft pour moi celle des Dieux.

Rofette, l'amour nous appelle
Dans les bras de la volupté ;
Le plaifir qui vole près d'elle,
Ajoute encore à fa beauté.
Telle, dans les jardins de Flore,
Aux baifers du zéphir preffant,
La rofe s'embellit encore :
Bientôt au fouffle careffant
Du volage amant qui l'adore,
Elle ouvre fon bouton naiffant.
Eprouvons l'agréable yvreffe
De ces momens délicieux,
Coulés au fein de la tendreffe ;
L'amour eft un don que les Cieux
Ne verfent que fur la jeuneffe.

Quand les Dryades, les Sylvains
Reprendront leurs flûtes ruftiques,
Et du creux des chênes antiques,
Porteront leurs pas incertains
Dans les campagnes magnifiques ;
J'irai, de plaifir transporté,
Dans tes bras, oubliant mes peines,
De tes mains recevoir des chaînes
Plus douces que la liberté.

EPITRE

A MONSIEUR DE M***

Sur une brouillerie.

Ma foi, le peuple des amans
Est bien bizarre & bien mausſade !
Du bon vieux pays des Romans,
J'aime cent fois mieux le ton fade,
Que les fougueux emportemens,
Que la vive & bruſque incartade
De tous nos modernes galans.
Oui, n'en déplaiſe à la folie,
Qui conduit le François charmant,
De fantaiſie en fantaiſie,
J'aime mieux, à chaque moment,
Avec ma Maîtreſſe jolie,
Combattre de beau ſentiment,
Que de jouer à la ſaillie :
On commence par l'enjouement,
On finit par la brouillerie.
Dans ma Maitreſſe, aſſurément,
J'aimerois mieux l'étourderie,
Que la morgue & l'entêtement.
Je ſçais bien que la bouderie

Pour le cœur eſt un ſel piquant,
Qui le ſort de ſa léthargie ;
Mais ſi de la tracaſſerie
On prend toujours le ton choquant,
L'Amour n'eſt plus qu'une furie
Qui vous préſente, à chaque inſtant,
Une main de ſerpens remplie,
Et qui ne verſe ſur la vie
Qu'un poiſon âcre & dégoûtant.

Vous voilà donc encor, beau Sire,
En querelle avec la beauté,
Que la plus douce volupté
Avoit ſoumiſe à votre empire.
Sûr qu'on devoit trouver l'Amour
Ou chez Vénus, ou chez les Grâces,
J'allai vous chercher à ſa cour,
Où j'appris toutes vos diſgraces.
La Belle, ſur un canapé,
Se plaignoit d'un grand mal de tête :
Certain Abbé, qui n'eſt pas bête,
Auprès d'elle étoit occupé
A l'amuſer, d'un air honnête ;
Enſuite on ſervit le ſoupé.
Une gaieté vive, agréable,
Vint préſider à ce repas ;
Mais l'Amour ne s'y trouva pas :
On dit qu'il étoit à la table
Où vous teniez, d'un air aimable,

Propos galans & délicats.
Cette Beauté, qui vous adore,
Nous défendoit, dans ſon courroux,
De lui parler jamais de vous;
Et puis nous en parloit encore.
Dans ſes bras, par d'heureux tranſports,
Allez mériter votre grace.
Lorſque les amans ont des torts,
C'eſt le plaiſir qui les efface.

MADRIGAL
A MADAME ***
Pour le jour de ſa Fête.

Si vous n'aviez eu que quinze ans,
Dans ce beau jour que chacun fête,
Ma main des roſes du printemps
Auroit couronné votre tête.
Mais Flore ne nous fait que des préſens légers;
Et vous dédaigneriez tous les dons paſſagers
Dont elle embellit la jeuneſſe.
De Minerve aujourd'hui recevez les tributs;
C'eſt à la main de la ſageſſe
A parer le front des vertus.

L'OPTIMISME,

FABLE.

SOLITAIRE & rêveur, un jour j'étois assis
Dans un bosquet où Flore étaloit sa parure :
Le ciel étoit serein ; & mes regards ravis,
Contemploient les beautés de la simple nature ;
Quand je vis à mes pieds un essain de fourmis.
Les ouvrieres diligentes
Alloient portant dans leurs logis
Le précieux butin des graines nourrissantes,
Qu'elles recueilloient sous les plantes,
Sur la tige des fleurs, dans le noyau des fruits.
Il falloit voir comme chacune
Alloit, venoit, travailloit vivement
Pour la subsistance commune.
Dans un sage gouvernement,
Tout citoyen également,
Ainsi que le travail, partage la fortune.
Ce spectacle enchantoit mes yeux ;
En admirant la prévoyance
De ce peuple laborieux,
Je m'écriois : O Providence !
Créateur des êtres divers !

Tu répands sur tous l'abondance,
Et ton œil paternel embrasse l'Univers.
Je roulois ces grandes pensées,
Lorsque d'un voile épais le soleil se couvrit,
Et d'un nuage qui s'ouvrit,
Des eaux furent soudain avec force élancées.
Voilà mes fourmis empressées
A regagner leur souterrain ;
Mais l'orage inondant leur petit magasin,
Je les vis bientôt dispersées,
Et flotter sur les eaux avec tout leur butin.

C'est ce même jour que l'armée
Du grand Successeur d'Antonin,
De soif, en un désert, périssoit consumée.



EPITRE

EPITRE

A MONSIEUR LE DUC DE V***

COURTISAN vrai, guerrier aimable,
Je vous ai vu, comme à Paris,
Brillant, léger, vif, agréable,
Près des beautés de ce pays,
Charmer la facile Laïs,
Et la Penelope intraitable.
Je vous ai vu, fur cent beautés,
Ainfi qu'un Sultan magnifique,
Dans fon Serrail Afiatique,
Porter vos regards enchantés.
Je vous ai vu parmi vos fètes,
Mêlant les rofes aux lauriers,
Afpirer à d'autres conquêtes
Qu'à celles que font les guerriers.
Rappellez-vous cette foirée,
Où de plaifirs l'ame enivrée,
Vous parcouriez rapidement
Le tableau riant de ces belles,
Qui vous offroient, à chaque inftant,
Dans des attitudes nouvelles,
Le vrai bonheur d'un inconftant.

À ſa démarche noble & fiere,
On diſtinguoit, ſur-tout, Clinchamps;
Comme une tige dans les champs,
Elle levoit ſa tête altiere.
Luci décochoit tour-à-tour,
Ou d'un coup d'œil, ou d'un ſourire;
Le trait malin de la ſatyre,
Et le trait perçant de l'amour:
C'eſt la Sirene enchantereſſe,
Qui nous charme au premier abord;
Mais dont la voix douce & traîtreſſe,
En raviſſant, donne la mort.
Chloé, par l'Amour aſſortie
D'appas, qu'elle ſeule ignoroit,
Se confondoit, par modeſtie,
Dans la foule qui l'entouroit:
Ses yeux lançoient de vives flammes
Sur un noble & preux Chevalier,
Qui rompt des lances pour les Dames;
Et combat en brave guerrier.
De l'Amour, ſéduiſante image,
Belzi ſoumettoit à la fois,
Et l'inſenſible & le volage,
Que ſéduit un joli minois.
Le Dieu des amans & des belles,
N'a pas, je crois, les yeux ſi doux;
Moi, j'en voudrois avoir les ailes,
Pour les laiſſer à ſes genoux.

Que Glycere étoit raviſſante !
Qu'elle a de grâces & d'appas !
Soit qu'elle danſe, ou qu'elle chante,
Tous les cœurs volent ſur ſes pas ;
Tout à la fois, Flore & Pomone,
Glycere, à l'âge de vingt ans,
Cache les fruits mûrs de l'Automne
Sous les belles fleurs du Printemps.
Motra régnoit par la folie,
Et m'attachoit par ſa gaieté ;
Quand l'eſprit l'entend, l'œil oublie
Qu'elle n'eſt plus jeune & jolie ;
Les nœuds ſecrets de la beauté
Sont moins forts que ceux du génie.
Vous aviez place en ce ſéjour,
Et vous l'aurez dans mon Ouvrage,
O reſpectable d'Orbincour !
Il eſt des bouquets pour tout âge ;
Vous en aurez à votre tour.
Pour chaque ſaiſon qu'on voit naître,
Le Ciel fait des dons différens ;
Le cyprès pour vous ſemble craître,
Quand l'œillet fleurit pour Clarens.
Parmi cette fête éclatante,
Vous portiez ce front où le temps,
De ſa main débile & peſante,
A gravé deux fois quarante ans ;
Sur ce front on voyoit encore

Une aigrette de diamans:
Tels dans la nuit des feux brillans,
De la terre, heureux météore,
Eclairent les sillons des champs.
Je devins presque votre esclave,
Et votre admirateur muet,
Quand je vous vis du menuet
Mesurer le pas noble & grave.
Telles on voyoit autrefois
Ces vieilles & malignes Fées,
Paroître au milieu des Tournois,
Parmi les bals & les trophées,
Et se mêler aux jeux des Rois.
J'aime ce ton d'énergumene,
Dont votre voix a recité
Ces vers, fruits lourds de votre veine,
Dont Merinval fut enchanté.
Le Duc galant, que chacun aime,
Les trouva, dit-on, sans esprit;
Et cela n'eut rien qui surprît,
Car vous les aviez fait vous-même.
Chacun en vous croyoit entendre
Cette Sibylle, dont la voix
Prédisoit au Grand Alexandre,
Et sa grandeur & ses exploits.
D'un vernis de libertinage,
On dit que vous gâtez vos mœurs;
En vérité, c'est bien dommage:

Pourquoi vieillir dans ſes erreurs ?
Il faut être, dans ſon bel âge,
Séduiſante comme Pſyché,
Pour avoir droit d'être volage ;
Aux jeunes laiſſez le péché,
Il eſt temps de devenir ſage.
De Dorine, Aglaure, Eucharis,
L'Amour ſuivant par-tout les traces,
Autour de ces objets chéris,
Formoit un grouppe avec les ris,
Et ſe croyoit avec les Grâces.
Tendre Eucharis, vive Caſtous,
Que votre danſe étoit légere !
Telle au déclin du jour, plus doux,
On voit ſouvent une Bergere,
Sous ſes pieds preſſer mollement
Et le gazon & la fougere,
Que j'aime à fouler autrement.
D'atours ſimples Chloris chargée,
A l'art ne devoit preſque rien ;
Dans ſa parure négligée
Elle plut, & s'en doutoit bien !
Le premier deſir d'une belle
Eſt toujours pour la vanité,
Et ſon premier coup d'œil pour elle ;
Le mien fut pour la volupté.
O vous ! ſon image charmante,
Eglé, vous nous raviſſiez tous !

Que votre jambe étoit brillante !
Des Nymphes la troupe riante,
Voltige & saute comme vous.
Je vous célébrerai sans cesse,
Beauté modeste, objet vainqueur;
Vous seriez le Dieu de mon cœur,
Si Daché n'étoit ma Déesse.
Je veux, des myrthes de Paphos
Parer vos têtes immortelles:
Qu'un autre chante les Héros;
Je ne veux chanter que les Belles.

VERS

A une Dame, en lui envoyant une Bague.

MON anneau ne vaut pas le vôtre;
Mais à l'Amour je dirois grand-merci,
Si pour le prix de celui-ci,
J'en pouvois obtenir un autre.



LE BONHEUR,

FABLE.

AUTREFOIS, dans Athenes, un Sage avoit un fils,
Unique objet de sa tendresse;
Les talens, les vertus qui paroient sa jeunesse,
Etoient l'espoir de son pays.
Le Vieillard quelquefois, contemplant son ouvrage,
Mon fils a, disoit-il, tous les dons en partage;
Mais peut-être au malheur les Dieux l'ont destiné.
Hélas! des mortels le plus sage,
En est souvent encor le plus infortuné!
Un jour, cette idée affligeante
Le conduisit au Temple; & le front prosterné,
Il fit entendre au Dieu cette voix suppliante.
» O Jupiter! tu vois ma joie & ma douleur:
» Tu me donnas un fils; je le mets sous ta garde:
» J'éclairai son esprit, & j'épurai son cœur;
» Je l'ai fait vertueux, le reste te regarde;
» Etre puissant, toi seul peux donner le bonheur!
Le Dieu parut touché de ses larmes sinceres.
» Homme juste, dit-il, tes vœux seront remplis:
» Vas embrasser le plus heureux des fils,
» Et tu seras le plus heureux des peres.

L'Athénien chez lui retourne avec transport ;
Il demande son fils : il le voit, il respire :
Sa voix l'appelle ; il étoit mort.
Dieu terrible!... O mon fils!... Il l'embrasse, il expire.

MADRIGAL
A MADAME DE R***
En lui envoyant des Fleurs.

Un enfant est venu m'aborder ce matin :
Son front étoit orné des roses du bel âge :
Son regard étoit doux ; son sourire étoit fin :
Il avoit tous vos traits ; mais il est plus volage :
C'étoit l'Amour. Il tenoit à la main
Des fleurs nouvellement écloses.
» Porte, me dit ce Dieu, ces œillets & ces roses
» A la jeune Aglaé, ma sœur ;
» Pour embellir Paris, elle a quitté Cythere.
» Tu la reconnoîtras à son air de douceur,
» A sa grâce facile, à sa taille légere.
Enfin, le petit Dieu m'avoua, sans détour,
Que je pourrois chez vous rencontrer cette Belle ;
Daignez donc recevoir pour elle
Ces dons de Flore & de l'Amour.

EPITRE

A MONSIEUR DE C***

Maréchal de Camps.

TOI qui fus ſage avant vingt ans,
Et dont l'amitié me conſole
Des erreurs d'un âge frivole,
Tu te plains de voir mon printemps,
Perdu dans un doux badinage,
S'envoler ſur l'aîle du temps.
Des Muſes la foule volage
Reſpire le papillonnage,
Et court après les jeux riants.

Veux-tu qu'abymé dans l'étude,
Et conſumé par les travaux,
J'aille, au fond d'une ſolitude,
Pâlir ſur les livres nouveaux,
Dont Paris voit gémir la preſſe ?
Mon cœur, qui chérit la pareſſe,
Renonce au titre de Sçavant,
Si dans le tombeau d'Euripide
Il faut m'enfermer tout vivant.

La gloire eſt un aimable guide,
Mais qui nous égare ſouvent.
Quoi ! triſte éleve de la Grece,
J'irois immoler ma jeuneſſe
A cet éclat frivole & vain,
Que donne une auſtere ſageſſe ?
Et dans mon orgueilleuſe ivreſſe,
Injuſte, impérieux, hautain,
Me perdre, ou m'égarer ſans ceſſe,
En éclairant le genre humain ?
L'homme eſt comptable de ſon être,
Au beſoin de tous ſes égaux ;
Mais l'honneur le plus vrai, peut-être,
Eſt d'être ſenſible à leurs maux,
D'être leur frere, & non leur maître ;
Encor moins leur réformateur,
Eh ! qui, dans le ſiécle où nous ſommes,
Eſt aſſez ſage, entre les hommes,
Pour en être le précepteur ?

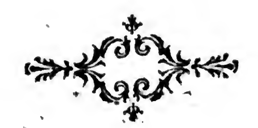
Veux-tu qu'avide d'opulence,
Calculateur aride & froid,
J'aille, tout enflé d'inſolence,
Etouffer dans le cercle étroit
Des écoles de la Finance ?
Non : qu'on me traite d'inſenſé,
Si d'un regard de complaiſance,
Plutus, idole qu'on encenſe,

Eſt par moi jamais careſſé !
Il me ſuffit de l'humble aiſance
Où la main des Dieux m'a placé.
Amoureux de mon indolence,
Aux tréſors de nos Lucullus,
J'oppoſerai, dans l'indigence,
Mon repos, & quelques vertus;
Mais je n'aurai pas l'arrogance
D'aller, en Cynique nouveau,
Dans le fond craſſeux d'un tonneau,
Me rouler avec nonchalance,
Et de ce lugubre tombeau,
Inſulter à leur abondance.

Veux-tu qu'emporté par l'honneur,
J'aille, ſur les pas de Turenne,
A ce fantôme ſuborneur,
Dont la voix puiſſante t'entraîne,
Sacrifier tout mon bonheur?
Non, mon cœur aux palmes ſtériles,
Dont on couronne les héros,
Préfere des plaiſirs tranquilles;
Je veux être Achille à Scyros,
Et cueillir des roſes faciles.
Le plus intrépide guerrier,
Souvent n'obtient de la victoire
Que quelques rameaux de laurier:
Tu ſçais qu'on ne vit pas de gloire.

Veux-tu qu'avec rapidité,
Courant au champ de l'éloquence,
Je défende avec fermeté
Les droits de la foible innocence ?
Aux devoirs de l'humanité,
Il eſt beau d'employer ſa vie,
Et de répandre la clarté
Dans le dédale où l'équité,
Par l'injuſtice pourſuivie,
Réclame en vain la vérité.
Mais verrois-je, d'un œil tranquille,
Du fourbe l'indigne ſuccès;
La perte injuſte du procès,
Ou de la veuve ou du pupille ?
Rîant au ſortir du Palais,
Irois-je avec mon adverſaire,
Buvant de corſaire à corſaire,
Applaudir aux tours qu'il m'a faits ?
Qu'un autre prêtant ſon organe
Au démon de l'iniquité,
Mugiſſe dans l'antre infećté
Du ſouffle impur de la chicane :
Pour moi, je n'offre mon encens
Qu'au puiſſant maître d'Uranie;
Et ſi quelquefois Polymnie
Daignoit, dans mes jeux innocens,
Du feu de ton brillant génie,
Echauffer mes foibles accens,

J'oserois défier l'envie ;
Le Sage sçait la mépriser.
Thersite ne fut qu'un reptile,
Que la grandeur d'ame d'Achille
Dédaigna long-temps d'écraser.
L'amitié tendre & généreuse
Sçauroit du moins, par sa douceur,
Corriger l'amertume affreuse
Du fiel qu'apprête la noirceur :
Des cœurs en butte à l'infortune,
Elle est souvent l'heureux recours ;
Contre les fureurs de Neptune,
Sa main leur prête son secours.
Sa bonté répand sur leurs jours
Cet enjouement vif & facile,
Que l'on ne connoît pas toujours
Ni dans le luxe de la Ville,
Ni parmi le faste des Cours :
Les charmes d'un ami solide,
Font trouver le Palais d'Armide
Dans le plus triste des séjours.



ÉPITRE

A MADAME B***.

Si des Beautés de ce pays,
B.... n'étoit que la plus belle,
J'irois, comme on fait à Paris,
Tous les matins ſemer près d'elle
Des propos galans & fleuris;
J'irois, en ſtyle de ruelle,
Dans des Madrigaux bien polis,
Vanter ſa grâce naturelle,
Peindre ſes roſes & ſes lys;
Puis, vers quelque beauté nouvelle,
Le caprice emportant mon cœur,
Pour être encore un infidèle,
J'oublierois mon premier vainqueur.
Mais lorſqu'aux attraits de Julie,
Comme vous, charmante B....
On joint tout l'eſprit de Sapho,
Et tous les talens d'Emilie;
Lorſqu'on ſçait cacher Uranie
Sous les traits de la volupté,
Au ſceptre heureux de la beauté,
Joindre encor celui du génie;

On doit enchaîner ſous ſes loix
Des amans la foule volage,
Et l'on peut prétendre à l'hommage
Des Philoſophes & des Rois.
La beauté, ſur le cœur d'un Sage,
B.... ne perd jamais ſes droits;
Mais l'eſprit lui plaît davantage,
Et vous avez tout à la fois.
  A l'ombre d'un boſquet tranquille,
Quand verrai-je, au gré de mes vœux,
Renaître les momens heureux,
Où votre voix tendre & facile
Se marioit aux ſons touchans
D'un objet formé par les Grâces,
Et dont le Dieu qui régne aux champs,
L'Amour, embelliſſoit les traces?
  Chaillot, ſéjour délicieux,
Quand vous daignez nous y ſourire,
Sembloit habité par les Dieux;
L'Olympe fut toujours aux lieux
Où la beauté tint ſon empire.
Jeune B.... ſi quelquefois
L'Amour, vous portant ſur ſes aîles,
Vous ramenoit parmi ces bois,
Ornés pour le plaiſir des Belles,
Et pour l'amuſement des Rois;
J'irois, dans un tendre délire,
Mêler les accords de ma lyre

A la douceur de votre voix ;
J'irois sur la verte fougere,
Couronné des fleurs du Printemps,
Chanter l'Amour près de sa mere,
Et d'une guirlande légere,
Près de vous enchaîner le temps ;
Fixer les plaisirs de Cythere,
Et mes desirs trop inconstans.

MADRIGAL

A MADAME B***

*Pour l'inviter à souper chez Madame S****

DIMANCHE est le plus beau des jours ;
Minerve a les Grâces chez elle :
Euphrosine & Thalie, avec quelques Amours,
Souperont chez cette immortelle.
Aglaé doit en être, avec tous ses atours :
Ce matin à votre toilette,
Voulez-vous bien lui donner rendez-vous ?
Minerve invite aussi l'Hymen sombre & jaloux,
Pouvu qu'à l'Amour il permette
De se placer auprès de vous.

EPITRE

EPITRE

A M. LE C. DE SABRAN.

ENTRE des Magots de la Chine,
Près d'un Singe en habit fourré,
D'une aſtronomique machine,
Et de vingt tomes entouré,
J'écris à ce mortel aimable,
Que Vénus diſpute au Dieu Mars,
Au Dieu des Amours agréable,
Plus cher encore au Dieu des Arts.
Avec l'idole de votre ame,
Vous allez donc courant les bois;
Ainſi l'on voyoit autrefois,
Brûlant d'une conſtante flamme,
Des Chevaliers preux & courtois,
Courir le monde avec leur Dame,
Montés ſur de grands palefrois.

Loin du ſéjour de la folie,
Vous voilà, cher Comte, enterré
Dans la Province où tout ennuie;
Où plus d'un ſot ſe voit paré
Du nom pompeux de beau génie;
Où l'on fait la triſte partie

De quelque prude aux cheveux gris,
Ou de quelque jeune étourdie;
Où par complaisance on essuie
Les propos plattement fleuris
De la petite Bourgeoisie,
Et des vieux Seigneurs du pays
La fatiguante courtoisie.
Dans un large fauteuil assis,
En s'enivrant du vin de Brie,
Ils vous accablent des recits
De leurs campagnes d'Italie;
Vous parlent de leur Baronnie,
De leurs châteaux à pont-levis,
Et de leur grasse métairie.
Ils vous vantent le goût exquis
De leur Cuisiniere chérie
Dans la maison, de pere en fils;
Et souvent la vieille Harpie,
Vous sert des mets qu'elle a salis.
Revenez donc vîte à Paris,
Goûter la céleste ambrosie,
Et voir rouler autour des ris,
Le cercle heureux de votre vie.
Dans un souper libre & charmant,
Près de quelque femme jolie,
Venez ici livrer gaiement,
Et votre esprit à la saillie,
Et votre cœur au sentiment.

LE PLACET,

CONTE.

Un Intendant visitoit sa Province :
Tout s'empressoit à fêter Monseigneur ;
On l'honoroit comme on eût fait d'un Prince ;
Jamais Patron, avec plus de ferveur,
Ne fut chommé. Les femmes, c'est tout dire,
Pour leurs maris ménageoient sa faveur :
Dieu sçait le prix qu'y mettoit notre Sire :
De son crédit tel se tenoit flatté,
Qui ne sçavoit, ou ne vouloit apprendre
Ce qu'à sa femme il en avoit coûté.
Et c'est le mieux. Oui, de quelque côté
Que le bien vienne, il faut toujours le prendre.
Advint qu'un jour l'Intendant rencontra
Un jeune objet, qu'on nommoit Dorothée :
C'est dans un bal qu'Amour la lui montra,
Mise avec goût, galamment ajustée,
En pourparler avec elle il entra.
Il fut content : la belle étoit adroite,
Elle lui plut ; & bientôt dans son cœur,
Notre Amoureux vivement la convoite ;
Puis il exprime aux yeux de son vainqueur

Tous ſes deſirs. Une pudeur nouvelle
Vient colorer le viſage ingénu
De Dorothée ; elle en paroît plus belle.
Voilà l'attrait que prête ſa vertu.
Notre Intendant, de l'air le plus aimable,
Lui tint d'amour tous les menus propos ;
Tout à la fois tendre, vif, agréable,
Il la preſſa d'aſſurer ſon repos.
Comme elle vit le moment favorable
Où l'on peut tout obtenir d'un amant,
Elle lui dit du ton le plus touchant ;
De vos bontés j'oſe attendre une grace.
Ah ! reprit-il, vous pouvez demander ;
Malgré l'orgueil de tous les gens en place,
C'eſt la beauté qui doit leur commander :
Oui, c'eſt ſon droit ; & l'on ſçait qu'elle en uſe :
A vos deſirs je veux tout accorder ;
Si je fais mal, vous ſerez mon excuſe.
Elle reprit : Si vous le permettez,
En ma faveur, dès demain, par moi-même,
Deux mots d'écrits vous feront préſentés.
On eſt heureux d'obliger ce qu'on aime,
Quand on le peut, reprit-il à ſon tour :
Je vous attends avec impatience ;
Puis, en Amant tout rempli de prudence,
Il la quitta, le cœur brûlé d'amour,
L'œil inquiet, l'ame toute troublée ;
Minuit ſonnant ſépara l'aſſemblée,

Et le ſommeil couronna ce beau jour.
Dès le matin l'Héroïne s'éveille :
Elle a perdu les couleurs de ſon tein ;
Ses yeux n'ont plus leurs charmes de la veille ;
Beauté du ſoir à beauté du matin,
Bien le ſçavez, eſt rarement pareille.
Mais Dorothée, ô prodige divin !
Va devenir bientôt fraîche & vermeille
Comme une fleur ; ſon front ſera ſerein
Comme un beau ciel : elle paſſe ſoudain
Du lit au bain, du bain à la toilette.
La vieille Alix, Chambriere diſcrette,
A chaque inſtant l'embellit ſous ſa main :
L'Inde & la Perſe offrent pour ſa parure
Tous les tréſors de leur riche climat.
Comme l'art ſçait réparer la nature !
Son ſein des lys a bientôt tout l'éclat ;
Puis du pinceau le mouvement rapide,
Donne à ſon teint celui du vermillon.
Le ver brillant ſort de ſa chryſalide,
Et la chenille eſt un beau papillon.
Parée ainſi, la jeune Dorothée
Prend ſon eſſor, & dans l'inſtant ſe voit,
Par quatre bras, fort leſtement portée
Chez l'Intendant. D'abord il la reçoit
Dans un ſallon tout rempli des myſteres
Du Dieu d'amour : le galant occupé
Du ſoin bien doux d'arranger ſes affaires,

La fit asseoir sur un beau canapé,
Se mit près d'elle ; & puis, avec aisance,
Il la loua bientôt sur l'élégance,
Et sur le goût de son ajustement.
Que l'on est belle aux regards d'un amant!
Tout l'intéresse, & l'attache & l'étonne.
Puis, par degré, devenant plus hardi,
De la parure il passe à la personne,
Et vous découvre un bras bien arrondi;
Sa bouche ardente & se fixe & s'imprime
Sur ce beau bras, que l'amour a poli:
Puis le galant, dans l'ardeur qui l'anime,
Croit que le pied est encor plus joli.
Il le veut voir : c'est celui d'une Fée;
Il est tourné par la main du plaisir;
Par tant d'attraits son ame est échauffée,
Et va courant de desir en desir.
Après la jambe, il veut voir autre chose;
Ce sont toujours de nouvelles beautés:
Il est ravi, ses sens sont transportés:
Puis.... bref, de tout notre galant dispose.
Comme il alloit poursuivant son chemin
Sur le sopha, la belle avoit en main
Certain Placet, lui criant de le lire:
Mais il avoit autre chose à lui dire;
Le téméraire alloit toujours son train.
Eh! Monseigneur, lisez donc mon Mémoire,
Lui disoit-elle ; il ne vouloit la croire;

Et cependant il gagnoit du terrain ;
Elle en perdoit, c'eſt aſſez l'ordinaire ;
Et le galant ne s'en trouvoit que mieux.
En ſe pâmant, la tendre Dorothée
Lui crie encor, de plaiſir tranſportée,
Sur ce Placet au moins jettez les yeux.
Il le prit donc ; car il n'étoit pas homme
A négliger la juſtice, vraiment.
Dans ce Placet, la Belle honnêtement
Le ſupplioit de réduire la ſomme
De vingt louis, qu'un petit inſolent,
Homme à lancette, & fripon ſans talent,
D'elle exigeoit pour une maladie,
Dont elle dit n'être pas bien guérie ;
C'étoit ce mal qui fuit la volupté,
De l'Amérique autrefois tranſplanté,
Et puis en France apporté d'Italie.
Si Dorothée avoit le mal qu'on ſçait,
Cela parut encor problématique ;
Mais l'Intendant, ſi l'on croit la chronique,
Huit jours après, fut trop certain du fait.
On ne ſçait pas s'il maltraita la Dame,
Ni ce qu'il dit ; mais il jura dans l'ame
D'être en amour déſormais plus diſcret.
Devenu juſte, il ſe promit de prendre
Tous les Placets, avant que d'entreprendre
Sur la Beauté qui les préſenteroit.

EPITRE

A MONSIEUR LE DUC DE C***

Pour le jour de l'An.

LORSQUE Janus chez les Romains
Ouvroit les portes de l'année,
Des Augures & des Devins
En préſageoient la deſtinée :
Au Palais de ſes bienfaiteurs,
Du peuple la foule entraînée,
Imploroit les Dieux protecteurs.

Aux vœux qu'on faiſoit pour Auguſte,
On en mêloit pour Mécénas ;
De fleurs on décoroit leur buſte,
Et l'encens brûloit ſur leurs pas :
Le Sujet, dans ces jours de fête,
Du Prince devenoit l'égal,
Et le même bandeau royal
Sembloit ceindre la même tête.

Le jour de l'an, Horace étoit
Chez Mécénas & chez Livie,
Et le Peintre de Lavinie,
Au lever d'Auguſte aſſiſtoit :

Tous les Beaux-Efprits d'Italie
Les chantoient tous deux à la fois;
Le feul Ovide étoit, je crois,
A la toilette de Julie.

A vingt ans, l'amour féducteur
Peut bien faire que l'on oublie,
Et le Miniftre & l'Empereur,
Pour une Maîtreffe jolie ;
Mais cette douce & tendre erreur,
A trente ans eft une folie.

Si quelqu'autre petit Génie,
Chez Mécénas fe préfentoit,
Par complaifance il écoutoit
Ses vers froids & fans harmonie,
Mais que le zèle lui dictoit.
Ce Mécénas, votre Confrere,
Comme vous, aimoit les Beaux-arts;
La gloire à fon cœur étoit chere;
Le Trône augufte des Céfars,
Lui dut fa fplendeur paffagere.
D'un Trône plus augufte encor,
Vous êtes le Dieu tutélaire,
Et vous devez du fiécle d'or,
Nous réalifer la chimere.

Puiffiez-vous préfider long-temps
A la grandeur de cet Empire;

Et puissai-je, dans quarante ans,
Vous chanter encor sur ma lyre.

En formant des souhaits si doux,
Si chers à mon ame attendrie,
Seigneur, je n'en fais pas pour vous;
Je n'en fais que pour ma patrie.



EPITRE

A MONSIEUR LE COMTE DE***

SEIGNEUR, vous voilà confiné
Dans votre vieux Château gothique,
Si grotesquement façonné,
Que de mémoire très-antique,
Vos nobles Ayeux n'ont orné
Ni de vernis bien magnifique,
Ni de grouppe bien dessiné;
Mais la figure symbolique
Des colombes & des lions,
Qu'on voit par-tout sur les plafonds,
Montre leur courage héroïque,
Et retrace ces nœuds si doux,
Qui joignoient vos chastes Grand'meres
Au sort heureux de leurs époux.
Moins polis, mais plus francs, nos peres
Sçavoient bien mieux aimer que nous.
Alors une tendresse égale
Couronnoit les époux heureux:
De deux lits, des cœurs amoureux
Ne connoissoient point l'intervalle;
Et sur la couche nuptiale,

L'amour lançoit des traits de feux.
Chaque jour les voyoit renaître:
De desirs embrâsés tous deux,
Les époux alors donnoient l'être
A des enfans, qui tenoient d'eux,
Un cœur mâle, un corps vigoureux.
L'hymen n'a plus ni traits ni flammes,
Et les époux sont, en ce temps,
Dans les bras glacés de leurs femmes,
Tristes, froids, foibles, languissans;
Et la foiblesse de leurs ames
Passe en celles de leurs enfans.

Dans son antique Baronnie,
Que fait aujourd'hui mon Héros?
Les grands jours de cérémonie
Il rassemble tous ses Vassaux,
S'enivre avec eux & s'ennuie.
Un autre jour, parmi les bois,
Aux cerfs il va donner la chasse,
Et dans les champs une autre fois,
C'est une Belle qu'il pourchasse.
On dit même que sa Grandeur
Veut bien déroger en faveur
De la fille de son Concierge,
Enfant qui sent déja son cœur;
Et va tenir à grand honneur
D'oublier, avec Monseigneur,

L'honneur qu'elle a d'être encor vierge.
L'amour, peut-être, groſſira
Son ſvelte & ſon joli corſage;
Alors, pour couvrir ce dommage,
Monſeigneur à Roſe fera
Dot honnête, & la mariera
A quelque ſot du voiſinage,
Qui pour une Agnès la prendra.

Mais ſi l'amour peut de mon Sage
Arrêter par fois les regards,
La foule éclatante des arts
A droit encore à ſon hommage.
L'Amant de la jeune Daphné,
Peut un inſtant ſuivre ſa trace;
Mais le Dieu brillant du Parnaſſe
A d'autres ſoins eſt deſtiné.
Tour-à-tour il faut qu'il manie
Le luth, la lyre, le clairon,
Et tous les compas d'Uranie.
Je crois vous voir dans un Donjon;
A travers de longues lunettes,
Perçant en l'eſpace infini
Dans la région des Planettes,
Suivre la Lande & Caſſini;
Dans vos profondes connoiſſances,
De Saturne & de Jupiter
Obſerver les orbes immenſes,
Dont Newton, guidé par Képler,

A marqué les justes distances.
Bientôt, prenant un vol plus doux,
Des vastes champs où l'atmosphere
Se dilate & presse sur nous,
Ramené sur notre hémisphere,
D'un œil avide & curieux,
Vous allez chercher ces fossiles
Que la terre, ouverte à vos yeux,
Renferme dans ses flancs fertiles;
Puis éclairé par la raison
Sur la nature des reptiles,
Vous dissertez comme Buffon.
Si j'étois possesseur des aîles
Que Dédale eut l'art d'inventer,
Près de vous j'irois répéter
Des vers & des chansons nouvelles
Que l'Amour vient de me dicter.



VERS
A MON BEAU-FRERE,
Sur son Mariage.

QUE je bénis ces jours, ces jours chers à mon cœur,
Où tous deux enchaînés d'une même guirlande,
Sur l'autel de l'Hymen, vous & ma jeune sœur,
De vos cœurs réunis vous déposez l'offrande.
Je sens mon ame, en ces instans,
S'élancer vers les lieux habités par mes peres,
Et je me plains au Ciel que mes destins contraires
M'enchaînent ici trop long-temps.
Que j'aimerois à voir une mere adorable,
Un pere toujours noble en sa simplicité,
Et par sa bonté respectable,
S'enivrer du bonheur ici trop peu goûté,
De pouvoir rassembler leurs enfans à leur table!
J'y verrois tous les fronts sereins,
Comme un ciel sans nuage, où l'azur se déploie;
Portant l'empreinte de la joie,
Présager vos heureux destins.
Là, ma voix se feroit entendre;
Et je prédirois le bonheur

Que des dons de l'Hymen vos cœurs doivent attendre:
Moi-même, entre nous deux je placerois ma sœur;
Aux transports d'une amitié tendre,
Je la verrois souvent sourire avec douceur.
Quel tableau plus touchant du bonheur de la vie!
Que de voir en un même jour,
Dans une famille attendrie,
L'hymen & l'amitié, la nature & l'amour.
Voilà, voilà les Dieux qui consolent notre être!
Chaque jour on verroit, peut-être,
Au Temple de l'Hymen les mortels accourir,
Si l'Amour en étoit le Prêtre,
Et formoit des liens que lui seul fait chérir.
Ah! puissiez-vous des fleurs que sa main fait éclorre;
Voir embellir votre printemps;
Et même, en votre hiver encore,
Ramener les plaisirs sur les aîles du temps!
Tendre Epoux, Amante adorée,
Puissiez-vous, d'aimables enfans,
Voir votre vieillesse entourée,
Et terminer vos jours dans leurs bras caressans.

EPITRE

EPITRE

A M. L'ABBE ARNAUD.

SÇAVANT Abbé, je vous écris,
Confiné dans un hermitage,
Loin du tourbillon de Paris,
Vivant de fruits & de laitage;
Des Belles & des Beaux-Esprits
Oubliant la foule volage;
Et des objets que j'ai chéris,
Ne regrettant dans ce Village
Que vous, & l'ami qui partage
La gloire de tous vos Ecrits. (a)
Des vains phosphores de notre âge,
On m'a vû follement épris:
De la nature amant plus sage,
Je cherche les bosquets fleuris,
L'ombre des bois, un paysage,
Qu'un sot regarde avec mépris.

J'ai trouvé dans ce voisinage
Une Déesse au teint vermeil,
Aux yeux sereins, au beau corsage;

(a) M. Suard.

Avec son fils, le doux sommeil,
La santé, brillante Déesse,
A qui j'adresse tous mes vœux;
Que les mortels cherchent sans cesse;
Et qu'ils fixeroient auprès d'eux,
S'ils n'écartoient point la sagesse.
Avec ces êtres bienfaisans,
D'une société riante
Je goûte les plaisirs touchans.
Dans une égalité charmante,
Dieux & mortels vivent aux champs:
Ceux-ci régnent dans un bocage,
Où l'Amour rassemble les ris;
Ce n'est que des fleurs du Village
Qu'ils tirent ce beau coloris
Qui brille sur un teint sauvage.

Cœurs lâches! pâles Citoyens,
Que la cupidité consume!
Vos trésors valent-ils les miens?
Vos jours sont mêlés d'amertume:
J'ai du repos, j'ai tous les biens.

Abbé, quelle volupté pure
D'enchaîner ici le sommeil,
Et de surprendre la nature
Dans le moment de son réveil!
Ah! qu'elle est belle, quand l'Aurore
Monte, dans un grand appareil,

Sur l'horiſon qui ſe colore
Des premiers rayons du ſoleil!
Quel preſtige, quelle magie
Séduit mes ſens tumultueux;
Quand la lumiere réfléchie,
M'offre la ſurface blanchie
D'un Océan majeſtueux!
Malheur au mortel inſenſible
Qui regarde, ſans s'arrêter,
Le chêne orgueilleux s'agiter
Au bruit de l'Aquilon terrible;
Le cours tranquille des ruiſſeaux;
L'émail changeant de la prairie;
L'ambre doré de nos côteaux,
Et les airs qui ſoufflent la vie!

C'eſt dans les champs, dans les hameaux
Que la Nature, ouvrant ſon temple,
Offre au mortel qui la contemple,
Chaque jour des tréſors nouveaux.
Ici, dans des plaines riantes,
On entend bondir les troupeaux;
Là, des Bergeres vigilantes,
En chantant, tournent leurs fuſeaux;
Et leurs Amans, de violettes
Ornant leurs cheveux négligés,
Sur l'herbe, autour d'elles rangés,
Accordent leurs douces muſettes.
Amoureux enfans de Cypris,

Que ces Hylas & ces Silvandres
Doivent chanter des airs bien tendres,
Puiſqu'un baiſer en eſt le prix!

Venez admirer les prodiges
De la Nature & du Printemps;
Rois, dans vos Palais éclatans,
L'art n'a pas les mêmes preſtiges.
J'aime l'ovale des baſſins,
Où l'on voit des gerbes humides,
Pour l'ornement de vos jardins,
Retomber en perles liquides;
Mais j'aime mieux, en vérité,
Ce lit creuſé par la nature,
Où l'Eure, avec tranquillité,
Roule ſur un ſable argenté
Son onde tranſparente & pure.

Près de ces bois eſt un ſéjour, (a)
Monument vaſte & magnifique,
Que des arts le pouvoir magique
Eleva jadis à l'Amour;
Où la Minerve de la France,
Du Maine, ſi chere aux Beaux-Arts,
Les attiroit de toutes parts,
Par ſon goût & ſa bienfaiſance.
On voit encore dans ce lieu,

(a) Anet.

Autour de ſa tombe immortelle,
Errer les ombres de Chaulieu,
Et de la Fare & de Chapelle;
Appuyé ſur une urne d'or,
La Motte ſoupire auprès d'elle,
Et le doux berger Fontenelle
Y ſemble oublier l'heure encor.
Comme eux, je ſens couler ma vie
Sans ambition, ſans deſir,
Et je préfere mon loiſir
Aux fruits précoces du génie.

Dans la carriere des talens,
Vous avez pris un vol rapide;
Mais bientôt, ſur vos cheveux blancs,
Cher Abbé, le travail aride
Imprimera ſes doigts peſans.
Allez donc dans l'antre ſublime
Où Platon réformoit les mœurs,
Du cœur humain ſonder l'abyme,
Et l'éclairer ſur ſes erreurs.
La ſageſſe de votre Maître
N'a rien qui puiſſe m'éblouir;
Il nous apprend à nous connoître,
Et moi je m'occupe à jouir.
Vous allez, Diſciple fidèle,
Aſſiſter au banquet ſacré
Qui nourrit votre ame immortelle,

Et pour les Dieux feuls préparé.
Pour moi, je prens fur la fougere
Un repas moins délicieux:
Mais je fuis auprès de Glycere,
C'eft être à la table des Dieux.

Sans foins, parmi des fleurs éclofes,
Je vois marcher l'heure & le temps;
Et fi je faifis des inftans,
C'eft toujours pour cueillir des rofes.
Oh! que d'aimables pareffeux
Ont, comme moi, dans leur jeuneffe,
Compté long-temps des jours heureux,
Et dont l'Amour, dans leur vieilleffe,
Parfumoit encor les cheveux!
Dieu de mon cœur, chere pareffe,
Epicure, à tes doux rayons,
A vû tous fes plaifirs éclorre;
Et c'eft toi dont la main encore
Tient négligemment mes crayons,
Quand je veux peindre Life ou Flore.
Tes doigts légers & délicats,
Lorfque je veux chanter Thémire,
Pincent les cordes de ma lyre,
Et l'Amour applaudit tout bas
Aux fons faciles que j'en tire.

Mais tandis que fous ces berceaux,
Fuyant l'orage qui s'apprête,

Je tends des filets aux oiseaux,
L'heure s'avance, & sur ma tête
Le temps appésantit sa faulx.
O temps! Divinité terrible,
Tu courbes, sous les humbles toits,
Le dos du Laboureur paisible,
Et tu rides le front des Rois,
Dans leur Palais inaccessible!
Du haut de la sphere des airs,
Les Dieux seuls, d'un œil immobile,
Contemplent les êtres divers,
Emportés sur ton aîle agile.
O temps! tu détruiras mes vers;
Demain je descendrai, sans gloire,
Dans la tombe de mes ayeux:
Mais si j'ai révéré les Dieux,
Tu dois épargner ma mémoire.

Quand l'urne froide des Verseaux
S'inclinera sur les campagnes,
Et fera fuir dans les hameaux
Bacchus, Cérès & ses Compagnes;
Alors, loin des lieux enchantés,
Embellis par tout ce que j'aime,
Et par le bonheur habités,
Je rentrerai, malgré moi-même,
Dans le tumulte des Cités:
Je reverrai cette Statue

Qu'érigea l'amour des Français ;
Mais ne croyez pas que jamais
Ma Muse aux Grands se prostitue.
Ah ! si mon ame désormais,
Par des mensonges avilie,
Devoit, à force d'infamie,
Des Grands rechercher les bienfaits ;
Fils de Vénus, fils de Latone,
O mes Dieux ! éteignez en moi
L'amour des arts, qu'on abandonne,
Et du plaisir qui fait ma loi !
Laissez-moi vieillir sous ces hêtres
Dans la vertu de mes ancêtres,
Et mourir comme eux sans effroi.

Sous le lierre qui me couronne,
J'aime mieux parcourir aux champs
Le cercle étroit qui m'environne,
Que d'aller, parmi les méchans,
Dans la superbe Babylone,
Suivre l'opulence & les rangs.
Irois-je imiter ce reptile
Qui, pour se glisser près des Grands,
En mille replis différens,
Sçait recourber son corps docile ?
Valet souple, adulateur bas,
Irois-je bercer ces Mydas,
Ces Crésus, dont l'oreille est sourde,

Même aux accords les plus parfaits,
Et dont l'ame grossiere & lourde
S'assoupit dans un corps épais?
Ne croyez pas que je m'abaisse
A flatter d'illustres fripons,
Imposteurs qui prônent sans cesse
Leurs petits talens, leurs grands noms,
Et leurs chevaux & leur Maîtresse,
Objet qu'on voit, dans la bassesse,
Donner & vendre, tour-à-tour,
Ce prix du cœur que la sagesse
Ne doit accorder qu'à l'amour.

Retiré sous les toits rustiques,
Je chéris cet heureux réduit,
Où près de ses Dieux domestiques,
Philémon, vivant loin du bruit,
Va préférer les mœurs antiques
A ce faste imposant qui suit
Vos Satrapes Asiatiques;
Près de leurs Maîtres, adroits serpens;
Mais tyrans fiers & despotiques,
Des lâches que l'on voit rampans
Sur le marbre de leurs portiques.
Ils éblouissent l'Univers
De l'éclat qui les environne;
Mais ils s'endorment près du Trône,
Et se réveillent dans les fers.

Heureux qui ne voit point le faîte,
Ni les lambris de leurs Palais!
Le glaive affreux de Damoclès
N'eſt point ſuſpendu ſur ſa tête.

BOUQUET

Pour une Dame, dont l'Amant étoit Peintre & Poëte.

D'UNE jeune Beauté l'on célébroit la fête,
Et ma main, pour parer ſa tête,
Auroit des dons de Flore emprunté l'agrément;
Mais la guirlande la plus belle
N'a pas le prix d'un ſentiment;
Et la roſe la plus nouvelle,
Pour le ſein d'une Grâce eſt-elle un ornement?
Je lui pourrois offrir l'hommage
De quelque légere chanſon:
Mais c'eſt à l'Amour ſeul à peindre ſon image;
C'eſt au Dieu des talens à chanter ſon ouvrage.
M.... touchez la lyre, & prenez le crayon.



ETRENNES
A MA MAITRESSE.

VOICI des jours de flatterie,
De vœux adreſſés ſans ſuccès,
De franchiſe & de perfidie;
Les plus beaux jours de la folie
Sont les jours brillans des Français.
Voici des temps où la baſſeſſe
Va porter, eſclave des rangs,
Les tributs que la petiteſſe
Paye à la vanité des Grands.

Malgré nos uſages antiques,
Ma Finette, je n'irai pas
Aſſiéger les pompeux portiques
De nos Créſus, de nos Mydas.

Tandis que la foule commune
Des cœurs lâches & ſans vertus,
Au Palais doré de Plutus,
Encenſe l'aveugle Fortune;
Au Dieu qui reçut notre foi,
En ſecret j'offre mon hommage;
Sur l'Autel je mets ton image,
Et mon encens brûle pour toi.

Si jamais ma bouche indiſcrette
Aux Dieux demandoit un tréſor,
Ce ne ſeroit que pour Finette;
Mais des lambris à filets d'or
La rendroient-ils plus ſatisfaite ?
Qu'a-t-elle à demander encor ?
Finette a tout : elle eſt jolie;
D'attraits & de talens heureux,
Par l'Amour elle eſt embellie,
Et mon cœur ſuffit à ſes vœux.

Que ton état s'éleve ou baiſſe,
Tu ſçauras toujours me charmer;
Mais ſi tu veux toujours m'aimer,
Fuis la grandeur & la richeſſe.
Va, la meſure de nos feux
Seroit bientôt trop inégale,
Si la fortune entre nous deux
Mettoit un trop grand intervalle.
Tout occupé de ſa ſplendeur,
Le cœur de Finette, peut-être,
Deviendroit & parjure & traître:
On aime peu dans la grandeur.
Oui, ſi ma charmante Finette
Logeoit ſous de brillans lambris,
Le ton gênant de l'étiquette
M'écarteroit de ſon logis.
Un gros Suiſſe, à large mouſtache,

Un long baudrier au côté,
Feroit fuir l'Amour, qui se cache
Dans une heureuse obscurité.

Pourrois-je me laisser conduire,
Avec fracas, dans un sallon
Où l'ennui tiendroit son empire;
Tandis que chez toi, sans façon,
L'amour le soir sçait m'introduire?
Ton Amant, sur de beaux tapis,
Verroit sa Finette entourée
De deux ou trois jeunes Marquis;
Et, par inconstance, livrée
A ces aimables étourdis,
Qui bien assurés de lui plaire,
Et s'arrangeant pour soupirer,
Se disputeroient, sans mystere,
L'honneur de la déshonorer.

Je te trouve bien plus de grâce,
Dans ce petit appartement,
Avec goût meublé simplement,
Où si souvent l'Amour se place
Entre Finette & son Amant.
Tu m'y parois bien plus aimable,
Plus touchante, plus agréable
Que dans ces boudoirs fastueux,
Où la clarté de vingt bougies,
Dans quatre glaces réfléchies,

Forme un tableau voluptueux,
Mais que le fils de Cythérée
N'éclaire jamais de ſes feux,
Et dont on lui défend l'entrée.
Chere Finette, il eſt plus doux
D'avoir ſa gentille Maîtreſſe
Près d'un bon feu, ſur ſes genoux,
Que d'être à ceux d'une Ducheſſe,
Dont le jargon trop apprêté,
Me montre toujours la Déeſſe,
Jamais la ſenſible beauté;
Qui, dans des momens de foibleſſe,
Met encor de la dignité.
Le ſoir, dans un doux tête-à-tête,
Quand ~~une~~ ma Maîtreſſe me ſourit,
Je veux trouver une ame honnête;
Un cœur tendre, avec de l'eſprit:
J'ai tout cela dans ma Finette.
J'en ſuis aimé; je ſuis heureux:
Elle eſt belle, & n'eſt pas coquette;
L'Amour a comblé tous mes vœux.

Que le plaiſir qui nous couronne,
Embelliſſe tous nos inſtans;
Et puiſſions-nous, dans notre Automne,
Cueillir les roſes du Printemps.



VERS

A MADEMOISELLE W***.

Pour le jour de son Anniversaire.

A Rome, quand les Dieux jadis,
A quelques puissans personnages,
Accordoient la faveur d'une fille ou d'un fils,
Sur ses heureux destins on formoit des présages;
Mais la seule amitié veut célébrer le jour,
Jeune Iris, où vous êtes née,
Et dont nous voyons le retour,
Comme l'on voit celui des beaux jours de l'année.

Dans les fastes Bretons ce jour fut consacré
Par les chants de tous vos Orphées;
Et des plus bienfaisantes Fées,
Votre berceau fut entouré.
Du cabinet de votre pere,
On vit même descendre, avec un grand chapeau,
Une Déesse au front sévere,
Qui d'une rose blanche orna votre berceau.
A la naissance de Tullie,
Elle daigna présider autrefois;
Mais on ne la vit point à celle de Julie;

La tête des enfans des Rois,
Jamais de ses lauriers ne se voit embellie:
C'étoit la fiere Liberté,
Qui vint aux dons brillans des Fées,
Joindre sa noble fermeté,
Et mêler à leurs fleurs ses antiques trophées.
Attraits touchans, talens divers,
Tout vous fut prodigué par les Enchanteresses,
Dont la main vous combla, dans ces jours de largesses,
Des dons que nous voyons épars dans l'Univers.
L'une mit dans vos yeux tout le feu d'Uranie;
Avec douceur, sur votre front,
Elle sçut imprimer tous les traits du génie.
Une autre vous donna le sentiment profond
De la tendre amitié, qui console la vie;
Une autre encore vous doua
De cette taille si jolie,
Que si souvent l'Amour loua
Dans Glycere & dans Amélie.
L'Amour, parmi ses dons, ne fut pas oublié:
C'est un enfant du Ciel, il charmera votre ame;
Avec l'hymen & l'amitié,
De vos jours fortunés il doit orner la trame.
Sous sa main vous embellirez;
Et de Minerve un jour devenant la rivale,
A S.... vous ressemblerez:
Je croyois que jamais elle n'auroit d'égale.

EPITRE

ÉPITRE
A AMÉLIE.

GRAND-MERCI, charmante Amélie,
Vous m'avez comblé de faveurs;
Et loin que mon cœur les oublie,
Souffrez, pour adopter nos mœurs,
Que ma vanité les publie.
Pardonnez-moi ſi je trahis
De mes plaiſirs le doux myſtere;
Etre heureux, & ſçavoir ſe taire,
N'eſt pas la mode en ce pays.

Quand des bords où vous êtes née,
Vous vîntes embellir Paris,
Vous vous vîtes environnée
D'une foule de Beaux-Eſprits,
Dont la lyre tendre & polie
Ne ſe monta plus que pour vous,
Et ſoupira des vers plus doux
Que ceux du Chantre de Lesbie.
Moi-même, j'allai chaque jour
Admirer votre ton modeſte,
Contempler le charmant contour
De votre figure céleſte;

Ce beau corſage fait au tour,
Ce ſein qui s'éleve & s'abaiſſe,
Et ces grands yeux bleux où l'Amour
Se diſpute avec la Sageſſe.

Je ſentois mon cœur s'échauffer
A pourſuivre votre conquête :
Vos dix-neuf ans, cet air honnête,
Dont nous aimons à triompher,
Tout cela me tournoit la tête.
Dans vos regards, mon œil cherchoit
Et vos deſirs & vos foibleſſes ;
Et déja ma main vous couchoit
Sur la liſte de mes Maîtreſſes.
Trop téméraire dans mes vœux,
Et me croyant ſûr de vous plaire,
Dans ma cervelle un peu légere
Je m'arrangeai pour être heureux.

En vous voyant jeune & jolie,
Je vous jugeai folle à l'excès ;
Je vous crus de l'étourderie,
De l'amour pour nos airs Français,
Du goût pour la coquetterie ;
Je vous jugeai, dans mon erreur,
D'après Chloé, Flore & Junie,
Femmes de bonne compagnie,
Qui m'ont un peu gâté le cœur.

Dans ma pétulante ſaillie,
Vous m'avez vû tout fémillant,

De la fine galanterie
Parler le langage brillant ;
Je crus que ma minauderie,
Mes gentilleſſes, mon jargon,
Ma ridicule afféterie,
Vous paroîtroient du meilleur ton ;
Mais la pudeur & la raiſon
Reçurent bien mal la folie.
Que j'ai rougi du rôle plat
Qui me couvroit d'ignominie !
Grand-merci, charmante Amélie,
Sans vous, je n'euſſe été qu'un fat.

Bientôt, pour me punir peut-être
D'avoir peu ſçu vous eſtimer,
Vous prîtes la peine d'aimer
Mon ami, mon guide, mon maître,
Pour qui j'ai ſouvent demandé
Les dons que le Ciel doit répandre
Sur le mortel que d'un œil tendre
Minerve a ſouvent regardé.
Enfin, mon attente eſt remplie ;
Mon ami voit combler ſes vœux :
Vous l'aimez, il devient heureux.
Grand-merci, charmante Amélie,
Vous nous avez ſervi tous deux.

L'Amour, dont la main fortunée
Avoit déja ſçu vous unir,

Dans le temple de l'Hyménée
Vient donc encor de vous bénir ?
On m'a dit que ce Dieu propice
A votre légitime ardeur,
Pour consommer le sacrifice,
Voulut écarter la pudeur.
Quand des plaisirs la vive escorte
Suit les époux de ce pays,
Ils entrent seuls dans le logis,
Et la pudeur reste à la porte :
Mais votre Compagne, en ce jour,
Voulut voir la cérémonie,
Où servant de Dame d'atour,
La volupté sage & bénie
Met la bague au doigt de l'Amour.
On dit même que cette Vierge
Lui disputa long-temps l'anneau,
Ainsi qu'un fidèle Concierge
Défend les clefs de son Château.

Que votre époux, belle Amélie,
Compte aujourd'hui d'heureux instans!
Des roses de votre Printemps
Vous allez embellir sa vie.
Vous écarterez loin de lui,
Et les traits perçans de l'envie
Et les bâillemens de l'ennui,
Et la triste mélancolie.

Entre vous, les Arts, Uranie,
Vous verrez ſon cœur partagé ;
Et vous tirerez ſon génie
De cette froide léthargie
Où ſi long-temps il fut plongé.
Sa gloire ſera votre ouvrage ;
Ainſi dans le monde on a vu
Naître la force & le courage,
Lorſqu'aux beaux jours du premier âge
L'honneur s'unit à la vertu.

J'aime à vous voir, malgré l'uſage,
Epoux ſans ceſſer d'être amans,
Dans la paix d'un petit ménage
Vous prodiguer des noms charmans,
Vous careſſer comme au Village,
Et vous aimer comme au vieux temps.

Lorſque le Dieu qui ſuit vos traces,
Et qui ſourit à votre Epoux,
Viendra tenir cercle chez vous,
Se croyant chez une des Grâces,
Souvenez-vous que l'amitié
Doit être auſſi de la partie ;
Comme elle va ſouvent à pied,
Et qu'elle eſt ſans cérémonie,
Sans éclat, ſans pompe & ſans train,
Chez vous ſouvent, ſage Amélie,
Je m'offre à lui donner la main.

L'ÉPOUX AFFLIGÉ,

CONTE.

Un pauvre Epoux délaissé de sa Femme,
Alloit pleurant cette tendre moitié,
Qui dans ses bras venoit de rendre l'ame;
Il larmoyoit, c'étoit grande pitié.
En la quittant, il trouva sa Servante
Sur l'escalier, se pâmant de douleurs.
Il la délace : une main bienfaisante
De ses beaux yeux daigne essuyer les pleurs:
L'autre pressant sa gorge palpitante,
Où la jeunesse a répandu ses fleurs,
Ranime enfin sa force défaillante;
Puis l'Amour vient adoucir leurs malheurs.
Il fut surpris en si douce besogne
Par un ami, qui lui cria tout haut:
Ah! malheureux, vous êtes sans vergogne;
Quand votre femme est gissante là-haut,
Sa Chambriere est par vous accolée.
Eh! mon ami, laissons les morts en paix,
Lui dit l'Epoux; j'ai l'ame si troublée,
Que je ne sçais, d'honneur, ce que je fais.



ÉPITRE
A M. ET MME. GERBIER.

TENDRES Epoux, que mon génie
Aime à célébrer tour-à-tour,
Vous habitez donc ce séjour,
Ces beaux lieux où l'Hymen vous lie
Avec les chaînes de l'Amour?
Vous vivez dans vos bois champêtres,
Heureux, sans faire de jaloux;
Et je sens qu'il doit être doux
De se reposer sous des hêtres,
Lorsqu'on est assis près de vous.

Qu'avec plaisir votre œil contemple
Ces jardins embellis par-tout,
Où respire le Dieu du goût,
Où Minerve a placé son Temple!
Souvent égaré dans vos champs,
Vous en admirez la parure;
Ah! bientôt au souffle des vents
Vous verrez flétrir leur verdure,
Et vos bosquets si florissans
Perdront leur belle chevelure;

Ainſi j'ai vu l'aîle du temps
Emporter ma jeuneſſe obſcure.
Mais lorſque le pâle Orion
Viendra d'une vapeur impure
Couvrir votre ſombre horizon,
J'y verrai ſourire Manon, (*a*)
Et je croirai voir la nature
Sourire en ſa belle ſaiſon.
Près d'elle je voudrois ſans ceſſe
Habiter l'aſyle enchanté,
Embelli par la politeſſe ;
Où le plaiſir & la gaieté
Prennent des mains de la ſageſſe
La coupe de la volupté ;
Où l'amitié qui nous careſſe,
Préſide avec la liberté ;
La liberté, fiere maîtreſſe,
Pour qui mon cœur a tout quitté.
Voilà les Dieux à qui le Sage
Conſacre ſes jours innocens !
J'irai leur porter mon hommage,
Leur adreſſer mes doux accens ;
Er comme leur plus noble image,
Manon recevra mon encens.
Sur ſes traces, dans un bocage,
J'irai ſemer le ſel piquant

(*a*) Madame Gerbier.

De quelque léger badinage;
Et quelquefois, en fabriquant
Le plan facile d'un Ouvrage,
Près du Ciceron de notre âge
J'apprendrai l'art d'être éloquent;
Tandis que sa femme adorable,
Qui finement me sourira,
Avec ses filles m'instruira
Dans l'art plus charmant d'être aimable.

CHANSON
A MADAME ***
Pour le jour de sa Fête.

CE matin, dans un bosquet,
  A l'enfant de Cythere
Flore offrit un beau bouquet,
  Pour en parer sa mere;
Mais l'Amour avoit dessein
D'en embellir un autre sein.

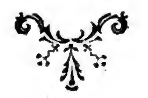
» C'est, dit-il, pour la beauté
  » Que les fleurs sont écloses;
» Le front de la volupté
  » Doit être orné de roses;

» De ces fleurs de la ſaiſon
» Ma main va couronner Manon.

Vénus rougit à ce nom,
  Et les Grâces ſourirent;
Aux tranſports de Cupidon,
  Tous les Dieux applaudirent.
Il offrit tout à la fois
Son cœur, ſes fleurs & ſon carquois.

Comme les traits de l'Amour,
  Manon en a les armes,
Et va cauſer tour-à-tour
  La paix & les alarmes;
Des cœurs bleſſés de ſa main
Elle va faire le deſtin.

Amans, que tant de beautés
  Enchaînent ſur leurs traces,
Dans vos doux concerts chantez
  La rivale des Grâces;
Et devenez en ce jour
Les rivaux heureux de l'Amour.



EPITRE

A MLLE. D'OLIGNY.

VOUS dont les traits chaque jour embellis,
De mille amans vous attirent l'hommage,
Lifez des vers que l'Amour a polis :
Souvent fon temple eft dans le cœur d'un Sage ;
Long-temps ce Dieu fut celui de mes chants,
Et j'aime encore à parer fon image.
Vous me l'offrez : vous avez fon bel âge,
Ses yeux fi doux, fes organes touchans ;
Ainfi que lui vous ferez du ravage.
Il eft orné des rofes du Printemps,
Il a pour lui la grâce & la fineffe ;
Mais par-deffus vous avez les talens ;
Vous régnerez encor par la fageffe.
O d'Oligny ! bientôt la volupté
Viendra femer des rofes fur vos traces ;
En les cueillant, fongez que la beauté
N'eft pas un titre à l'immortalité ;
Les talens feuls éternifent les grâces.
Laiffez le myrthe aux enfans de l'Amour :
Des Arts brillans méritez la couronne,

Et prenez-la des mains de Pompadour ;
Elle la porte & sa faveur la donne.

Déja Paris vous voit prendre l'essor,
Et du Public soutenir l'œil sévere ;
Tel un aiglon élancé de son aire,
Pour essayer son vol timide encor,
Fixe déja l'astre qui nous éclaire.
Dites-moi donc par quel enchantement
Vous sçavez peindre avec tant d'énergie,
De naturel, de grâce & de magie,
Ce qu'à votre âge on a si rarement ;
Ce don de l'ame, ignoré du vulgaire ;
Le sentiment, si bien peint par Voltaire,
Que chez Julie on cherche vainement,
Et qu'à quinze ans, dans les bras de Glycere,
Je confondois avec l'emportement ?
Ah ! que Nanine étoit touchante & belle !
Pour posséder & son cœur & sa main ;
Du préjugé, qui n'eût brisé le frein ?
Tout le public étoit d'Olban pour elle.
A vos accens Sporus s'attendrissoit,
Portoit sur vous un regard moins farouche ;
De quelques pleurs le charme adoucissoit
Le fiel amer qui couloit de sa bouche.
Des grands talens ce Sporus si jaloux,
Laissoit tomber sa plume mercenaire ;
Je le voyois pleurer avec colere
D'être forcé de s'attendrir pour vous.

Vous le verrez, reptile méprisable,
Sur vos talens, vos mœurs, votre beauté,
De son venin répandre l'àcreté;
Ou vous seriez le seul fruit estimable,
Le seul bon fruit qu'il n'auroit pas gâté.

J'ai vu Clairon, la Reine du Théatre,
De sa couronne arracher quelques fleurs,
Pour embellir de leurs vives couleurs
Ce front riant que l'Amour idolâtre:
De ses beaux yeux j'ai vu couler des pleurs.
Le vrai talent ne connoît point l'envie;
La laideur seule outrage la beauté,
Et par d'Egmont Brionne est applaudie:
Un sot insulte aux Hommes de génie;
Mais par Saurin Voltaire est respecté.
Avez-vous vu deux coursiers d'Angleterre
Lever un front noble & majestueux,
Et fiérement du pied frapper la terre?
Bouillans, légers, ardens, impétueux,
Ils sont formés pour les jeux & la guerre;
Tous deux brillans, ils ne sont point rivaux:
Mais auprès d'eux, pesant, lâche, indocile,
L'âne, suivant sa nature imbécille,
Meurt du regret de les trouver si beaux.

Ainsi marchant parmi des routes sûres
Dans la carriere où s'illustra Gaussin,

Vous éclipſez vos rivales obſcures.
Telle l'on voit l'étoile du matin,
Ou du Soleil la blonde avant-couriere,
Chaſſer la nuit, ramener la lumiere,
Et rendre au monde un jour pur & ſerein.
Oui, d'Oligny, votre aurore naiſſante
Vaut le grand jour d'une Actrice impudente,
Qui, ridicule avec célébrité,
Vient au Théatre étaler ſa grimace;
Et qu'en mes bras la douce volupté,
Sur un ſopha mettroit mieux à ſa place.

Avec quel art, & ſous quels traits charmans,
Jeune Angélique, avez-vous pu nous rendre,
Et les douceurs & les emportemens,
Et les plaiſirs de l'amour le plus tendre?
Eh, quoi! Déja brûlez-vous de ces feux?
C'eſt une fleur que le ſoleil colore,
En attendant que ſon calice heureux
Puiſſe s'ouvrir aux perles de l'aurore:
Je porte envie au mortel amoureux
Qui cueillera ce beau préſent de Flore.



COUPLETS

A Madame la Princeſſe DE BOUILLON *alors Princeſſe de Heſſe - Rhinfelds.*

Sur l'Air : *Juſques dans la moindre choſe, &c.*

EUCHARIS vive & légere,
Des lys empruntant l'éclat,
A la grâce de ſa mere
Joint ſon eſprit délicat :
Dans ſes goûts un peu profane,
L'Amour voit avec regret
Que l'on conſacre à Diane
Ce jeune & charmant objet.

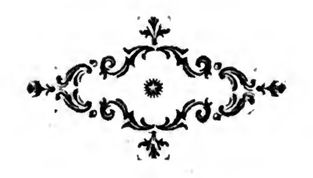
Il le diſpute & l'envie
A Minerve chaque jour ;
Et dit, quand on eſt jolie,
C'eſt pour les jeux & l'amour ;
Heureux l'Epoux dont la flamme,
Touchant ſon cœur vertueux,
Allumera dans ſon ame
Le feu qui brille en ſes yeux.

Si sur les bords de la Seine
L'Hymen conduisoit ses pas,
Que de cœurs iroient, sans peine,
Rendre hommage à ses appas!
D'Amour la main libérale,
De myrthes ornant son front,
Iroit parer la rivale
De Brionne & de d'Egmont.



MADRIGAL.

J'ai vu Chloris un jour au jardin de Cypris;
Comme Vénus elle étoit belle;
Mais j'ai vû Thémire auprès d'elle,
Elle n'étoit plus que Chloris.



EPITRE

EPITRE
A M. DIDEROT.

O TOI! qui dans le ſein de la Philoſophie,
Sçais élever ton ame aux ſublimes clartés
Qu'elle répand de tous côtés
Sur les erreurs de ma patrie!
Cher Diderot, reçois les tributs mérités,
Que le cœur éclairé doit payer au génie.
J'ai vu, dès mon berceau, par l'erreur entouré;
Siffler autour de toi les ſerpens de l'envie;
La ſuperſtition, s'armant d'un fer ſacré,
Tenter de t'arracher le flambeau d'Uranie.
Tu ſçus, Pilote courageux,
Entendre, ſans frémir, la foudre ſur ta tête,
Montrer un front ſerein ſous un ciel orageux;
Et je t'ai vû tranquille au ſein de la tempête.

Les Dieux qui t'éprouvoient, t'ont conduit dans le port;
Tu vas d'un aſtre doux connoître l'influence,
Et la Sémiramis du Nord
Vient d'incliner ſur toi la corne d'abondance.
Elle t'a regardé du fond de ces climats,
D'où Pierre a devant lui vu fuir la barbarie,

Et sa main bienfaisante applanit sous tes pas
Les sentiers épineux où marche le génie.

Ainsi de toutes parts les bienfaits de LOUIS
Appelloient à sa Cour des Sçavans dont les veilles,
De son régne étonnant consacrant les merveilles,
Frappoient de sa grandeur tous les yeux éblouis:
Ainsi sur les Sçavans qu'enfantoit la Neustrie,
La superbe Albion & la belle Ausonie,
Christine porta ses regards;
Et détachant pour eux des fleurs de sa couronne,
Les fit asseoir auprès du Trône,
Qu'elle auroit dû garder pour le bonheur des Arts.
C'est pour eux qu'un Héros, sur les bords de la Sprée
Déposant le glaive de Mars,
A repris sa lyre dorée,
Qu'il touchoit quelquefois au milieu des hasards.
Parmi les noms couverts d'une gloire solide,
Le nom de Catherine un jour sera placé.
Quelle leçon aux Rois son exemple a tracé!
Et sur-tout à ces Rois dont la splendeur rapide
Comme une ombre légere en un jour a passé!
Pour l'effroi des humains franchissant les barrieres
Que la justice mit entre les Potentats,
Ils sçavent par le fer étendre leurs frontieres,
& fonder la grandeur de leurs vastes Etats
Sur la destruction des Nations entieres.
Catherine est plus sage en ses nobles projets;

La bienfaisance seule agrandit son Empire,
Et l'amour lui fait des Sujets,
Des cœurs qu'elle a souvent conquis par un sourire.

Apprenez à régner par le droit des bienfaits,
O vous qui voulez vivre au temple de Mémoire!
Qu'aux lauriers des Beaux-Arts l'olive de la paix
S'unisse sur vos fronts couronnés par la Gloire!
Du progrès des talens que vos cœurs soient jaloux!
Combien de noms seroient perdus dans la poussiere,
S'ils n'avoient du génie emprunté la lumiere,
Dont la trace brillante a passé jusqu'à nous!
Que j'aime à contempler ce Guerrier téméraire,
Sur le tombeau d'Achille enviant le bonheur
D'avoir reçu des Dieux un chantre tel qu'Homere,
Pour éterniser sa valeur!
Arts charmans, étendez votre chaîne éclatante!
Pour l'embellir encore, embrassez l'Univers!
Que votre tige florissante
Ombrage les Trônes divers!
La grandeur d'un Empire à la vôtre est unie;
Vous consacrez les mœurs, les vertus & les loix;
Des Potentats sans vous la gloire est obscurcie:
La chûte des Beaux-Arts est la honte des Rois.
Tel d'entr'eux n'eût été qu'un mortel ordinaire,
Que les arts seuls ont illustré,
Et qui doit la splendeur d'un nom que l'on révere
Aux talens qu'il aimoit, & qui l'ont célébré.

Féroce par inſtinct, par caractere avare,
Sans ſon goût pour les Arts, Octave n'eût laiſſé
Que le nom d'un tyran, d'un lâche, d'un barbare,
Par des proſcriptions, par des meurtres laſſé.
Le ſoin de ſa mémoire en fit un Prince juſte:
De Virgile & d'Horace il craignit les regards;
Il dut à ſes bienfaits le beau titre d'Auguſte,
Et pour être immortel il invoqua les Arts.

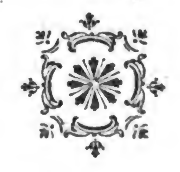
Dans la Ruſſie encor ta grande ame reſpire,
O puiſſant Politique! ô Roi Légiſlateur!
Catherine affermit la gloire d'un Empire
Dont tu fus l'heureux Créateur.
Par ſon eſprit & ſon courage
Elle étonne aujourd'hui les Rois:
Sur le Trône des Czars les Dieux ont mis un Sage,
Pour ſoumettre un Peuple ſauvage
Au frein trop néceſſaire & des mœurs & des loix.

Honneur immortel de la France,
O ſublimes Eſprits! Philoſophes fameux
Que la raiſon forma pour éclairer l'enfance
De la terre aſſervie aux préjugés honteux!
Vous que l'amour des Arts échauffe,
Voltaire, d'Alembert, éterniſez les faits
De cette Reine Philoſophe,
Dont le puiſſant génie égale les attraits.

Et toi qu'elle a comblé de ſes dons magnifiques,
Qui vis dans l'Univers à toi ſeul inconnu,

Auprès de tes Dieux domeſtiques,
Au but de tes travaux te voilà parvenu ;
Catherine a doté ta fille,
Tige tendre qui croît pour embellir ces bords.
Ariſtide, en mourant tranquille & ſans remords,
Ne verra point l'État chargé de ſa famille.

En attendant qu'un jour, pour te récompenſer,
Dans leur ſein les Dieux te rappellent,
Inſtruis-moi dans l'art de penſer ;
Et dans mes Écrits fais paſſer
Ces grands traits de vertus dont les tiens étincellent.
Que ton eſprit s'élance avec activité !
Quand tu verras ton corps courbé par la vieilleſſe,
Eclaire encor l'humanité,
Qu'honorent tes talens, ton goût & ta ſageſſe.



ÉPITRE
A M. WILKES.

JADIS dans un juste équilibre
On vous vit, la balance en main,
Peser les droits du Souverain,
Et ceux d'un Peuple toujours libre;
Fier d'avoir acquis autrefois,
Par la vertu de ses ancêtres,
Le pouvoir de créer des loix,
Et le droit de juger ses Maîtres.

Fertile en excellens bons mots,
On vit votre plume caustique
Répandre le fiel à grands flots,
Et sur la grandeur tyrannique
Et sur la bassesse des sots.

Dans vos écrits, mâle, énergique,
Je vous ai vû marcher l'égal
De ce célebre Satyrique (*a*)
Qu'on place auprès de Juvenal;
Et bravant l'orgueil despotique
Des rangs & de la dignité,

(*a*) M. Churchil.

Du glaive de la vérité
Frapper le Magiſtrat inique
Et le Courtiſan hébété,
Et le Pontife fanatique.

Je vous ai vû couler vos jours,
Amant de la belle nature,
Entre les arts & les amours,
Près d'Ariſtipe & d'Epicure.

Je vous ai vû de fleurs en fleurs,
Comme le papillon volage,
Promener vos douces erreurs
Sur tous les objets du bel âge;
Et ſur les pas de la raiſon
Semer, nouvel Anacréon,
Quelques grains de libertinage.

Mais l'Amour, ce Dieu bienfaiſant,
Qui dès le berceau fut mon maître,
Juſqu'à ce jour, d'aucun préſent
N'avoit donc conſolé votre être,
Comme il le conſole à préſent?

Ce Dieu, qui donne des entraves
Au mortel le plus révolté,
A mis au rang de ſes eſclaves
Le Héros de la liberté.

Ce Républiquain intrépide
Qui brava les plus grands revers,

Des mains d'une beauté timide
Vient à Paris prendre des fers.
D'Hébé Philis offre l'image ;
Mais, en vérité, je lui crois
Les goûts inconſtans de ſon âge.
Vous ſçavez qu'un joli minois
Cache ſouvent un cœur volage.
A la fraîcheur de ſon beau teint,
A ſa taille fine & légere,
On voit que Flore, un beau matin,
En accoucha ſur la fougere ;
Mais ne peut-elle réunir
Toutes les grâces de ſa mere,
Et l'inconſtance du Zéphir ?

Votre maîtreſſe un peu frivole,
Peut-être un jour vous quittera :
Comme le temps l'amour s'envole.
Elle eſt jolie ; elle croira
Qu'elle a quelque droit d'être folle :
Mais que l'amitié vous conſole
Des pertes que l'amour fera.

Ah! béniſſez l'heureux naufrage
Qui vous amena parmi nous!
Dans un calme fait pour le Sage,
L'Europe parle moins de vous ;
Mais l'Amour vous tient un langage
Dont les Potentats ſont jaloux.

Au fond glacé de la Scythie,
Le galant Ovide autrefois
Ne menoit pas ſi douce vie;
Témoins les vers triſtes & froids
Qu'il fit dans ſa mélancolie.
L'Hiſtoire dit qu'il regrettoit
Et la toilette de Livie,
Et tous les plaiſirs qu'il goûtoit
Dans les tendres bras de Julie :
Mais s'il avoit donné ſon cœur
A quelque Scythe un peu jolie,
Charmé d'une ſi douce erreur,
Il eût oublié l'Italie,
Rome, la Cour & l'Empereur.

Laiſſez donc vos compatriotes
Dans leurs Cafés politiquer,
Fronder la Cour qui fait des fautes,
Et qui fait bien de s'en moquer.
Tranquille chez vos nouveaux hôtes,
Laiſſez vos Marchands fabriquer
Ce point, ces toiles & ces laines,
Qu'à la Chine ils vont trafiquer
Pour du laque & des porcelaines.

Que nos reſpectables rivaux
Nous vantent bien les avantages
Que leur donnent, dans vingt parages,
Et leurs comptoirs & leurs vaiſſeaux!
En grands projets Londres féconde,

A ſon Sceptre ſoumet les eaux ;
Dans ſon ſein l'or du nouveau monde
Coule par différens canaux :
Mais par des reſſources nouvelles
Tout cet or refluant chez nous,
Se fond au creuſèt de nos Belles,
Et ſert le luxe de leurs goûts.
J'aime à voir que l'une d'entr'elles,
Par ſa magie, ait fait de vous
Le Céladon de nos ruelles.
J'aime à vous voir à ſes genoux,
Coulant doucement votre vie
Dans un loiſir que l'on envie ;
Des Rois oublier le courroux,
Et les vœux de votre patrie.
C'eſt ainſi qu'Achille à Scyros,
Auprès de ſa Déïdamie,
Voyoit ſa jeuneſſe endormie,
Couler dans un heureux repos ;
Et les Dieux protecteurs de Troye,
Du haut de l'Olympe, avec joie,
Voyoient ſommeiller le Héros.

Mais ſi cette belle inhumaine,
La Fortune un jour vous ſourit,
Et vous rappelle ſur la Seine
Avec Temple, Grafton & Pitt,
Que le Miniſtre ſe ſouvienne
Que mon cœur aima le proſcrit.

COUPLETS

Pour une Fête donnée à Madame GERBIER.

LE pauvre Hymen eſt d'ordinaire
Bourru, grondeur, ſombre & jaloux,
Et ſouvent d'un amant ſincere
Il fait un infidèle époux:
Nous voyons ici le contraire.

L'Amour dans le nid de ſon frere
Va quelquefois pondre à huis-clos,
Et l'Hymen nourrit en bon pere
Les petits ſous ſon aîle éclos:
Nous voyons ici le contraire.

Pour un bel objet qui ſçait plaire
Notre cœur ſe laiſſe enflammer;
Mais ſouvent il ſe déſeſpere
De la loi qu'on lui fait d'aimer:
Nous voyons ici le contraire.

L'enfant volage de Cythere
N'a plus d'aîles pour les amans;
Mais ce Dieu charmant ne ſçait guere
Près des époux reſter long-temps:
Nous voyons ici le contraire.

O vous ! à qui l'Hymen févere
Fit toujours peur avec raifon !
Voyez fa guirlande légere
Couronner l'époux de Manon : (a)
Et vous direz tout le contraire.

ETRENNES
A MADAME G***

J'ALLOIS, charmante Eglé, faire des voeux pour vous ;
Et déja plein du feu qu'un bel objet infpire,
Au ton du fentiment j'avois monté ma lyre.
L'Amour étoit mon maître ; & loin d'être jaloux,
L'Hymen favorifoit mon aimable délire ;
Mais Apollon lui-même arrêta mes tranfports.
» Tu formes pour Eglé des fouhaits inutiles ;
» Tous les Dieux ont fur elle épuifé leurs tréfors :
» Attraits, fageffe, efprit, plaifirs doux & tranquilles ;
» Un feul don peut être ajouté
» A tant d'heureux préfens qu'ils ont verfé fur elle.
» Quoi ! dis-je au Dieu des vers ; c'eft l'immortalité ?
» Ah ! puiffe-t-elle être immortelle,
» Pour être égale en tout à la Divinité !

(a) Madame Gerbier.

EPITRE

A M***

Sur la Maladie de sa Femme.

Tu demandas jadis aux Dieux
Une épouse touchante & sage,
Qui sur tes jours laborieux
Sémât les fleurs de son bel âge:
Tu l'obtins, ce présent des Cieux;
Et ton bonheur fut son ouvrage.
Pere sensible, époux heureux,
Tu vis bientôt, d'un tendre gage,
Par l'Amour couronner tes feux,
Et de la chaîne qui t'engage,
Resserrer encor les doux nœuds.

Mais dans le cercle de la vie,
Quel bonheur n'est pas traversé?
Les Dieux enfin ont menacé
Les jours d'une épouse chérie;
Dans son sang un souffle empesté
Fit passer cette maladie
Qui désole l'humanité,

Et dans la jeunesse flétrie,
Ternit la fleur de la beauté.
De Tronchin la sage industrie,
Pour en arrêter les progrès,
En vain des plus heureux secrets
Avoit enrichi ma patrie :
Son art voit contre ses succès
Armer encor avec excès
L'ignorance & la barbarie.

De quels traits tu fus déchiré!
Quand tu vis la mort dévorante,
Du lit de ta femme expirante
S'approcher bientôt par degré!
Déja par la Parque homicide
Tu voyois fermer, sans retour,
Ces beaux yeux où ton œil avide
A si souvent puisé l'amour.

En poussant le cri le plus tendre;
L'Hymen éteignoit son flambeau;
Et les Grâces alloient descendre
Avec leur Compagne au tombeau.
Déja l'amitié désolée,
Couverte d'un habit de deuil,
La pudeur, la tête voilée,
Alloient pleurer sur son cercueil.
Les Amours seuls, qu'avec adresse
Elle avoit toujours sçu bannir,

Pour ſe vanger de ſa ſageſſe,
Sans regret lui voyoient finir
Ses jours écoulés ſans foibleſſe.

Hélas! dans ces jours de malheurs
J'ai vû ta famille en alarmes,
Et tes amis dans les douleurs.
Ta belle-mere a vû ſes charmes
Se flétrir encor dans les pleurs:
La nature arrache des larmes
Aux plus impitoyables cœurs.

Ton beau-pere le Janſéniſte
Offroit des vœux à Saint Pâris,
Et du bon Convulſioniſte
La foi ranimant les eſprits;
Il revenoit, d'un air moins triſte,
De Saint Medard à ſon logis.

Qu'il eſt conſolant pour notre être,
Affiégés de maux infinis,
De révérer & de connoître
Quelques grands Saints du Paradis!
Aux pieds de leurs froides Reliques
Humblement on va, proſterné,
Juſques aux voûtes Séraphiques
Elever ſon cœur conſterné;
Puis on revient illuminé
De viſions béatifiques.

Pour moi, pécheur, qui dans mes maux;
Des Élus suis peu les pratiques,
Je n'eus jamais, dans mes travaux,
Ces ambassades magnifiques
Que le Ciel réserve aux dévots.

Mais tandis qu'au Dieu d'Epidaure
Tu redemandois la santé
De l'objet que ton ame adore,
J'invoquois une Déité
Que rarement le monde implore;
L'amitié, que l'adversité
Nous rend plus nécessaire encore.
Dans son Temple peu fréquenté,
J'allai lui faire ma priere:
Un encens pur fut présenté;
Et mon Oraison familiere
Toucha cette Divinité:
Je la vis doucement sourire
Au nom de ta tendre moitié;
A ce moment j'osai prédire
Le nouveau jour qu'elle voit luire;
Et qu'elle doit à l'amitié.



EPITRE

COUPLETS

En réponſe à une Chanſon pleine d'eſprit & de ſenſibilité, où M. GERBIER avoit pris l'amitié pour ſa Patrone.

DANS ton agréable chanſon,
J'aime à te voir, pour ton Patron,
Abjurer le nom d'un Apôtre.
Ta Patrone eſt digne de toi;
Et nous jurons qu'en bonne foi
Nous la prenons tous pour la nôtre.

Laiſſons à ces cerveaux troublés,
Parmi les Saints fous enrôlés,
Les viſions béatifiques:
Pour nous & ta tendre moitié,
Le doux baiſer de l'amitié
Vaut mieux que de froides Reliques.

Dans nos travaux, pauvres humains,
Nous invoquons ſouvent les Saints;
Mais nous n'encenſons qu'une idole.
Bien plus ſenſible à nos malheurs,
De ſa main eſſuyant nos pleurs,
L'amitié ſeule nous conſole.

O ! de l'Amour charmante ſœur !
Viens embellir par ta douceur
Ces lieux où je vois ton image :
Deſcends, viens t'aſſeoir à côté
Du génie & de la beauté,
Gerbier t'offrira notre hommage.

Si la Diſcorde parmi nous
Oſoit montrer ſon œil jaloux,
Que ta préſence la banniſſe !
Amitié tendre, avec des fleurs
Enchaîne aujourd'hui tous nos cœurs :
Que le bonheur nous réuniſſe !

LA CONSOLATION.

THÉMIRE ſe mouroit, & je verſois des larmes,
Je jurois de deſcendre avec elle au tombeau ;
L'Amour qui ſur mes yeux avoit mis ſon bandeau,
Vint, en riant, diſſiper mes alarmes :
Regarde, me dit-il, ce cortége troublé
D'eſclaves dont Thémire a ſoulagé les chaînes ;
Rivaux de tes plaiſirs, ils partagent tes peines.
L'infidelle ! . . . Auſſi-tôt mon cœur fut conſolé.

VERS

Sur le Procès de M. de BUSSY.

QUAND Pompée, au joug des Romains
Eut ſoumis les Rois de l'Aſie,
Et rapporté dans ſa patrie
Les lauriers qui chargeoient ſes mains;
Il entendit la ſombre envie
Jetter ſes horribles clameurs
Contre la gloire de ſa vie,
Contre ſes talens & ſes mœurs;
Elle appella la calomnie
Du fond de ſes antres obſcurs,
Et contre lui, ſa bouche impie
Exhala ſes poiſons impurs.
Il ſe vit en butte aux outrages
Des cœurs mercénaires & vains;
De trop aveugles Publicains
Inſulterent à ſes images.
On les vit, au mépris des loix,
Et s'arrogeant des droits injuſtes,
De la main du vainqueur des Rois
Arracher les palmes auguſtes,
Dont Rome honoroit ſes exploits.

Aux cris du Peuple & de l'armée,
L'Orateur Romain s'éleva;
En voyant la gloire opprimée,
Sa grande ame se souleva.
Des foudres de son éloquence
Il terrassa les envieux,
Et le jour doux de l'innocence
Eclaira bientôt tous les yeux.
Ce Sénat, qui du Capitole
Fit précipiter Manlius,
Qui faisoit encor son idole
De la justice & des vertus,
Marqua la gloire de Pompée
Du décret le plus solemnel,
Et la haine, d'un coup mortel,
Par Thémis même fut frappée.
Pour le plus grand de ses Guerriers, (a)
Rome enfin rougit d'être ingrate;
Et le vainqueur de Mithridate
Se reposa sous ses lauriers.

(a) M. Gerbier dit dans son Mémoire que la victoire suivit toujours M. de Bussy dans l'Inde.



CHANSON

A MADAME ***

Sur l'Air : *Dans ma cabane obſcure, &c.*

Au printemps de mon âge
J'étois léger & faux,
De mon ſexe volage
J'avois tous les défauts;
Parmi cent fleurs écloſes,
Papillon libertin,
Des jonquilles, des roſes,
J'allois baiſer le ſein.

Et folâtre & coquette,
Liſette m'amuſoit :
Moi, j'amuſois Liſette ;
Cette erreur me plaiſoit.
Je laiſſai, dès l'enfance,
Egarer mes deſirs ;
Des jeux de l'inconſtance
Je faiſois mes plaiſirs.

Vers Flore & vers Thémire
Tour-à-tour emporté,
Je chantois ſur ma lyre
La douce liberté.

Un jour je vis Rosette,
Et je n'eus plus de voix;
Ma lyre fut muette
Aussi-tôt sous mes doigts.

De son tendre sourire
Que j'aime la douceur!
La volupté respire
Dans son œil enchanteur!
Sur cet œil qui m'enflamme,
Amour, mets ton bandeau;
Ou, pour brûler son ame,
Prête-moi ton flambeau.

Quel transport, quelle ivresse
Passeroit dans mon cœur!
Si jamais sa tendresse
Assuroit mon bonheur;
Des fleurs de la jeunesse
Couronné chaque jour,
Je chanterois sans cesse
Et Rosette & l'Amour.

Heureux l'Amant sincere
Qui sur elle a des droits!
Une faveur légere
Le rend égal aux Rois:
Toujours tendre & fidèle,
Il doit chérir ses fers;
Et pour jamais, près d'elle,
Oublier l'Univers.

EPITRE

A MADAME D'***

En lui envoyant un Couplet où elle étoit appellée Glycere.

IL fut jadis une Glycere
Qui n'avoit pas votre beauté,
Ni votre art négligé de plaire,
Ni votre esprit, ni la gaieté
De votre aimable caractere.
Avec moins d'agrément que vous,
Elle mit dans ses douces chaînes
Tous les sages & tous les fous,
Et tous les Beaux-Esprits d'Athenes.
Parmi ces humbles serviteurs
Qui, d'un ton doucereux & fade,
Vantoient ses attraits enchanteurs,
On vit paroître Alcibiade
Brillant, léger, couvert de fleurs:
Tous les matins, pour cette Belle,
A ce Héros l'amour dictoit
Quelque chansonnette nouvelle,
Qu'à sa toilette il répétoit.

Comme lui j'ai chanté Glycere ;
Et si mes airs sont moins touchans
Que les vers charmans qu'il sçut faire,
Je n'ai pu mettre dans mes chants
Ce feu, dont l'œil d'une Bergere
Anime les tendres accens
Du beau Berger qui sçait lui plaire.
Cette Glycere, en son printemps,
N'eut pas toujours votre sagesse ;
Et le plus heureux des amans,
Alcibiade, en son ivresse,
Ecrivit tous ses vers galans
Sur le beau sein de sa Maîtresse.

VERS

Pour mettre au bas du Portrait du Prince DE LIGNE.

RIVAL charmant de Richelieu,
Ami des Arts, amant de chaque Belle,
Il est galant comme Chaulieu,
Et fait des vers comme Chapelle.



EPITRE
D'UN BEAU-PERE
A SON GENDRE.

LOIN des traits de la haine & des cris de l'envie,
Loin du ciel orageux des Cours,
Au ſein de l'amitié, qui conſole la vie,
Je voyois dans la paix couler mes derniers jours.
Egaré dans ta folle ivreſſe,
Cruel, étoit-ce à toi d'interrompre le cours
Du bonheur dont le Ciel couronnoit ma vieilleſſe ?
Toi qui, développant un naturel heureux,
Annonçois un Héros, l'eſpoir de ta famille,
Et dont j'avois comblé les vœux,
En t'appellant mon fils, & te donnant ma fille !
Ma fille malheureuſe ! & dont la foible voix,
Réclamant dans mes bras l'époux qui l'a trahie,
De ſes triſtes accens fait retentir les bois,
Et porte la douleur dans mon ame attendrie.
Ah ! barbare ! as-tu pu, par d'indignes tranſports,
Outrager la beauté, la vertu, l'innocence ?
Et forcer ton épouſe à s'éloigner des bords

Qui ne sont plus témoins que de ton inconstance ?
Où son ame enchaînée auprès de son vainqueur,
Du bonheur de t'aimer jouissoit sans alarmes ?
Ingrat ! Où tu la vis, moins vaine de ses charmes,
Qu'orgueilleuse des droits qu'elle avoit sur ton cœur.
Ecueil de la vertu ! théatre du délire !
O Paris! dangereux séjour !
Le vice dans ton sein a placé son empire ;
L'air infecté qu'on y respire,
Flétrit les grâces & l'amour.
Sur ce vaste & pompeux théatre,
Dans l'âge des erreurs, par la mode amené,
Et de plaisirs nouveaux amant trop idolâtre,
Au prestige des sens tu fus abandonné.
Des pas de Therpsicore, & du chant des Sirenes,
La volupté t'offrit les attraits corrupteurs ;
Et l'on te vit chargé de méprisables chaînes,
Dans les jardins d'Armide endormi sur des fleurs
Qui cachoient le poison répandu dans tes veines.
Bientôt, parjure époux, tu rompis tous les nœuds
Qui t'attachoient à la sagesse ;
Tu suivis le char dangereux
De ces objets dont la bassesse
Fait des dons de l'amour un commerce honteux :
Mercenaires Beautés, dont la vile opulence
Ose insulter à la grandeur,
A la vertu modeste, à la haute naissance,
Et dont les regards seuls font rougir la pudeur :

Qui charmant par des jeux notre molle indolence,
Nous tiennent ſans ceſſe abattus
Sous le poids accablant d'une lâche exiſtence ;
Etouffent dans nos cœurs le germe des vertus,
Et bercent de plaiſirs notre éternelle enfance.
Voilà donc déſormais les maîtres de ton ſort !
Que leurs mains ſous tes pas vont entr'ouvrir d'abymes!
Hélas ! ſur combien de victimes
N'ont-elles pas porté la mort ?
Regarde, en ſoupirant, cette épouſe éplorée,
De tendreſſe & d'effroi tour-à-tour déchirée :
Elle a vu de l'Hymen s'éteindre le flambeau.
Des pleurs les plus amers elle arroſe la cendre
D'un époux qu'elle appelle en la nuit du tombeau,
Où des bras de Laïs nous l'avons vu deſcendre.
Entends ces meres dont les cris
Réclament leur eſpoir unique,
Et ſur ces objets de mépris,
Invoquent chaque jour la vengeance publique !
Sur ce lit de douleur contemple ce mortel
Prêt à voir éclipſer ſon aurore brillante ;
La honte, les tourmens & le remord cruel,
Déchirent ſon ame expirante.
L'Egide de Minerve ombragea ſon berceau.
Par l'honneur élevé, ſous ſes yeux, dès l'enfance,
Des vertus de ſon pere on plaça le tableau,
Et le jour de la gloire éclaira ſa naiſſance.
De coupables Beautés égarant ſa raiſon,

Du souffle que leur bouche exhale,
Lui firent respirer le funeste poison :
Ses lévres ont trempé dans la coupe fatale,
Et le deuil de la mort va couvrir sa maison.
Malheureux ! je frémis ! Cette leçon terrible
Me présage les maux prêts à tomber sur toi.
Crains de te voir en proie à la douleur horrible
Que le vice traîne après soi ;
Ou crains que le mépris, l'opprobre & la tristesse,
Rempl'ssant ton ame d'effroi,
N'amène en ton printemps l'hiver de la vieillesse :
Va, descends dans ton cœur ! Quelle félicité
T'offrent tous ces plaisirs dont tu parois avide ?
Dis si jamais la volupté
De ton ame assouvie a pu remplir le vuide ?
Combien de fois déja les dégoûts t'ont surpris
Au milieu du torrent où ton ame se noye !
Le voile de l'ennui sur ton front se déploie,
La honte à tes côtés se place avec les ris,
Le mépris de toi-même empoisonne ta joie.
Hélas ! où sont ces jours heureux
Où j'ai vu ton amour, grand, noble, courageux,
S'épurer, s'enflammer aux rayons de la gloire ;
Où mon Gendre, orgueilleux des chaînes qu'il portoit,
N'avoit point à rougir des plaisirs qu'il goûtoit.
Rappelle-toi ce jour si cher à ma mémoire,
Où, loin de ton épouse, aux champs de la victoire
Tu fus par l'honneur appellé.

Ta foi d'un gage heureux la fit dépofitaire.
Fier des titres nouveaux de foldat & de pere,
Mais malheureux amant, tu partis confolé
Par la gloire qui t'étoit chere.
Ramené par l'amour, que tu parus touché!
Quand tu vis ton époufe, & plus tendre & plus belle,
T'offrir ton fils à fa mammelle,
Par la nature même avec grâce attaché.
Tu le pris dans tes bras défarmés par fa mere;
Son front fut ceint de tes lauriers,
Et tu fouris de voir jouer fa main légere
Autour du cafque des Guerriers.
Pour ma fille & pour moi que la fcène eft changée!
De quels traits par tes mains mon cœur fe fent bleffer!
Ton époufe aujourd'hui, dans la douleur plongée,
Se flétrit dans les pleurs que tu lui fais verfer;
Sur les lévres d'un fils, qu'elle arrofe de larmes,
Son ame quelquefois eft prête à s'exhaler.
Il croit, en t'invoquant, diffiper fes alarmes,
Et déchire le cœur qu'il cherche à confoler.
Il appelle fon pere, & fa mere s'écrie!
Souvent, par le malheur aigrie,
Elle écarte la main qui vous unit tous deux,
Ou la preffe; & toujours contraire dans fes vœux,
S'emporte, s'attendrit, fe plaint, me juftifie.
C'en eft fait : je ne puis foutenir plus long-temps
Ses reproches & ton offenfe;
Je vais punir enfin tes mépris infultans:

De l'amour outragé l'honneur prend la défenfe.
Je parts, & dégagé de tout foin paternel,
Pour t'arracher le jour j'arme mon bras févere,
Ou je charge ton cœur du remord éternel
D'avoir affaffiné ton malheureux Beau-pere.
Que dis-je ? Ah ! que ce cœur doit être combattu !
Né pour l'erreur, mon fils n'eft pas fait pour le crime :
Puifque tu fçus aimer, tu n'es pas fans vertu ;
Tu peux avoir encor des droits à ton eftime ;
Ofe brifer tes fers, viens dans l'afyle heureux
Où l'Amour va t'ouvrir fon temple,
Et bénira tes chaftes feux,
Où des vertus encor tu peux donner l'exemple.
Fuis ce féjour voluptueux
Où l'ame s'affoupit, meurt dans la léthargie ;
C'eft dans le cercle étroit des hommes vertueux
Qu'elle reprend fon énergie.
Aux pieds de ton époufe apporte tes remords ;
Viens la revoir encore indulgente & fidelle,
Oublier tes erreurs, fourire à tes tranfports ;
Viens, l'Hymen & l'Amour, & la vertu t'appelle.
Tendre Hymen, daigne encore éclairer mes déferts :
C'eft toi feul dont la flamme épure
Nos goûts, nos paffions & nos penchans divers ;
Ton fouffle créateur féconde la nature,
Et ta chaîne immortelle embraffe l'Univers.
Heureux ! qui repofant dans une paix profonde,
Libre de préjugés, de foi-même vainqueur,

Echappe dans ton ſein au tumulte du monde,
Et ſe retrouve avec ſon cœur.
Viens mon fils, ce Dieu redemande
Une ame qu'il forma pour ſentir ſon pouvoir;
Il couvrira de fleurs la chaîne du devoir:
L'obéiſſance eſt douce où la vertu commande!

VERS

SUR MON DÉPART D***

ADIEU le Château de Bel-Œil,
Adieu ſes tapis de verdure,
Où Flore étale, avec orgueil,
De ſes dons la riche parure:
Adieu ce Parc ſi bien planté,
Où l'Amour met une Dryade
Dans les bras d'un Faune emporté.
Adieu ces bains où la Naïade
Cache ſa belle nudité.
Adieu cette aimable Princeſſe,
Qui près d'elle ſçait appeller
Le plaiſir, qu'au nom d'une Alteſſe
J'ai vu ſi ſouvent s'envoler.
Adieu cette belle Ducheſſe,

Qui, du plus riant des séjours,
Bannit la gêne & la tristesse,
Et rassemble tous les Amours
Sous l'étendard de la Sagesse.

LA GENEROSITÉ
DES GRANDS.

Les Grands ressemblent bien souvent
A ces moulins placés sur la colline,
Qui ne donnent de la farine
Qu'autant qu'on leur donne du vent.

FIN.

Le Deplorable Banqueroute,
qu'a fait L... dans sa Deroute,
va Remplir la Barque de Caron.
Il est si gueux en son vieil age,
Qu'on dit que la Veuve S....
a fait un mauvais mariage.

TABLE



TABLE

Des Piéces contenues dans ce Volume.

O

FIN DE LA TABLE.



15 = 12 =





